

James Hadley Chase
Pochette surprise



folio
policier

James Hadley Chase

Pochette sur

Traduit de l'anglais par

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

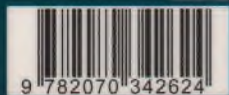
Voir son collègue assassiné au pic à glace dans une cabine de plage n'est pas ce qu'il y a de mieux lorsque l'on arrive dans une ville inconnue. Les flics vous tombent dessus et il faut montrer patte blanche tout en se méfiant des coups tordus... Lew Brandon, détective privé, n'a pas besoin d'être une flèche pour comprendre que Saint Raphael City n'est pas uniquement une très chic station balnéaire à la mode. Et cela d'autant plus qu'un deuxième cadavre est retrouvé quelques heures plus tard exactement au même endroit, sur la plage, planté au pic à glace... Pas de chance, il fallait que ce soit lui qui le trouve...

Né à Londres en 1906 et mort en 1985, James Hadley Chase reste un monument au nom omniprésent dans la mémoire collective. On lui doit notamment le très grand classique *Eva*, mais aussi *La chair de l'orchidée*, qui fait suite à *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*. Le succès phénoménal de ces romans a largement contribué au succès de la Série Noire lancée en 1945 par les Éditions Gallimard.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5172 0039 8



ISBN 978-2-07-034262-4

A 34262



catégorie

F7

folio
policier

James Hadley Chase

Pochette
surprise

*Traduit de l'anglais
par France Marie Watkins*

Gallimard

Titre original :

THE GUILTY ARE AFRAID

© *James Hadley Chase, 1956.*

© *Éditions Gallimard, 1957, pour la traduction française.*

James Hadley Chase est le pseudonyme le plus connu du Britannique René Brabazon Raymond, né à Londres le 24 décembre 1906. Courtier en librairie à l'âge de dix-huit ans, consciencieux et ayant l'habitude de lire les ouvrages qu'il vendait, il note l'engouement du public anglais pour les récits de gangsters américains et s'intéresse aux œuvres de Steinbeck, Hemingway ainsi qu'à la nouvelle esthétique américaine *hard-boiled* (durs à cuire) illustrée par les ouvrages de Dashiell Hammett. Son premier roman, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, paru en 1939 et écrit, dit la légende, en six week-ends à l'aide d'un dictionnaire d'argot américain, est très vite un best-seller. Ce titre, enrichi d'une suite en 1948, *La chair de l'orchidée*, deviendra l'un des fleurons de la Série Noire imaginée par Marcel Duhamel en 1945. Près de quatre-vingt-dix romans et un recueil de nouvelles suivront, dont *Eva*, un autre grand classique destiné à marquer l'histoire du genre. James Hadley Chase est mort le 5 février 1985. Une quarantaine de films ont été adaptés de son œuvre caractérisée par le pessimisme de son univers, la qualité de ses intrigues et le refus du récit psychologique classique au profit d'une narration plus visuelle, privilégiant l'action comme étant encore le meilleur moyen de connaître l'âme de ses personnages.

I

La première chose qui me sauta aux yeux, quand je sortis de la gare de Saint Raphael City, ce fut une sensationnelle créature en bikini, arborant un chapeau de paille aussi large qu'une roue de secours et des lunettes noires grandes comme des soucoupes. Sa peau satinée (on pouvait en voir une sacrée surface !) était toute dorée. Quant à sa silhouette, c'était un châssis qui aurait rendu des points aux voitures les plus racées.

Elle était en train de monter dans une conduite intérieure Cadillac en prenant tout son temps, ce qui permettait aux badauds du sexe masculin de se régaler du spectacle.

J'en profitai aussi.

Elle se glissa au volant et contempla ses admirateurs, le sourcil levé. En s'éloignant, elle me gratifia d'un sourire moqueur.

Mon porteur me poussa du coude.

— Si cette fille vous tape dans l'œil à ce point-là, observa-t-il, ben mon vieux, qu'est-ce que vous allez vous mettre dans les mirettes sur la plage ! Vous voulez un taxi ?

Légèrement éberlué, je lui demandai :

— Y en a beaucoup comme ça ? Dans mon patelin, si jamais une fille s'exhibait dans une tenue aussi légère, elle se retrouverait en prison !

— Ici, ça court les rues, répliqua le porteur. Vous êtes à Saint Raphael City. Alors, tout est permis. Mais ne vous faites pas d'illusions. Ces mêmes-là, plus elles en étalent, moins elles en donnent. Tout ce qui les intéresse, c'est le fric. Vous voulez un taxi ?

Je lui dis que j'en voulais un, sortis mon mouchoir et m'épongeai la figure.

Il était onze heures et demie du matin et le soleil tapait dur. Les voyageurs sortaient de la gare en masse compacte pour se précipiter sur les voitures en stationnement, les taxis et les fiacres. Comme c'était une station balnéaire très fréquentée, je souhaitais ardemment que Jack ait pensé à me retenir une chambre.

Un taxi s'avança ; le porteur y fourra mes bagages. Je lui donnai un pourboire et il disparut.

— Hôtel Adelphi, dis-je au chauffeur.

Je grimpai dans la bagnole et m'épongeai de nouveau le front. Le taxi se faufila parmi les voitures et, au bout de deux ou trois minutes, s'engagea dans la rue principale qui menait à la plage. C'était un vaste boulevard aux boutiques élégantes, avec des palmiers et des agents en tenue tropicale. La ville puait littéralement le fric. Des deux côtés de la rue stationnaient d'énormes Cadillac, des Packard décapotables, chacune de la taille d'un bus.

Comme le taxi traînassait au milieu des encombrements, je me penchai en avant pour mieux lorgner les femmes par la portière. Toutes étaient en tenue de plage, certaines en pantalon, d'autres en short et bain de soleil, d'autres encore en bikini. Les grosses dondons paraissant préférer le short. De temps à autre, j'en repérais une qui valait vraiment le coup d'œil, mais dans l'ensemble c'étaient plutôt des mémères un peu rondelettes.

Le chauffeur vit dans son rétroviseur que j'avais l'air d'être particulièrement attentif. Il se pencha pour cracher par la portière et dit :

— On dirait une boucherie de gros, le samedi soir, pas vrai ?

— J'étais précisément en train de me demander ce que ça me rappelait, fis-je en me carrant de nouveau sur le siège. Tout ce qu'il y a de chouette, le patelin...

— Vous trouvez ? Moi, je vous en donnerais pas dix ronds. Faut être multimillionnaire pour y vivre, sinon, autant se faire sauter la caisse. Nulle part au monde, il y a plus de millionnaires au kilomètre carré. Vous ne le saviez pas ?

Je lui dis que je l'ignorais, en me demandant avec angoisse si j'avais apporté assez d'argent. Je savais qu'il était parfaitement inutile d'essayer d'emprunter quoi que ce soit à Jack.

Le taxi gravit une colline et s'éloigna de la mer. Au bout d'un moment, il s'engagea dans une avenue tranquille bordée d'orangers et finit par stopper devant l'hôtel.

En descendant de voiture, je contemplai la fa-

cade. Elle n'avait rien de luxueux. C'était bien le genre d'hôtel que Jack, selon moi, devait choisir : la cuisine y était probablement excellente. Il avait le nez pour dénicher les hôtels pourvus d'un bon chef.

Un groom apparut et prit mes bagages. Je donnai un dollar au chauffeur de taxi, escaladai les quelques marches, et pénétrai dans le hall.

Il était assez vaste, meublé de fauteuils de rotin et décoré de quelques palmiers étiques, dans de grands pots de cuivre. Ce n'était peut-être pas un palace, mais au moins c'était propre.

L'employé de la réception, gros lard un peu déplumé, dont le double menton reposait sur une cravate de soie, me fit admirer sa dentition et me tendit un stylo.

— Vous avez une chambre retenue, monsieur ?

— Je l'espère. Je m'appelle Lew Brandon. Est-ce que M. Sheppey vous a prévenu de mon arrivée ?

— Mais certainement, monsieur Brandon. Je vous ai donné la chambre contiguë à la sienne. (Il appuya sur la sonnette et un chasseur apparut.) Conduisez M. Brandon au 245. (Il m'exhiba encore une fois ses dents.) M. Sheppey est au 247. J'espère que votre séjour parmi nous vous sera agréable, monsieur Brandon. S'il y a la moindre chose que vous désiriez... la moindre chose...

— Merci. M. Sheppey est là ?

— Non. Il est sorti, il y a environ une heure...

Il ajouta avec un petit sourire entendu :

— Avec une jeune dame. Je pense qu'ils allaient à la plage.

Ça ne m'étonnait pas. Jack n'était pas un bourreau de travail, et il avait un faible pour le beau sexe.

— Lorsqu'il rentrera, dites-lui que je suis arrivé. Je serai dans ma chambre.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Brandon.

En compagnie du chasseur, je me tassai, avec mes bagages, à l'intérieur d'un ascenseur asthmatique qui nous monta péniblement au deuxième.

Le 245 ne semblait guère plus grand qu'un clapier. Il y régnait une température de fournaise. Un nain n'aurait pas pu, semblait-il, s'allonger complètement sur le lit. La douche fuyait et il n'y avait pas de vue. J'espérais qu'au moins on ne me la ferait pas payer cher. Ce serait bien le seul attrait de cette chambre-là.

Le chasseur se livra aux manigances habituelles. Après avoir baissé et relevé le store et manipulé les interrupteurs, il parut surpris de voir que tout marchait bien. Je finis par me débarrasser de lui.

Je téléphonai pour me faire monter de la glace et une bouteille de Vat 69, me déshabillai et me plantai sous la douche. Tant que j'y restai, je me sentis tout à fait bien mais, dès que j'eus regagné la chambre, je me remis à transpirer.

Je me servis une rasade de scotch et, juste au moment où je m'apprêtais à retourner sous la douche, quelqu'un tambourina à la porte. Je me drapai une serviette éponge autour des reins et allai ouvrir.

Un gros homme au visage rougeaud, au nez

constellé de taches de rousseur et qui puait le flic à cent lieues à la ronde, me repoussa dans la chambre et referma la porte.

D'une voix rocailleuse, il grommela :

— Vous vous appelez Brandon ?

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

Il sortit son portefeuille et montra sa carte.

— Sergent Candy, Brigade criminelle, dit-il. Vous connaissez Jack Sheppey ?

Un frisson d'inquiétude me parcourut l'échine. Ce ne serait pas la première fois que Jack aurait des ennuis avec la police. Six mois plus tôt, il avait envoyé son poing dans l'œil d'un inspecteur et avait tiré dix jours de taule. Trois mois auparavant, il s'était vu infliger vingt-cinq dollars d'amende pour avoir boxé un agent de la circulation. Jack était un grand ennemi des flics.

— Oui, je le connais. Il a des ennuis ?

— Si l'on peut dire, répliqua Candy. (Il tira de sa poche un paquet de chewing-gum, déchira le papier et se le fourra dans la bouche.) Vous pourriez l'identifier ?

Ce mot-là me fit sursauter.

— Il n'a pas eu d'accident ?

— Il est mort, articula Candy. Rhabillez-vous en vitesse. J'ai une voiture en bas. Le lieutenant vous demande.

Je regardai fixement la grosse figure rouge.

— Mort ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Candy haussa ses puissantes épaules.

— Le lieutenant vous le dira. Magnez-vous. Il n'aime pas qu'on le fasse attendre.

J'enfilai un pantalon et une chemise, me donnai un coup de peigne et m'assis sur le lit pour mettre mes chaussettes et mes souliers. Mes mains tremblaient légèrement.

Jack et moi, nous nous entendions bien. Il avait toujours aimé passionnément la vie ; il en avait savouré la moindre seconde, le moindre instant et avait su en profiter bien mieux que moi. J'avais du mal à le croire mort.

Une fois chaussé, je me servis encore une bonne rasade de whisky. J'en avais besoin.

— Vous trinquez avec moi ? proposai-je à Candy.

Il hésita, se passa la langue sur ses lèvres épaisses et se colleta un moment avec sa conscience qui, finalement, dut s'avouer vaincue.

— Eh bien ! c'est-à-dire, je ne suis pas précisément en service...

Je lui en versai une dose capable de culbuter un attelage de percherons, charrette comprise, et il la lampa comme du petit-lait. Il reposa son verre, gonfla les joues et se martela la poitrine à grands coups de poing.

— Allons-y. Le lieutenant n'aime pas qu'on le fasse attendre.

L'ascenseur nous accueillit. En traversant le hall, je vis que l'employé de la réception me regardait bouche bée, les yeux ronds. Le chasseur aussi. Ils devaient s'imaginer qu'on venait de m'arrêter.

Près de la porte, deux vieux messieurs en pantalon de flanelle blanche et blazer de Harvard étaient assis dans les fauteuils d'osier. Eux aussi me dévisagèrent comme une bête curieuse. Au

moment où nous passions devant eux, j'en entendis un murmurer :

— Ce type-là doit être un policier. J'en mettrais ma tête à couper !

Une voiture nous attendait au bas du perron. Candy s'installa au volant et je m'assis à côté de lui. Il conduisait vite, en se faufilant par les rues transversales pour éviter les encombrements des grandes artères.

— Où l'a-t-on trouvé ? demandai-je soudain.

— À Bay Beach, me dit Candy tout en mâchouillant son chewing-gum. Il y a là-bas toute une rangée de chalets de bains à louer.

Je finis par poser la question qui me tracassait depuis que j'avais appris la mort de Jack.

— Qu'est-ce que c'était ? Une crise cardiaque ?

Candy fit hurler la sirène, car une Cadillac essayait de le doubler. La Cadillac vira et ralentit ; Candy fila devant en jetant un regard furibond au conducteur.

— On l'a assassiné, dit-il.

J'encaissai le coup, immobile, les mains serrées entre mes genoux. Après ça, je ne trouvai rien à dire. Je restai là, à regarder dans le vide devant moi, à écouter Candy fredonner une vague chanson. En cinq minutes, nous étions à la plage. Candy accéléra sur le large boulevard qui longe la mer. Enfin, j'aperçus une rangée de bungalows blancs et rouges, et un petit parc de stationnement.

Des palmiers couvraient les chalets de leur ombre, et des parasols aux couleurs éclatantes égayaient la plage. Quatre voitures de police étaient

arrêtées au bord de la route. Près des cabines, j'aperçus un attroupement d'au moins deux cents personnes, la plupart en tenue de bain. Dans le parc, stationnait la Buick décapotable que Jack et moi avions achetée d'occasion et que nous n'avions pas encore fini de payer. En jouant des coudes, nous traversâmes la foule qui me dévisageait curieusement. Au moment où nous approchions des chalets, Candy m'avertit :

— Le petit gars, c'est le lieutenant Rankin.

Celui-ci nous aperçut et vint à notre rencontre. Il avait une tête de moins que Candy. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, vêtu d'un costume gris en tissu léger. Son chapeau au bord rabattu sur l'œil droit était légèrement incliné sur le côté, avec une désinvolture voulue. Il avait un visage lisse et dur, des yeux gris au regard glacial et une étroite fente en guise de bouche. Ses cheveux, grisonnants sur les tempes, venaient d'être coupés. Il était élégant, soigné, et dur comme la pierre.

— Voilà Lew Brandon, lieutenant, annonça Candy.

Rankin m'observa d'un regard perçant comme le faisceau d'un projecteur. Il tira de sa poche un petit papier et me le tendit.

— C'est vous qui avez envoyé ça ?

Je jetai un coup d'œil sur le papier. C'était le télégramme par lequel je prévenais Jack de mon arrivée.

— Oui, c'est moi.

— C'était un de vos amis ?

— Nous étions associés.

Rankin me dévisageait toujours. Il me regarda fixement pendant un bon moment, tout en se frottant la mâchoire, puis il reprit :

— Vous feriez bien d'aller lui jeter un coup d'œil. Ensuite nous causerons.

Je me pris par la main et le suivis sur le sable brûlant jusqu'au bungalow.

Deux costauds saupoudraient les rebords des fenêtres à la recherche d'empreintes. Un vieil homme mince, assis à une petite table, une sacoche noire posée à ses pieds, remplissait un formulaire jaunâtre. Je les remarquai à peine. Mes yeux furent immédiatement attirés par Jack, qui gisait par terre, près d'un divan. Il était recroquevillé tout contre le rebord, comme si, au moment de mourir, il avait cherché à échapper à quelqu'un. Il n'avait pour tout vêtement qu'un slip de bain.

Au creux de la clavicule droite apparaissait un petit trou d'un rouge bleuâtre. Tout autour, les chairs étaient effroyablement meurtries. Peu de sang ; rien qu'un mince filet rouge qui lui coulait le long du dos. Dans la mort, son visage bronzé avait encore une expression de terreur. Rankin, dont le regard glacial demeurait braqué sur moi, me demanda sans élever la voix :

— C'est bien lui ?

— Oui.

— Bon.

Puis, se tournant vers l'homme assis à la table, il s'enquit :

— Fini, docteur ?

— Presque. C'est du travail bien fait, avec un côté nettement professionnel. J'opterais pour le pic à glace limé et aiguisé. L'assassin a su exactement où frapper, juste au-dessus de la saillie occipitale. Il a fallu pas mal de force. Le décès a été instantané. À mon avis, il est mort depuis une heure.

Rankin grogna.

— Vous pourrez le faire enlever dès que vous aurez fini, dit-il avant de se tourner vers moi. Allons-nous-en d'ici.

Il sortit sous le soleil brûlant, en clignant un peu à cause de la lumière aveuglante. Il fit signe à Candy de s'approcher.

— Je vais avec Brandon à son hôtel, dit-il. Voyez ce que vous pourrez faire ici. Le docteur dit que l'arme du crime serait un pic à glace. Hughson va venir, avec du renfort. Faites-leur rechercher le pic. Nous aurons peut-être la chance que l'assassin l'ait jeté, mais j'en doute. (Il consulta la montre d'or qu'il portait au creux du poignet.) Passez me voir au bureau à quatorze heures trente.

Du doigt, il me fit signe de le suivre et se mit à arpenter la plage, en fendait la foule comme si elle n'existait pas. Les gens s'écartaient en hâte, et me dévisageaient d'un air ébahi. En passant devant le parc de stationnement, j'observai :

— La Buick décapotable nous appartient, à Sheppey et à moi, lieutenant. Il s'en servait pendant son séjour ici.

Rankin s'arrêta, regarda la Buick et, d'un geste, appela l'un de ses hommes.

— Dites au sergent Candy que la décapotable, là-bas, c'est la voiture de Sheppey. Relevez les empreintes, et fouillez-la de fond en comble. Quand vous aurez fini, conduisez-la à l'Adelphi et laissez-la devant l'hôtel. (Il se tourna vers moi.) D'accord ?

— Merci.

Avisant une voiture de police, Rankin s'installa sur le siège arrière. Je l'y suivis. Il dit au chauffeur :

— Hôtel Adelphi. Prenez le chemin le plus long et roulez doucement. Nous avons à causer.

Le conducteur porta deux doigts à sa casquette et se faufila dans le flot des voitures.

Rankin s'accota dans son coin, prit un cigare dans sa poche, l'ôta de son étui métallique et, après avoir perforé l'extrémité, le glissa entre ses petites dents blanches. Il l'alluma et aspira profondément la fumée qu'il laissa lentement filtrer par ses narines pincées.

— Bon. Allons-y. Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire-là ? Ne vous pressez pas. Allez doucement, mais brossez-moi un tableau complet et détaillé.

J'allumai une cigarette, réfléchis un moment et me mis à parler. Je lui dis que Sheppey et moi dirigeons à San Francisco, depuis cinq ans, une agence de police privée qui marchait bien.

— Je viens de passer trois semaines à New York, pour une affaire, pendant que Sheppey s'occupait du bureau. Pendant que j'étais à New York, j'ai

reçu un télégramme par lequel il me demandait de venir à Saint Raphael City le plus vite possible. Il était, disait-il, sur une grosse affaire, très importante, avec pas mal de fric à la clé. J'avais pour ainsi dire terminé mon travail, aussi ai-je pris l'avion immédiatement pour Los Angeles, et de là, le train par lequel je suis arrivé ce matin à onze heures et demie. Je me suis rendu à l'hôtel. Sheppey avait retenu une chambre pour moi. On me dit qu'il était sorti. J'étais en train de prendre une douche quand le sergent Candy est venu me chercher. C'est tout ce que je puis vous dire.

— Il n'a pas spécifié de quelle affaire il s'agissait ?

— Non, Jack écrivait rarement. J'imagine qu'il a dû se dire qu'il m'expliquerait mieux les choses de vive voix que par correspondance.

Rankin réfléchit un moment, l'air sombre, puis il demanda :

— Vous avez votre licence sur vous ?

Je lui tendis mon portefeuille. Il en examina le contenu rapidement, d'un œil expert, et me le rendit.

— Vous n'avez aucune idée du client qu'il pouvait avoir ici, ni de l'affaire en question ?

— Absolument aucune idée.

Il me jeta un regard perçant.

— Si vous le saviez, vous me le diriez ?

— Sans doute, mais comme je l'ignore, la question ne se pose pas.

Il se gratta la joue, les yeux mi-clos.

— Pensez-vous qu'il puisse avoir pris des notes sur cette affaire ? Fait un rapport ?

— Ça m'étonnerait. Il n'était pas très fort pour les écritures. En général, nous travaillions ensemble, et c'est moi qui me chargeais de l'administratif.

Le lieutenant fit rouler son cigare entre ses lèvres.

— Comment se fait-il que vous alliez à New York, alors que votre bureau se trouve à San Francisco ?

— Il s'agissait, en l'occurrence, d'un de nos anciens clients. Il a déménagé, et il tenait à ce que je m'occupe personnellement de son affaire.

— Sheppey aussi s'était un peu éloigné de son secteur. Vous pensez qu'il aurait pu également travailler pour un vieux client ?

— C'est possible, mais je n'en vois aucun qui serait venu se fixer par ici.

— Croyez-vous qu'il ait été tué à la suite d'une découverte qu'il aurait pu faire au cours de cette enquête ?

J'hésitai, en me rappelant que l'employé de l'hôtel m'avait dit que Jack était sorti avec une femme.

— Je ne sais pas. À l'hôtel, on m'a dit qu'une femme est passée le prendre et qu'ils sont sortis ensemble. Il était coureur, c'était son plus grave défaut. Toujours prêt à laisser choir le boulot s'il rencontrait une fille intéressante. C'est peut-être le cas cette fois-ci. Le mari a pu se fâcher. Je ne fais que des suppositions, mais les femmes l'ont jeté dans d'innombrables pétrins, toute sa vie.

Rankin fit une grimace.

— Il courait après les femmes mariées ?

— Il s'en fichait éperdument, du moment que la fille était jolie. N'allez pas croire que je veuille lui taper dessus. C'était mon meilleur ami, mais quelquefois ça me mettait en rogne de le voir tout laisser tomber pour cavalier.

— Il est bien rare qu'un mari manifeste son mécontentement au moyen d'un pic à glace. C'est certainement du boulot de tueur professionnel.

— C'était peut-être un mari tueur de profession. Vous n'avez personne, dans vos fichiers, qui ait l'habitude d'employer le pic à glace ?

Rankin fit un signe de dénégation.

— Je n'en connais aucun, mais cette ville-ci est abominablement riche. Il y a plein de truands dans le secteur qui sont bien décidés à s'en mettre plein les fouilles et certains sont dangereux. Personne n'a jamais été buté avec un pic à glace, mais il faut un début à tout. (Il fit alors tomber la cendre de son cigare.) Est-ce que vous ne pourriez pas vous tuyauter sur l'affaire qui l'intéressait ? C'est la première chose à faire. Il faut que je m'assure que cette histoire-là n'a rien à voir avec sa mort.

— Si je ne dénêche pas des notes d'enquête dans sa chambre, je ne vois pas ce que je pourrais faire... répondis-je en mentant comme un arracheur de dents.

Il fallait m'assurer que le client de Jack était hors de cause avant de laisser espérer à Rankin que je pourrais avoir son nom. C'était un coup à

tenter : Ella, notre dactylo, qui s'occupait du bureau à Frisco, était peut-être au courant, mais il ne fallait pas trop y compter. Rankin se pencha en avant et dit au chauffeur :

— Ça va. Maintenant, vous pouvez y aller.

Moins de cinq minutes plus tard, la voiture stoppait devant l'Adelphi.

En compagnie de Rankin, je traversai le hall et allai trouver l'employé de la réception dont les multiples mentons tremblotaient et les yeux roulaient en billes de loto sous l'effet de l'émotion contenue.

Les deux vieux messieurs en pantalon de flanelle blanche avaient été rejoints par leurs femmes qui avaient tout l'air de surgir d'un roman du siècle dernier. Ils étaient tous assis sans bouger, les yeux fixés sur nous, les oreilles tendues à l'extrême. Rankin éleva la voix pour être sûr d'être entendu.

— Allons donc bavarder dans un coin où tous ces vieux tableaux ne pourront pas nous écouter.

— Mais certainement, lieutenant, balbutia l'employé en nous faisant passer dans un petit bureau. Y a... y a... quelque chose qui ne va pas ?

— Mais non, ici tout va bien, dit Rankin. Comment vous appelez-vous ?

L'autre avait l'air de plus en plus éberlué.

— Edwin Brewer.

— À quelle heure Sheppey est-il sorti ?

— Vers les dix heures et demie.

— Il y avait une femme avec lui ?

— Oui. Elle est venue le demander au bureau.

Pendant qu'elle me parlait, M. Sheppey est sorti de l'ascenseur et il est venu la rejoindre.

— A-t-elle donné son nom ?

— Non. M. Sheppey est arrivé avant que j'aie eu le temps de le demander.

— Ils avaient l'air de bien se connaître ?

Brewer se passa nerveusement la langue sur ses lèvres.

— Mon Dieu, oui. M. Sheppey avait l'air assez... familial.

— En quel sens ?

— Eh bien ! il s'est approché d'elle et il lui a dit : « Salut, ma belle. » Et puis il lui a mis la main quelque part et il l'a pincée.

— Quelle a été sa réaction ?

— Elle a ri, mais j'ai bien remarqué que ça ne lui plaisait pas beaucoup. Pour ma part, ce n'est pas le genre de personne avec qui je me permettrais ce genre de choses.

— Quel genre avait-elle donc ?

— Elle avait l'air convenable. C'est difficile à expliquer. Ce n'était pas la dame avec qui on peut se permettre certains gestes, quoi !

— Et cependant, il ne s'est pas gêné ?

— Ça ne veut rien dire, expliquai-je. Jack n'avait de respect pour personne. Il aurait pincé les fesses à la femme d'un évêque anglican, si ça lui avait fait envie.

Rankin fronça les sourcils.

— Pouvez-vous nous décrire cette femme ?

Brewer se frotta nerveusement les mains.

— Elle était très jolie, brune, et très bien faite.

Elle avait de grosses lunettes noires et un immense chapeau. Je n'ai pas très bien pu voir son visage. Elle portait un pantalon bleu marine et un chemisier blanc.

— Quel âge environ ?

— Dans les vingt et quelques années, mais je ne saurais dire exactement. Vingt-cinq ans peut-être.

— Pourriez-vous la reconnaître, si vous la revoiez ?

— Oh ! oui, j'en suis sûr.

Rankin écrasa le mégot de son cigare dans le cendrier du bureau de Brewer.

— Si elle ne portait plus les lunettes noires et le grand chapeau, mais si elle était tête nue, et en robe blanche, croyez-vous que vous pourriez la reconnaître ?

Brewer réfléchit un moment, puis il prit un air gêné.

— Ma foi... peut-être pas.

— Vous reconnaîtriez les vêtements, mais pas la femme ?

— Je crois bien que oui.

— Ça ne nous avance pas à grand-chose, tout ça. Enfin, peu importe. Après lui avoir dit bonjour, qu'est-ce qu'a fait Sheppey ?

— Il a dit qu'il devait être de retour dans deux heures et qu'ils feraient bien de se mettre en route. Ils sont sortis ensemble et je les ai vus partir dans sa voiture à lui.

— Est-ce qu'elle a laissé la sienne ici ?

— Je n'en ai pas vu. Je pense qu'elle était venue à pied.

— Donnez-moi la clé de la chambre.

— Dois-je faire venir Greaves ? C'est le détective de l'hôtel.

Rankin fit un signe de dénégation.

— Inutile. Je n'ai pas envie d'avoir votre flic dans les jambes, pour brouiller tous mes indices.

Brewer sortit du bureau pour aller au tableau des clés. Nous le suivîmes. Les quatre vieux nous regardaient encore, les yeux ronds. Brewer annonça :

— Il a dû emporter sa clé. Je vais vous donner un passe.

Il alla en chercher un, le remit à Rankin et demanda :

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à M. Sheppey ?

Les vieux tableaux se penchèrent pour mieux entendre. Ils mouraient d'envie de savoir.

— Oui, il a accouché d'un bébé, dit Rankin. Je crois que c'est un fait unique dans l'histoire, mais je n'en suis pas sûr, aussi ne dites pas que ça vient de moi.

Il se dirigea vers l'ascenseur. Les vieilles gens nous regardèrent partir, l'air ébahi. Tout en appuyant sur le bouton de l'ascenseur pour monter au deuxième, Rankin me dit :

— J'ai horreur de ces vieux qui vivent à l'hôtel.

— Vous vieillirez bien un jour. Ce n'est pas pour leur plaisir qu'ils vivent là.

— En voilà un privé sentimental ! s'exclama-t-il avec une moue dédaigneuse. Et moi qui croyais avoir tout vu !

Au moment où notre ascenseur poussif passait à la hauteur du premier, je lui demandai :

— Est-ce que vous avez pu obtenir le signalement de la fille, par le préposé aux bungalows ?

— Ouais. Même signalement. Chacun est pourvu de deux cabines de déshabillage. Elle en a pris une, et lui l'autre. Nous avons trouvé son pantalon, son chemisier, le chapeau et les lunettes noires. Les vêtements de votre ami étaient dans l'autre pièce.

Je sursautai :

— Elle a laissé ses habits dans la cabine ?

— C'est comme je viens de vous le dire ! Cela peut signifier deux choses : soit qu'elle ait tenu à s'éclipser discrètement – et elle a pensé pouvoir le faire en maillot de bain, car ici, dans cette putain de ville, tout le monde se balade en maillot ; soit qu'elle ait pris également un bain, et qu'on l'ait tuée après avoir liquidé Sheppey. Mes hommes sont en train de fouiller la plage. À mon avis, je croirais plus volontiers qu'elle a filé en douce.

— Personne ne l'a vue quitter le bungalow ? demandai-je en arrivant au deuxième.

— Non, mais nous continuons à interroger les gens.

En longeant le couloir qui nous menait au 247, Rankin reprit :

— Pas mal, le déguisement de la fille. Par ici, les gens ne regardent pas les visages, rien que les châssis.

Il mit la clé dans la serrure et poussa la porte.

Alors, soudain figés, nous sommes restés un moment à contempler la chambre. Elle était un peu

plus grande que la mienne, mais tout aussi étouffante et mal aérée.

— Doux Jésus ! murmura Rankin.

On aurait dit qu'une tornade avait traversé la pièce. Tous les tiroirs de la commode pendaient, grands ouverts. Les affaires de Jack étaient répandues sur le plancher. Sa serviette de cuir avait été déchirée, et des papiers s'épandirent partout. Le lit avait été défait et le matelas complètement cisailé laissait échapper ses entrailles. L'oreiller avait été éventré lui aussi et les plumes gisaient en tas sur le sol.

— Boulot rapide, observa Rankin. S'il y avait quelque chose à découvrir, nous ne le trouverons pas maintenant. Je vais faire monter les gars. Il y a peut-être des empreintes, mais je veux bien donner ma tête à couper qu'il n'y en a pas.

Il referma alors la porte à clé.

II

Étendu sur mon lit, j'écoutais les pas pesants qui allaient et venaient dans la chambre à côté et le murmure des hommes de Rankin, à la recherche d'indices.

Je me sentais seul et déprimé. Jack avait bien des défauts, mais c'était agréable de travailler avec lui. Nous avons fait connaissance cinq ans auparavant, quand j'occupais le poste d'inspecteur spécial, dans le bureau du district attorney. Jack était à l'époque reporter criminel au *San Francisco Tribune*. Nous étions devenus copains, et un soir, devant une bouteille de scotch, nous avons trouvé que nous en avions marre d'avoir toujours à obéir et de nous faire houspiller par deux gros lards assis à leur bureau et dont le seul plaisir, semblait-il, était de nous en faire baver.

Malgré l'euphorie due à nos libations, nous étions tout de même un peu inquiets d'abandonner la sécurité d'un salaire fixe pour les risques d'une entreprise privée. Nous n'avions pas un gros capital. J'avais cinq cents dollars de plus que Jack, mais nous avons pas mal de métier, et nous pensions pouvoir réussir.

Il y avait un certain nombre d'agences de police privée, en ville. Nous les connaissions presque toutes, et aucune n'était formidable. Après avoir liquidé la moitié de la bouteille de scotch, nous étions tout prêts à brûler nos vaisseaux et à nous lancer dans les affaires.

Dès le début, nous avons eu de la chance. Au bout d'un an, nous gagnions convenablement notre vie, et nous avons continué à prospérer depuis.

Je me demandais comment j'allais me débrouiller pour travailler sans associé. Fallait-il que je me mette à lui chercher un remplaçant ? Il y avait maintenant assez d'argent en banque pour désintéresser la femme de Jack. C'était une rouquine idiote qui avait fait mener à Jack une vie infernale et j'étais à peu près certain qu'elle sauterait sur l'occasion de récupérer les fonds qu'elle lui avait prêtés lorsque nous avons débuté.

Abandonnant ce problème, je me mis à réfléchir à la mort de Jack. Je ne pensais pas qu'elle puisse avoir un rapport avec l'affaire sur laquelle il travaillait. Selon toute probabilité, il avait dû se faire descendre par un gangster pour une histoire de fille. Comme le disait Rankin, un pic à glace bien affûté était une arme de tueur professionnel. On s'en était servi dans les règles de l'art. Mais il faudrait que je découvre quel avait été le client de Jack. Il avait dit que l'affaire était tout ce qu'il y a de juteuse. Il devait, en effet, y avoir pas mal de fric à la clé, pour amener Jack à s'écarter tellement de son secteur habituel. J'en conclus que le client devait rouler sur l'or. Ça ne m'apportait pas

grand-chose. Autant que je pouvais en juger, pour pouvoir séjourner à Saint Raphael, il fallait dans la plupart des cas être plein aux as.

En premier lieu, je devais donc m'assurer que le client n'était pas mêlé au meurtre de Jack, avant de donner son nom à Rankin. Rien ne peut faire plus de tort à un détective privé que de « donner la clientèle ». C'est le genre de gaffe qui se sait tout de suite.

Dès le départ des hommes de Rankin, il faudrait que je téléphone à Ella, mais pas par l'intermédiaire du standard de l'hôtel. Je ne connaissais pas Rankin, mais s'il était aussi malin que je le pensais, il aurait vite fait de poster un homme à l'accueil dans l'espoir que je donnerais précisément ce coup de téléphone-là.

Je regardai l'heure. Il était midi quarante-cinq. J'avais faim. Je n'avais rien mangé depuis la veille au soir. Je pensai gagner du temps en déjeunant pendant que les petits copains d'à côté étaient trop occupés pour se soucier de moi. D'un bond, je sautai donc du lit.

Comme je boutonnais le col de ma chemise, la porte s'ouvrit et Rankin passa sa tête.

— Ouf ! C'est une fournaise ici !

— Oui. J'allais déjeuner. Vous avez besoin de moi ?

Il s'accota contre le chambranle, en faisant pivoter un cigare éteint entre ses dents. Le pouce retourné, il montra la chambre voisine et dit :

— Rien là-dedans. Des centaines d'empreintes qui ne veulent sans doute rien dire. On ne nettoie

pas les chambres avec beaucoup d'enthousiasme dans la boîte. Il doit y avoir les traces d'une bonne trentaine de clients précédents. Impossible de mettre la main sur le moindre compte rendu d'enquête. Je ne m'y attendais pas d'ailleurs. Aucun indice susceptible de nous révéler la personne pour laquelle Sheppey travaillait.

— Je parie que le gars qui a fouillé n'a rien trouvé non plus. Jack ne faisait pas de comptes rendus.

— Vous ne savez toujours pas quel est le client ? demanda Rankin, l'œil en vrille.

— Aucune idée.

— Quant au baratin sur la nécessité d'éviter à tout prix de compromettre un client, ça ne peut pas marcher dans une affaire de meurtre, Brandon. Vous feriez bien de trouver ce nom en vitesse. N'essayez surtout pas de me faire croire que vous ne le pouvez pas.

— Je ne plaisante pas, lieutenant. Si Jack n'a pas laissé de notes, alors je suis bien coincé.

— Donnez-moi l'adresse de votre bureau. Vous avez bien une secrétaire, ou quelqu'un, là-bas ?

Je lui donnai l'adresse.

— Nous avons une dactylo. Elle vient tout juste d'avoir dix-sept ans et plus gourde, on n'en trouve pas. Nous ne lui disons rien du tout.

Rankin n'avait pas trop l'air de me croire.

— Quand vous aurez découvert le nom du client, venez me trouver. Si je n'ai pas de nouvelles d'ici demain, c'est moi qui viendrai vous chercher.

Il sortit et referma la porte en laissant planer sa

menace derrière lui comme une nappe de gaz délétères.

Je me dis que je ferais mieux de me passer de déjeuner. J'avais dans l'idée que Rankin allait prévenir la police de San Francisco et dépêcher un inspecteur à Ella, avant que j'aie eu l'occasion de lui parler.

Je sortis donc à la recherche d'un drugstore, en trouvai un à deux cents mètres de l'hôtel, m'enfermai dans une cabine et demandai le bureau.

Je n'avais pas dit toute la vérité à Rankin, au sujet d'Ella. Elle n'avait que dix-sept ans, c'était exact, mais elle était loin d'être idiote. C'était une fille remarquablement intelligente, à l'esprit aussi aiguisé qu'un rasoir.

Ça faisait du bien d'entendre sa jeune voix fraîche.

— Agence Star. Bonjour, monsieur.

— Lew à l'appareil, dis-je rapidement. Je vous téléphone de Saint Raphael City. Jack est venu ici pour une affaire et il m'a télégraphié de le rejoindre. J'ai de mauvaises nouvelles, Ella. Il est mort. On l'a poignardé.

Je l'entendis suffoquer, puis reprendre son souffle. Elle aimait bien Jack. Quand elle était arrivée au bureau, Jack, poussé par la force de l'habitude, lui avait fait son gringue ordinaire, mais j'avais réussi à le convaincre qu'elle était encore un peu trop jeune. Il avait écouté la voix de la raison, et s'était tourné vers des objectifs plus rassis. Il avait tout de même fait une forte impression sur la petite, et je savais qu'elle était plus ou moins amou-

reuse de lui, et plutôt plus que moins. D'une voix un peu chevrotante, elle dit :

— Jack ? Mort ?

— Oui. Maintenant, écoutez, Ella. C'est important. La police veut à tout prix savoir de quelle affaire il s'agissait, et le nom du client. Jack ne m'a rien dit. Et à vous ?

— Non. Il m'a simplement dit qu'il était sur quelque chose et qu'il allait à Saint Raphael City. Il a dit qu'il vous télégraphierait de le rejoindre, mais il ne m'a pas donné de détails.

Je comprenais qu'elle avait de la peine à retenir ses larmes. La gosse me faisait pitié, mais ce n'était pas le moment de faire du sentiment.

— De quelle façon ça s'est emmanché, cette affaire, par lettre ou par téléphone ?

— Un homme lui a téléphoné.

— Il a donné son nom ?

— Non. Je le lui ai demandé, mais il n'a pas voulu le donner. Il a dit qu'il voulait parler à un des directeurs.

Je repoussai mon chapeau sur la nuque et soufflai. Dans la cabine, l'air était si lourd que je le sentais peser sur mes épaules.

J'avais bien l'impression de me trouver dans une impasse. Et puis, soudain, j'eus une idée. Je me rappelais l'habitude qu'avait Jack de griffonner sans arrêt, lorsqu'il téléphonait. Dès qu'il avait un crayon et un téléphone, il fallait qu'il gribouille. Tantôt il dessinait des nus (avec talent, d'ailleurs), tantôt il notait des bribes de conversation. C'était

chez lui une nécessité absolue : il ne pouvait parler au téléphone sans jouer du crayon.

— Ella, allez voir dans le bureau et regardez le buvard. Il y a peut-être une chance qu'il ait noté le nom du client. Vous savez comme il faisait.

J'attendis ; la sueur me coulait le long de l'échine. Il faisait si chaud dans la cabine que je dus entrouvrir la porte pour donner un peu d'air. C'est alors que j'aperçus le flic. Il s'accoudait au comptoir, sentait le poulet à une lieue, et à sa façon de contempler fixement sa tasse de café, je compris qu'il s'efforçait de ne pas regarder dans ma direction. Je me traitai de tous les noms pour avoir oublié que Rankin ne manquerait pas de me faire filer. Ce type devait bien se douter que j'appelais mon bureau. La voix d'Ella ramena mon attention sur l'appareil.

— Il y a toutes sortes de choses sur le buvard. Je l'ai là. Mais il n'y a qu'un seul nom. C'est Lee Creedy, écrit en majuscules d'imprimerie.

— O.K., Ella. C'est peut-être intéressant ; peut-être pas. Soyez gentille, débarrassez-vous du buvard sans tarder. Déchirez-le en petits morceaux et faites-le disparaître dans les waters. Je ne quitte pas. Les flics peuvent venir vous rendre visite d'un instant à l'autre, et je ne tiens pas à ce qu'ils le trouvent.

J'attendis trois minutes, puis elle reprit l'appareil.

— Je m'en suis débarrassée.

— OK ! Maintenant, écoutez. J'ai dit à la police que vous étiez la dernière des gourdes et que nous

ne vous disions jamais rien. Alors jouez le jeu. Dites-leur que Jack a reçu un coup de téléphone et qu'il vous a dit qu'il se rendait à Saint Raphael, mais vous ne savez pas pourquoi, ni qui l'a appelé. D'accord ?

— Oui.

— Ne vous laissez pas impressionner. Ils feront sans doute les méchants, et parleront de complicité, mais n'ayez pas peur. Ne démordez pas de votre histoire. Ils ne peuvent rien prouver, et ils se laisseront vite.

— Très bien, Lew.

— Autre chose. Je n'aime pas vous demander ça, Ella, mais je ne peux pas le faire d'ici. Voulez-vous annoncer la chose à la femme de Jack ? Dites-lui que je lui écris. J'enverrai la lettre ce soir. Je m'occuperai de l'enterrement. Quand le premier choc sera passé, je lui téléphonerai.

— Vous n'allez pas revenir tout de suite ?

— Non. J'ai l'intention de tirer au clair la raison pour laquelle on a tué Jack et de découvrir l'assassin. Vous irez la voir, Ella ?

— Oui, naturellement. (Puis elle ajouta en baissant la voix.) Deux hommes viennent d'entrer. Je crois que ce sont des inspecteurs...

Et elle raccrocha.

Je pris mon mouchoir et m'épongeai la figure, puis je quittai la cabine, m'approchai du comptoir et me plantai à côté du flic. Il me regarda froidement et me tourna le dos. Je commandai un sandwich et du café. Il termina le sien, alluma une cigarette, puis avec une nonchalance affectée, il

sortit du drugstore, grimpa dans une Lincoln noire et s'en fut.

Je rentrai à l'hôtel après une heure et demie et montai directement dans ma chambre. Il me fallait passer devant celle de Jack, aussi, voyant la porte ouverte, j'y jetai un coup d'œil. Un type à la forte carrure, vêtu d'un complet mal coupé, se tenait debout près de la fenêtre, les mains sur ses larges hanches, et inspectait les alentours. Il leva la tête et me dévisagea sans aménité. Il avait l'air d'un ex-flic. « Ce doit être le détective de l'hôtel », me dis-je. J'entrai et demandai :

— Est-ce qu'ils auraient plié bagage et filé sans tambour ni trompette ?

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? rétorqua-t-il d'une voix rauque et grinçante.

— C'est moi, Brandon. Ma chambre est à côté. Greaves, c'est vous ?

Il se détendit un peu et acquiesça. La pièce avait été vaguement rangée. On avait en tout cas balayé les plumes, mais il en restait encore quelques-unes. Les tiroirs de la commode étaient fermés ; le rembourrage de laine avait été remis dans la toile à matelas et l'on avait ramassé les papiers.

Les affaires de Jack étaient entassées dans un coin : deux valises usagées, un imperméable, un chapeau et une raquette dans un cadre. Ça faisait un pauvre petit tas de rien du tout, bien peu de chose pour évoquer le souvenir d'un gars costaud, bien balancé et rigolo comme l'était Jack.

— Ils ont terminé ici ?

Greaves inclina la tête.

— Il va falloir que je renvoie tout ça à sa femme. Est-ce que quelqu'un peut s'en charger ?

— Joe le fera, c'est le chasseur. Vous n'avez qu'à lui demander.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez chez moi. J'ai une bouteille de whisky, qui ne demande qu'à se laisser faire.

Son visage bouffi s'éclaira. Je n'aurais guère été surpris d'apprendre qu'il n'avait pas beaucoup d'amis.

— J'ai bien une minute ou deux, dit-il.

Je l'emmenai dans ma chambre et fermai la porte. Greaves s'installa sur une chaise ; et moi sur le lit. Il y avait beau temps que la glace avait fondu, mais je ne pris pas la peine d'en faire monter. Je lui servis trois doigts de whisky et un doigt pour moi.

Je l'observais pendant qu'il humait l'alcool. Sa figure ronde et grasse était dépourvue d'astuce. Sa moustache grisonnait. Il avait des yeux durs, méfiants et un peu las. Ça ne devait pas être drôle tous les jours d'être le détective d'un hôtel de cette catégorie. Après avoir lampé une bonne gorgée de whisky, il demanda :

— Ils savent qui l'a tué ?

— Si les flics le savent, ils ne m'en ont rien dit. À propos, vous avez vu la femme qui est venue le chercher ?

Greaves inclina la tête, et m'offrit une cigarette.

— Oui. Dans ce sacré patelin, les flics sont co-

pains seulement avec les détectives des grands hôtels. Les pauvres diables comme moi, on les méprise. Moi, je m'en fous. Si ce gandin de Rankin avait consenti à me parler, j'aurais pu lui dire deux mots, mais non, faut qu'il bavarde avec Brewer. Vous savez pourquoi ? Uniquement parce que Brewer a les moyens de se payer des cravates de soie naturelle...

— Et qu'auriez-vous pu lui dire ? demandai-je, suspendu à ses lèvres.

— Il a demandé à Brewer le signalement de la fille. C'est vous dire. Le Brewer, il n'a vu que les vêtements. Moi, je l'ai bien examinée. J'ai bien compris qu'elle était habillée comme ça pour qu'on ne puisse pas la reconnaître une autre fois. La première chose que j'ai remarquée, c'est qu'elle était blonde. Elle portait peut-être une perruque brune, ou elle s'était fait teindre, je l'ignore. Mais j'ai la certitude que c'était une blonde.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

Greaves eut un sourire amer.

— J'ai des yeux pour voir. Elle avait des manches courtes et, sur ses bras, le duvet était blond. Et elle avait un teint et une peau de blonde.

— Oui. Vous devez avoir raison. À votre avis, quel genre de fille c'était ?

— Difficile à dire. Elle aurait pu faire du théâtre. Je ne sais pas, figurante ou chanteuse. Comédienne peut-être, ou bien mannequin. Elle était élégante, et assez distinguée.

— Vous allez dire tout ça à Rankin ?

Greaves écrasa sa cigarette dans le cendrier et fit, de la tête, signe que non.

— Même si je me donnais la peine d'aller à son bureau, il ne m'écouterait pas. Il n'a pas de temps à perdre avec des minables comme moi. Qu'il aille au diable !

— Vous ne savez pas comment le type qui a fouillé la chambre de Sheppey a pu entrer ?

— Avec la clé de Sheppey. Sheppey l'avait emportée avec lui et avait oublié de la mettre au tableau. Selon moi, celui qui l'a buté a trouvé la clé. Il est venu ici en vitesse et il est entré dans la chambre tout tranquillement pour la mettre sens dessus dessous. Il fallait un sacré culot, mais il ne risquait pas grand-chose. Nous n'avons pas assez de personnel et, dans la matinée, il n'y a personne en haut.

Il était temps de lui révéler que je travaillais plus ou moins dans la même branche que lui. Je sortis ma carte et la lui tendis.

— Si je vous demande tout ça, ce n'est pas pour m'amuser, je vous assure.

Il prit la carte, fronça les sourcils, se gratta le nez et me la rendit.

— C'était votre associé ?

— Oui.

— J'ai toujours eu envie de tâter de ce truc-là. Ça doit rapporter un peu plus que le mien. Comment ça marche ?

— Jusqu'à cette histoire, j'avais pas à me plaindre. Maintenant, il va falloir fermer boutique en attendant que je trouve l'assassin.

Il ouvrit des yeux ronds.

— C'est le boulot de la police, ça ! Qu'est-ce que vous croyez donc pouvoir faire ?

— Alors vous ne trouveriez pas ça un peu raide, que je rentre à Frisco et que je continue comme si de rien n'était ? Vous parlez d'une publicité si je ne fais rien pour loger l'assassin ! Jack était mon copain. Je ne peux tout de même pas rester bien peinard dans mon coin.

Greaves fit la grimace.

— Alors, faites gaffe ! Rankin n'est pas mal. Comme flic, il est acceptable ; mais le capitaine Katchen, c'est le salaud intégral. S'il y a une chose qu'il déteste plus qu'un détective d'hôtel, c'est un privé. Si jamais il se doute que vous marchez sur ses brisées, vous allez la sentir passer !

Je terminai mon verre, et m'essuyai les poignets. Dans la chambre, le thermomètre montait sérieusement.

— Qu'est-ce qu'il peut me faire ?

— Une fois, il est venu un privé de Los Angeles, qui enquêtait sur un suicide. La veuve était convaincue qu'il s'agissait d'un meurtre, alors elle avait embauché le gars. Katchen lui a dit de laisser tomber, mais il a continué. Un jour qu'il était en voiture, un car de police lui est rentré dedans, a bousillé sa bagnole, l'a fourré à l'hôpital avec la clavicule brisée et, quand il en est sorti, il a écopé de six mois pour avoir conduit en état d'ébriété. Il a juré ses grands dieux que les flics l'avaient arrosé de whisky avant de l'emmener à l'hosto, mais personne ne l'a cru.

— Charmant personnage ! Merci du renseignement. Je m'en méfierai.

Greaves finit son verre à regret et le reposa.

— Vous feriez bien. Bon ! je crois que je vais me tirer. Je dois me trouver dans le hall, à cette heure-ci, pour m'assurer qu'aucun des vieux bonzes ne ramène une poule. Ils n'ont jamais essayé, mais la direction est persuadée qu'ils tenteront bien le coup, un jour ; merci pour le verre. Si vous avez besoin d'aide, je ferai ce que je peux.

Je lui dis que je ne l'oublierais pas. Il allait quitter la pièce, quand je laissai tomber, sans avoir l'air d'y toucher :

— Est-ce que le nom de Lee Creedy vous dit quelque chose ?

Il s'arrêta pile, me dévisagea, puis il repoussa la porte et s'y adossa.

— C'est la plus grosse peinture de la ville.

Je parvins à cacher ma jubilation.

— Grosse comment ?

— D'abord, il vaut bien cent millions de dollars. Il est propriétaire de la compagnie de navigation Green Star. Elle possède une flotte de pétroliers qui fait la navette entre Frisco et Panama. Il a aussi l'Air Lift Corporation, qui a un service d'avions-taxis entre Saint Raphael et Miami. Il possède trois journaux et une usine employant dix mille ouvriers qui fabrique de l'outillage électrique pour automobiles. Il détient une participation dans le casino, une autre dans le champion poids léger local, une autre encore dans le Ritz-Plaza et le Club Mousquetaire, la seule boîte de nuit vraiment

« select » de cette putain de ville, et quand je dis « select », je ne veux pas dire exorbitante, bien qu'elle le soit passablement. Pour fréquenter cette boîte, il faut avoir un revenu à multiples zéros et se faire faire – qui sait ? – une analyse de sang. Voilà le bonhomme. Il est peut-être propriétaire d'un tas d'autres trucs, mais déjà avec ça, vous pouvez vous faire une idée.

– Il habite ici ?

– Il a une propriété à Thor Bay, à environ sept kilomètres d'ici, sur la côte. Un domaine de six ou sept hectares et une petite cabane de vingt-cinq chambres, avec une piscine où un porte-avions pourrait tenir à l'aise, six courts de tennis, un zoo avec des lions et des tigres, quarante larbins dévoués et un petit port juste assez grand pour son yacht de quatre mille tonnes.

– Marié ?

– Bien sûr. (Greaves fronça le nez.) Vous vous rappelez Bridgette Bland, l'actrice de cinéma ? C'est elle.

Je me souvenais vaguement de l'avoir vue dans un film. Si c'était bien celle à laquelle je pensais, elle avait fait pas mal de bruit au festival de Cannes, quatre ans plus tôt. On avait beaucoup parlé d'elle à l'occasion de ce petit exploit équestre : elle était entrée à cheval dans le hall du Carlton et, après avoir jeté cavalièrement les rênes au concierge, elle avait gagné nonchalamment l'ascenseur qui l'avait emportée vers son appartement de cinq pièces. Elle avait fait du cinéma pendant deux ans environ ; puis, elle avait disparu. Sauf

erreur, elle semblait avoir eu la réputation d'être cinglée, embêtante et lubrique. Greaves me contemplait avec des points d'interrogation dans les yeux.

— Qu'est-ce que Creedy vient faire là-dedans ?

— Oh ! rien. Son nom m'est venu à l'idée. Quelqu'un a dû me parler de lui. Je me demandais qui c'était.

Greaves me jeta un long regard pensif, me fit un signe de tête, ouvrit la porte et s'en fut. J'allumai une cigarette et m'allongeai sur le lit.

Jack avait dit que son affaire était tout ce qu'il y a de juteuse. Si c'était bien Lee Creedy le client en question, il y avait effectivement de l'argent à la clé. Mais pourquoi un grossium comme Creedy irait-il embaucher un obscur petit détective privé, à cinq cents kilomètres de chez lui ? Dans sa position, et avec sa fortune, il aurait pu se payer Pinkerton soi-même ou n'importe laquelle des plus grandes agences...

Je me passai les doigts dans les cheveux. Un richard comme Creedy devait être entouré de secrétaires, de domestiques, de gardes-du-corps et d'hommes de confiance dont le boulot consistait à protéger leur patron contre les gens de mon espèce. Ce ne serait pas commode de l'approcher. Ce serait même bigrement difficile d'aller lui demander s'il avait embauché Jack, et dans quelle intention.

Je bus un coup de whisky pour me mettre en forme et empoignai le téléphone.

— Donnez-moi Greaves, dis-je à la petite du standard.

J'attendis une minute, et Greaves répondit.

— J'ai un coup de téléphone à donner, lui dis-je. Comment est le standard ?

Inutile de lui faire un dessin. Il avait pigé.

— Ne vous en faites pas. Il y a bien eu un flic qui est resté un moment, mais il est reparti.

Je le remerciai, rappelai la standardiste et lui demandai de me passer les renseignements. Quand j'eus les renseignements, je dis que je désirais le numéro de M. Creedy. On me le passa et, au bout d'un moment, une voix d'homme répondit :

— Vous êtes chez M. Creedy.

On aurait pu croire qu'il avait de la bouillie plein la bouche ; en tout cas, ses parents auraient été bien inspirés, dans le temps, en le faisant opérer des végétations.

— Passez-moi M. Creedy, dis-je d'un ton sec.

— Si monsieur veut bien me donner son nom, répliqua la voix avec un léger mépris, je lui passerai le secrétaire de monsieur.

— Je m'appelle Lew Brandon. Je me fiche du secrétaire de M. Creedy, je veux parler à M. Creedy personnellement.

Je ne pensais pas que ça collerait ; je ne me trompais d'ailleurs nullement.

— Si monsieur veut bien ne pas quitter, je vais lui passer le secrétaire de monsieur.

Il parlait d'un ton excédé, aussi insultant qu'une gifle. Il y eut quelques déclics, et une autre voix sèche, tranchante comme un couperet, aboya :

— Ici Hammerscult. Qui est à l'appareil ?

— Lew Brandon. Je voudrais parler à M. Creedy.

— Ne quittez pas.

En tendant l'oreille au maximum, je pouvais entendre sa respiration sifflante et le froissement des pages d'un annuaire. Ce type-là était méfiant. Il n'allait pas se permettre d'être insolent avant de savoir à qui il avait affaire.

— M. Brandon ? reprit-il, d'un ton agressif. C'est à quel sujet ?

— Si M. Creedy veut que vous le sachiez, il vous le dira. Passez-le-moi et ne me faites pas perdre de temps.

Ma voix s'était faite menaçante et dure. Le résultat ne fut pas fameux, fameux, mais l'autre se calma un peu.

— Je regrette, mais il m'est impossible de vous passer M. Creedy, dit-il plus doucement. Si vous pouviez me donner une petite idée de votre affaire, je lui en parlerais et il vous rappellera peut-être.

Je savais que c'était une impasse. Si je devenais trop cassant, il pourrait deviner que j'essayais de lui passer par-dessus. J'abattis donc ma dernière carte, qui n'était pas un atout.

— Dites-lui que je suis le principal associé de la Star Agency, de San Francisco. Il attend que je lui rende compte de mes investigations.

— Vraiment ? s'étonna la voix, moins sûre d'elle-même. Très bien, monsieur Brandon, je vais lui en parler et nous vous rappellerons. Quel est votre numéro ?

Je lui donnai celui de l'hôtel et raccrochai. J'éteignis ma cigarette, achevai mon whisky et fermai les yeux. J'imaginai que j'allais bien avoir

une heure d'attente, et peut-être plus. Je n'aurais d'ailleurs pas de réponse du tout, sans doute. Je n'avais aucune raison de tenter quoi que ce soit. Je me laissai aller et, au bout d'un moment, je m'assoupis.

La sonnerie stridente du téléphone m'éveilla en sursaut et me fit presque dégringoler du lit. Je bondis sur l'appareil, tout en consultant ma montre. J'avais dormi un quart d'heure.

— M. Brandon ?

Je reconnus la voix de Hammerschult.

— Oui.

— M. Creedy vous recevra à trois heures cet après-midi.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Trois heures ?

— Oui. Pourriez-vous être exact ? M. Creedy a plusieurs rendez-vous cet après-midi, et il n'aura que quelques minutes à vous consacrer.

— Ce sera suffisant, dis-je.

Et je raccrochai.

Je restai longtemps étendu, à contempler fixement le plafond, puis je m'assis sur le lit et, d'un bond, me remis debout.

Creedy avait été le client de Jack. C'était la seule raison pour laquelle un homme de son importance voulait bien consentir à me recevoir.

Je regardai l'heure encore une fois. J'avais cinquante minutes pour me rendre chez lui.

J'ouvris ma valise et en sortis mon plus beau costume.

III

Le château de Lee Creedy s'élevait à l'extrême pointe d'une étroite presqu'île, longue d'un kilomètre environ, qui s'avancait exactement au milieu de Thor Bay.

De Bay Boulevard, on le distinguait très bien. Avant de m'engager sur la voie privée qui longeait la presqu'île jusqu'à la demeure de Creedy, je ralentis pour le contempler.

C'était un bel édifice de trois étages, aux larges fenêtres, avec un toit de céramique bleue et des murs blancs couverts de plantes grimpantes en fleurs. Par derrière, il avait l'air d'être suspendu au-dessus de la falaise. De là, on embrassait le magnifique panorama des deux rives de la baie.

J'étais au volant de notre Buick que la police avait laissée devant l'hôtel. Une des portières était sérieusement éraflée, et l'un des chapeaux de roues était cabossé. J'ignorais si ça pouvait être imputable à la police ou si Jack avait embouti un obstacle quelconque en venant de Frisco. Les dégâts pouvaient fort bien avoir été le fait de mon associé. Il n'avait jamais été un conducteur bien

fameux. Il avait la manie des queues de poisson et prenait trop de risques. Mais j'étais enchanté d'avoir la voiture. J'économiserais des taxis et ce serait aussi bien, car, d'après ce que j'avais entendu dire j'aurais besoin de tout l'argent dont je disposais.

Je quittai donc Bay Boulevard et pris la route de la presqu'île. Environ cent mètres plus loin, un immense panneau m'apprit que j'étais sur une voie privée, réservée aux seuls visiteurs du domaine de Thor.

Au bout de quatre cents mètres, je fus arrêté par une de ces barrières rouges et blanches à bascule, comme on en voit en Europe. À côté, j'aperçus un petit poste de garde tout blanc.

Deux hommes, vêtus de chemises blanches, de culottes de cheval blanches et de hautes bottes noires, une casquette à visière sur la tête, me regardaient approcher. Ils avaient tous deux l'allure d'anciens flics. Tous deux portaient un Colt 45 sur la hanche. Je me penchai à la portière :

— J'ai rendez-vous avec M. Creedy.

Un des hommes s'avança. Ses yeux de limier me dévisagèrent longuement ; à son rogne signe de tête, je compris que ma Buick n'avait pas l'heur de lui plaire et, toutes réflexions faites, moi non plus.

— Votre nom ?

Je le lui dis. Il consulta une liste qu'il tenait à la main et fit signe à son collègue de lever la barrière.

— Filez tout droit, tournez à gauche au croisement et rangez votre voiture dans la case 6.

Je saluai et démarrai. Leurs regards inquisiteurs, je le sentais bien, demeurèrent fixés sur moi ; ils tenaient à être sûrs de me reconnaître à l'occasion.

Huit cents mètres plus loin, j'arrivai devant un portail de chêne massif de cinq mètres de haut, clouté de fer et grand ouvert. Je m'engageai dans une large allée sablée, traversai un petit bois, puis de magnifiques jardins, avec d'immenses pelouses bien entretenues, des parterres de fleurs, des rose-raies et des jets d'eau.

Au croisement, je tournai à gauche, comme on me l'avait dit. Je roulai alors sur une vaste aire bétonnée, que des lignes blanches divisaient en cinquante cases. Certains de ces emplacements étaient surmontés d'un écriteau de chêne portant un nom en lettres d'or étincelantes.

Je rangeai la Buick dans la case 6, descendis et jetai un coup d'œil à divers écriteaux. Le numéro 1 était affecté à M. Creedy, le 7 à Mme Creedy, le 23 à M. Hammerscult. Il y avait encore beaucoup d'autres noms qui ne me disaient rien.

— Pas mal, hein ? dit une voix derrière moi. Les grosses légumes ! Ça se pousse du col, à en crever.

Je me retournai. Un petit homme trapu, en uniforme blanc de garde, la casquette rejetée sur la nuque, m'adressa un sourire cordial. Il était tout rouge, en sueur et, en s'approchant, il m'envoya une bouffée de relents de whisky.

— Il faut de tout pour faire un monde.

— Tout juste, Auguste. Mais tout ce bazar, reprit-il en montrant les écriteaux, c'est bien du gas-

pillage de bel argent. Qu'est-ce que ça peut leur foutre, où ils rangent leurs bagnoles ? (Ses petits yeux vifs me dévisagèrent.) Vous cherchez quelqu'un, mon petit père ?

— Le vieux Creedy.

— Sans blague ? Ben, mon vieux ! J'aime mieux pour vous que pour moi. J'en ai eu ma claque, de ce fumier-là. C'est mon dernier jour ici, et je pavaise un peu, moi je vous le dis. (Il se pencha vers moi et me donna de petites tapes à la poitrine.) Pourquoi que le pognon va toujours aux salauds ? Ce sacré Creedy, rien ne lui plaît. Ses souliers sont pas bien astiqués, sa voiture pas assez propre, les roses sont trop petites, les plats qu'on lui sert sont trop chauds ou trop froids. Il est jamais content, jamais satisfait, toujours à râler, à gueuler, à rouspéter, à faire tourner le monde en bourrique. Si j'avais le dixième de son pognon, moi, je serais heureux comme un roi, mais pas lui.

Je jetai un regard furtif à ma montre. Il était trois heures moins quatre.

— C'est la vie, lui dis-je. C'est toujours la même histoire. J'aimerais beaucoup poursuivre cette intéressante conversation, mais j'ai rendez-vous à trois heures et je me suis laissé dire que si on le fait attendre, il prend ça très mal.

— Oui, pour sûr, mais ne vous figurez pas qu'en étant à l'heure vous pourrez le voir tout de suite. Il vous recevra quand ça lui chantera. J'en ai connu qui ont attendu quatre heures. Enfin, à la bonne vôtre ! Moi, j'aimerais encore mieux avoir rendez-

vous avec la peste ! Montez les marches et prenez à gauche.

Je fis quelques pas puis j'eus brusquement une idée et me retournai.

— Vous faites quelque chose, ce soir, vers les six heures ?

Il eut un large sourire.

— J'ai beaucoup à faire, ce soir à six heures. J'ai quelque chose à fêter. Je suis resté vingt mois avec ce vieux singe. Et il va me falloir en écluser pas mal pour me guérir de tout ce que j'ai enduré pendant tout ce temps-là ! Pourquoi ?

— Moi aussi, j'ai à fêter quelque chose. Si vous n'êtes pas pris par quelqu'un d'autre, nous pourrions faire ça ensemble.

— Est-ce que vous aimeriez picoler ?

— Oui, dans certaines occasions. Et c'en est une.

— Eh bien ! pourquoi pas ? Ma petite amie n'aime pas que je boive. J'avais l'intention de me saouler tout seul, mais j'aime autant avoir un copain. D'accord. Où et quand ?

— Mettons sept heures. Vous connaissez un bon coin ?

— Chez Sam. N'importe qui vous dira où c'est. Je m'appelle Fulton. Tim pour les dames. Et vous ?

— Lew Brandon. À ce soir.

— D'accord.

Je le quittai, gravis l'escalier quatre à quatre, tournai à gauche et, par une longue et luxueuse terrasse, arrivai à la porte d'entrée. Au moment où je sonnai, j'avais encore une minute.

La porte s'ouvrit immédiatement. Un homme

âgé, qui mesurait bien un mètre quatre-vingt-dix, droit comme un I, et revêtu de la traditionnelle livrée du maître d'hôtel de cinéma, s'effaça, en inclinant légèrement la tête, pour me faire entrer dans une antichambre aussi vaste que le magasin d'exposition d'un concessionnaire Cadillac.

— M. Brandon ? dit-il.

J'acquiesçai.

— Si monsieur veut bien me suivre ?

Il me fit traverser tour à tour l'antichambre et un petit patio inondé de soleil, puis longer un couloir et pénétrer dans une pièce meublée de quinze fauteuils club. Deux Picasso ornaient les murs et le tapis était si épais que j'avais l'impression de marcher dans de la neige.

Six hommes d'affaires à l'air las, cramponnés à leurs serviettes, étaient installés dans divers fauteuils. Ils me contemplèrent avec cette indifférence abrutie des gens dont l'attente a été si longue qu'ils en ont perdu la notion du temps et gagné d'innombrables fourmis dans les jambes.

— M. Creedy recevra monsieur dans un instant, murmura le maître d'hôtel.

Et il s'éloigna sans bruit, en glissant sur le tapis, comme s'il était monté sur roulements à billes.

Je m'assis, posai mon chapeau sur mes genoux et contemplai le plafond.

Quand les autres m'eurent suffisamment inspecté, ils retombèrent dans leur coma, leur curiosité satisfaite. À trois heures trois, la porte s'ouvrit brusquement et un homme assez jeune, grand et maigre, vêtu d'un veston noir et d'un pantalon

gris, au menton volontaire, aux cheveux coupés en brosse, fit une brève apparition.

Les six hommes d'affaires se redressèrent, leurs doigts se crispèrent sur leurs serviettes, et ils se mirent en arrêt, comme autant de setters devant le gibier.

Il les dévisagea d'un regard glacial et malveillant et fit un pas vers moi.

— M. Brandon ?

— C'est ça.

— M. Creedy va vous recevoir tout de suite.

Comme je me levai, un des morfondus s'écria :

— Je vous demande pardon, monsieur Hammerscult, mais je fais antichambre depuis midi. Vous m'aviez dit que je serais le premier à passer.

Hammerscult lui lança un regard méprisant.

— Vraiment ? M. Creedy en a jugé différemment. Maintenant, M. Creedy ne sera plus libre avant quatre heures. Par ici.

Il se tourna vers moi, et me précéda dans le couloir. Après m'avoir fait traverser un petit hall et franchir deux portes, toutes deux capitonnées, il frappa enfin à une troisième porte d'acajou massif.

Il ouvrit, passa la tête et dit :

— Brandon est là, monsieur.

Puis il s'effaça pour me laisser entrer.

La pièce me rappelait les photos que j'avais vues du bureau de Mussolini. Elle avait bien vingt mètres de long. Entre deux immenses fenêtres

donnant sur la mer et la rive droite de Thor Bay, j'aperçus devant moi un bureau grand comme un billard. Le reste de la pièce était assez nu, à part quelques fauteuils, deux ou trois armures et deux cadres massifs entourant deux toiles sombres qui pouvaient fort bien être d'authentiques Rembrandt.

Un homme était assis au bureau, petit, frêle, les lunettes d'écaille remontées sur le front. Son crâne dénudé, à part une petite frange grisâtre, paraissait osseux et dur. Ses traits étaient tirés, pincés, menus, avec une petite bouche serrée. Ce ne fut que lorsque je subis la force de son regard, que je compris la puissance de cet homme.

J'eus droit à la séance complète. J'avais l'impression qu'il me radiographiait et qu'il pouvait compter mes vertèbres. Il me laissa traverser toute la longueur de la pièce, sans me quitter de ses yeux pénétrants. Une fois parvenu, enfin, à proximité du bureau, je m'aperçus que je transpirais légèrement.

Il se renversa dans son fauteuil et me dévisagea comme on regarde une mouche qui vient de tomber dans la soupe. Il y eut un long silence, puis il articula enfin d'une voix étonnamment suave et efféminée.

— Que désirez-vous ?

À ce moment-là, d'après lui, j'aurais dû être complètement démoralisé, prêt à tomber à quatre pattes devant lui et à me frapper le front sur le tapis. Bon, je veux bien admettre que j'étais un peu soufflé, mais pas autant qu'il l'aurait désiré.

— Je m'appelle Brandon, dis-je, de l'agence de renseignements Star, à San Francisco. Vous avez embauché mon associé, il y a quatre jours.

Son petit visage mince demeura aussi rébarbatif qu'une porte de prison.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que j'aurais fait une chose pareille ?

J'en conclus qu'il n'était pas très sûr de son terrain, et qu'il allait pousser quelques reconnaissances avant de faire donner l'artillerie lourde. Je bluffai :

— Monsieur Creedy, nous gardons un fichier, et les noms de tous nos clients. Avant de quitter son bureau, Sheppey a noté le vôtre.

— Et qui serait donc ce Sheppey ?

— Mon associé, l'homme que vous avez embauché, monsieur Creedy.

Il plaça ses coudes sur le bureau, joignit les doigts et y posa son menton pointu.

— J'embauche environ vingt ou trente personnes par semaine, pour de petites tâches sans importance. Je ne me souviens pas d'un nommé Sheppey. Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Que désirez-vous ?

— Sheppey a été assassiné ce matin, dis-je en plongeant mon regard dans ses yeux durs et perçants. Je pensais que vous voudriez peut-être que je termine pour vous le travail que vous lui aviez confié...

Il se tapota le menton.

— Et de quel travail s'agirait-il ?

Et voilà ! C'était l'impasse. Je savais bien que

tôt ou tard, j'en arriverais là, mais j'avais espéré pouvoir le débusquer un peu plus, à coups de bluff. Ça n'avait pas marché.

— Vous le savez mieux que moi.

Il se carra dans son fauteuil, tambourina sur son bureau pendant quatre secondes, le visage toujours fermé ; mais je sentis que ça bouillonnait dans sa tête. Enfin il avança la main et posa un doigt nouveau sur un bouton de sonnette.

Une porte s'ouvrit instantanément à la droite du bureau, et Hammerscult apparut. Il arriva si vite qu'il devait attendre l'appel derrière la porte. Sans le regarder, Creedy lui dit :

— Hertz !

— Tout de suite, monsieur, répondit Hammerscult.

Et il disparut.

Creedy tambourina derechef sur le bureau. Il tenait les yeux baissés.

Nous attendîmes en silence pendant près d'une minute, puis on frappa. La porte s'ouvrit, un petit homme trapu entra. Il avait l'oreille droite repliée et écrasée contre le crâne. À un moment quelconque de sa carrière, il avait dû recevoir une brique ou un marteau d'enclume sur la tête : un coup de poing n'aurait jamais pu faire autant de dégâts. Son nez aplati lui couvrait tout le visage. Il avait de petits yeux mauvais, avec cette lueur sauvage que l'on voit aux gorilles furieux et vexés. Des poils noirs sortaient du col de sa chemise. Il portait un pantalon de flanelle havane, une veste blanche et une de ces éblouissantes cravates peintes à la

main. D'un pas vif et silencieux, il s'approcha du bureau. Il se déplaçait avec la légèreté d'une ballerine. Creedy me désigna du menton.

— Regardez bien cet homme, Hertz, dit-il. Je veux que vous vous souveniez de lui. Je vous demanderai peut-être un jour de vous occuper de lui. C'est peu probable, mais il est peut-être plus bête qu'il n'en a l'air. Assurez-vous simplement de pouvoir le reconnaître à l'occasion.

Hertz se retourna et me dévisagea. Ses petits yeux cruels me détaillèrent, mais sa propre figure mutilée et ravagée demeura impénétrable. D'une voix basse et rauque, il dit enfin :

— Je le reconnaîtrai, patron.

Creedy le congédia d'un geste, et il s'en alla, en fermant doucement la porte derrière lui. Dans le silence qui suivit, je dis :

— Qu'est-ce qu'il est censé me faire ? Me réduire en chair à pâté ?

Creedy ôta ses lunettes, exhiba un mouchoir de soie blanche et se mit à les nettoyer, sans me quitter des yeux.

— Je n'aime pas les détectives privés, dit-il. Je les considère comme de petits bonshommes sordides portés sur le chantage. Je n'ai pas embauché votre M. Sheppey, et l'idée ne m'en serait jamais venue. Je vous conseille de quitter la ville sur l'heure. Un homme comme moi est souvent en butte à des gens de votre espèce. Je gagne du temps et j'évite des ennuis en faisant intervenir Hertz. C'est un individu extraordinaire. Il a l'impression qu'il me doit quelque chose. Si je lui dis que tel ou

tel individu me gêne, il s'empresse de persuader le type en question de me laisser tranquille. Je n'ai jamais cherché à savoir comment il s'y prenait, mais je sais qu'il n'a jamais échoué. Voilà comment se présente la situation, monsieur Brandon. Je ne connais pas votre M. Sheppey. Je ne l'ai jamais employé. Je ne tiens absolument pas à avoir affaire à vous. Vous pouvez disposer, à moins que vous ayez quelque chose d'intéressant à dire.

Je lui souris. Le coup des yeux pénétrants, de la pièce immense et de l'atmosphère terrifiante avait fait long feu. J'étais maintenant plus furieux que je ne l'avais jamais été, et ce n'est pas peu dire. Je posai les mains sur le bureau et regardai mon interlocuteur bien en face.

— Oui, j'ai quelque chose à dire. Tout d'abord, monsieur Creedy, je vous croyais plus malin. Quand je suis venu, je n'étais pas certain que vous ayez demandé à Sheppey de travailler pour vous. Maintenant, j'en suis sûr. Il se trouve que Sheppey a griffonné votre nom sur son buvard. Je n'avais rien d'autre comme indice. J'ai pensé qu'il était possible que son interlocuteur ait prononcé votre nom au cours de la conversation, et qu'il l'ait noté machinalement, comme il en avait la manie. Maintenant, je suis persuadé du contraire. Quand j'ai téléphoné tout à l'heure, j'étais sûr que vous ne me recevriez pas. Un millionnaire comme vous ne donne pas audience à un petit détective privé s'il n'a pas quelque chose sur la conscience qui l'empêche de dormir. Le fait de me donner priorité sur six hommes d'affaires importants, dont l'un se

morfond depuis trois heures, me prouve que ce qui vous tracasse, non seulement vous empêche de dormir, mais encore vous donne les foies, et pas qu'un peu. Ça saute aux yeux : pour être fixé sur ce que je pouvais savoir, vous ne pouviez pas attendre trois minutes. Quand vous avez compris que je ne savais pas grand-chose, vous avez appelé votre gorille domestique et vous me l'avez fourré sous le nez. Vous espériez que j'aurais une telle pétouche, que je me précipiterais à l'hôtel, que je bouclerais ma valise et que je ficherais le camp en vitesse. C'est pas très fort, monsieur Creedy. Vous devriez tout de même savoir qu'il y a des hommes auxquels on ne fait pas peur facilement. Il se trouve que je suis de ceux-là.

Il se carrait dans son fauteuil ; son visage impénétrable ne m'apprenait rien, et ses doigts osseux s'affairaient toujours avec le mouchoir et les lunettes.

— C'est tout ? demanda-t-il.

— Pas tout à fait. Je suis certain à présent que vous avez eu recours à Sheppey. En travaillant pour vous, il a découvert je ne sais quoi qui n'a pas plu à je ne sais qui, et il s'est fait descendre. Pour autant que je sache, vous avez un indice qui permettrait à la police de dépister l'assassin, mais – et c'est tout naturel – vous ne voulez pas être mêlé à un crime. Si vous l'étiez, vous savez très bien qu'il vous faudrait expliquer la raison pour laquelle vous avez employé Sheppey. À mon avis, quand un millionnaire recourt aux services d'un privé qui exerce à cinq cents kilomètres de là, c'est

pour farfouiller dans quelque chose de plutôt mal-propre que le millionnaire en question ne tient pas à dévoiler aux privés de chez lui. Sheppey est mort. C'était mon copain. Si la police est incapable de dénicher son assassin, moi je le puis peut-être. De toute façon, n'en déplaise à M. Hertz et à M. Creedy, je vais m'y mettre sérieusement. (Je me redressai et m'éloignai du bureau.) Voilà, c'est tout. Ne vous donnez pas la peine de faire venir votre larbin, je trouverai bien la sortie tout seul.

Je fis demi-tour et me mis à traverser l'immense pièce, pour gagner la porte. De sa voix suave et féminine, Creedy me dit :

— Ne dites pas que vous n'avez pas été prévenu, monsieur Brandon.

Je poursuivis mon chemin, atteignis la porte, l'ouvris et traversai l'antichambre où m'attendait le maître d'hôtel. Tandis qu'il me reconduisait, les paroles de Creedy ne cessaient de me rebondir sur le crâne, comme des balles de ping-pong en folie.

Je mis quarante minutes pour regagner mon hôtel. D'abord, je n'étais pas pressé, et puis la circulation était intense. J'avais appris que Creedy avait bien engagé Sheppey, mais je ne savais toujours pas s'il avait été assassiné à cause d'une découverte qu'il aurait faite en travaillant pour lui, ou pour avoir fait du gringue à la copine d'un gangster. Je maudissais son faible pour le beau sexe. Ça me compliquait singulièrement la tâche.

En revanche, je me félicitais d'avoir pris ren-

dez-vous pour picoler avec Tim Fulton. Bien souvent, des employés mécontents donnent de précieux renseignements. Or, j'en avais bougrement besoin.

Comme je me rangeais devant l'hôtel, j'aperçus une voiture de police en stationnement, à quelques mètres. Je sortis de la Buick. À ce moment, la portière de la voiture de police s'ouvrit, et Candy apparut. Il s'approcha d'un pas lourd, en mâchonnant son éternel chewing-gum.

— Le capitaine Katchen veut vous parler, fit-il une fois à un mètre de moi. Allons-y.

— Et si je n'ai pas envie de le voir ? demandai-je en souriant.

— Allons-y, répéta-t-il. Je vous emmène de gré ou de force, choisissez.

— Est-ce qu'il a dit de quoi il s'agissait ? repris-je en l'accompagnant à la voiture de police.

— Si j'avais eu besoin de prouver que vous n'êtes pas d'ici, cette réflexion stupide me l'aurait appris, dit Candy en se glissant sur le siège arrière.

Il y avait un flic en uniforme au volant. Il se retourna pour me regarder. Je montai à côté de Candy et la voiture démarra en trombe, comme une auto de pompiers.

Il prit une cigarette et l'alluma. Je demandai :

— On n'a pas encore trouvé l'assassin ?

— Pas encore, mais ça viendra. En dix ans, nous avons eu cinq assassinats ici, et nous n'avons encore jamais trouvé le meurtrier. Il va bien falloir s'y mettre un jour ou l'autre ; cette fois-ci, ce sera peut-être la bonne. Qu'est-ce que t'en penses, Joe ?

— Ça dépend, répondit prudemment le chauffeur. C'est pas comme si nos hommes ne valaient rien. Nous avons de bons inspecteurs, astucieux, intelligents, qui savent reconnaître l'indice intéressant, mais il doit y avoir un bâton dans les roues quelque part, ou tout simplement la poisse. Je parierais pas ma feuille de paie qu'on le trouvera cette fois, mais tout est possible.

— Vous voyez, dit Candy en souriant, mais des lèvres seulement. Comme dit Joe, il parierait pas sa feuille de paie, mais nous pourrions bien taper dans le mille.

— Le capitaine Katchen le pense ?

— Personne ne va jamais demander au capitaine ce qu'il pense. Il n'aime pas beaucoup faire de confidences. Moi, à votre place, je ne lui demanderais pas.

La voiture parcourut encore huit cents mètres à toute allure et je repris :

— Vous avez trouvé le pic à glace ?

Candy secoua la tête.

— Non. Le lieutenant pense que le meurtrier l'a emporté. Il a peut-être raison, mais j'irais pas parier la feuille de paie de Joe là-dessus. Il l'a peut-être enfoui quelque part. Y a un sacré tas de sable sur cette plage.

— Vous n'avez pas trouvé le cadavre de la fille ?

Candy fit encore un signe de dénégation.

— Non, et je ne m'y attendais pas. On a cherché, parce qu'il y avait une petite chance qu'elle se soit fait buter aussi, mais le lieutenant croit

qu'elle s'est déguisée en courant d'air juste avant que votre copain se fasse buter.

— C'est peut-être elle qui l'a tué ?

Candy esquissa une grimace d'incrédulité.

— Le coup a été donné avec une violence rare. Je ne crois pas qu'une femme en aurait été capable.

— Les femmes ne sont pas toutes des mauviettes. Si le pic était assez aiguisé, et si elle était assez furieuse, ce n'aurait pas été trop difficile.

Candy jeta sa cigarette par la portière.

— N'allez pas parier votre feuille de paie.

La voiture se rangea le long du trottoir et stoppa devant le poste de police. Je suivis Candy, gravis les quelques marches, passai par la double porte battante et pénétraï dans un couloir dallé où régnait l'odeur qu'on sent dans tous les postes de police.

— Faites bien gaffe, répéta Candy. Je vous le dis pour moi aussi bien que pour vous. Le capitaine se met facilement en rogne, et à ce moment-là ça va mal pour tout le monde.

Il s'arrêta devant une porte, frappa et attendit. Une voix beugla comme une corne de brume :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Candy me fit un petit sourire et haussa les épaules. Il ouvrit et entra dans un petit bureau miteux et enfumé.

— Lew Brandon, capitaine.

C'était un vrai tas de viande qui était assis au bureau. Il n'était plus jeune, mais il était en excellente forme, sans un atome de graisse. Sa cheve-

lure grise clairsemée se terminait par un épi plaqué sur son front bas. Il avait une tête massive, un visage buriné et brutal et deux énormes pattes velues qu'il avait posées sur le bureau. Il me dévisagea d'un air féroce tandis que Candy fermait la porte avec mille précautions, puis s'avancait silencieusement pour s'adosser contre le mur. Katchen avança la main et écrasa furieusement le mégot de son cigare dans le cendrier.

— Brandon ? dit-il. Hum. Le privé. (Il se fourra le petit doigt dans l'oreille, le fit tourner en vrille, contempla d'un air sourcilleux le fruit de son exploration et s'essuya l'ongle sur son pantalon.) Ouais. Le privé. (Tout en continuant à me fixer d'un air mauvais, il se frotta la joue.) Dire qu'on laisse des cafards comme vous traîner dans les rues. (Il se pencha vers moi, les yeux mi-clos.) Quand est-ce que vous vous tirez d'ici, sacré privé de malheur ?

— Je ne sais pas, dis-je aimablement. Dans une huitaine, probablement.

— Sans blague ? Et qu'est-ce que vous allez foutre ici pendant une huitaine ?

— Visiter le pays, me baigner, sortir avec des filles, me reposer, quoi !

Il ne s'attendait pas à celle-là ; sa tête aussitôt s'enfonça dans les épaules.

— Ah oui ? Vous n'aviez pas l'intention de fourrer votre museau dans une affaire de meurtre, peut-être ?

— Je suivrai avec plaisir les développements de l'enquête du lieutenant Rankin. Je suis certain

qu'il est tout à fait capable de se débrouiller sans mon aide.

Katchen se renversa dans son fauteuil en faisant craquer le dossier.

— C'est gentil de votre part, cafard. (Il me fixa pendant vingt secondes avant de poursuivre.) Mais moi, j'aime pas ces bêtes-là. Quand j'en vois une, je l'écrase.

— Comme je vous comprends, capitaine !

— Ouais ? Vous faites pas d'illusions, vous m'aurez pas. Si vous mettez votre nez dans cette affaire, vous n'aurez pas le temps de voir venir le coup. (Il éleva la voix et se mit à beugler.) Compris ?

— Oui, capitaine.

Il montra ses dents dans un ricanement mauvais.

— Un cafard sans tripes, voilà ce que vous êtes, pas vrai ? Ça va, dites pas qu'on vous a pas prévenu. Tenez-vous peinard, ne vous fourrez pas dans mes pattes, et vous vous en tirerez peut-être. Si jamais vous remettez les pieds dans ce bureau, vous ne l'oublierez pas de sitôt. Et dites-vous bien qu'au moindre prétexte, je vous fous dedans. Nous avons certaines méthodes pour nous débarrasser des cafards. Vous avez déjà reçu des coups de pied dans les reins ?

— Ça ne m'est pas encore arrivé, capitaine.

— On ne vous a jamais frappé la glotte avec une matraque ?

— Pas encore, capitaine.

— Et on vous a jamais arraché un bras ?

— Jamais, capitaine.

Ses petits yeux étincelaient.

— Ça va, maintenant vous connaissez la musique, et je ne vous la répéterai pas. Un geste de travers, et vous rappliquez ici. Et si jamais vous revenez, cafard, vous pouvez être certain que mes hommes s'occuperont de vous avant de vous jeter au bloc. (Il se tourna vers Candy.) Emmenez-moi cette lavette, et que je ne la voie plus. Ça me rend malade rien que de la regarder !

Candy se décolla du mur et ouvrit la porte. Kat-chen pointa vers moi un doigt boudiné.

— Fourrez pas votre nez dans cette affaire ou sinon...

Je fis un pas vers la porte, m'arrêtai et dis :

— Puis-je vous poser une question, capitaine ?

Il se passa la langue sur ses lèvres épaisses.

— Quelle question ?

— Est-ce que Lee Creedy vous a téléphoné pour vous demander de me parler ?

Ses yeux se rétrécirent et ses mains énormes se crispèrent.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— M. Creedy a embauché Sheppey pour faire un boulot pour lui. Au cours de ce travail, Sheppey a été assassiné. M. Creedy tient à tout prix à étouffer cette histoire. Il se dit qu'il risquerait d'être cité comme témoin, et qu'il devrait dire au tribunal pour quelle raison il avait embauché Sheppey. Alors, il a eu une petite conversation avec moi. Il a exhibé un tueur nommé Hertz, pour essayer de me faire peur. Il n'a pas été question de coups de

pie dans les reins, ni de matraque, ni de bras arrachés, mais c'était sous-entendu. J'étais curieux de savoir si M. Creedy n'avait pas assez confiance dans son gorille, et s'il vous avait demandé d'appuyer ses menaces, pour plus de sûreté...

J'entendis Candy qui perdait le souffle. La figure de Katchen prit une teinte écarlate. Très lentement, il se leva. Debout, il avait l'air plus grand que nature : un vrai cauchemar de cinéma. Il quitta son bureau et s'avança vers moi à pas de loup. J'attendis, sans bouger, les yeux rivés sur les siens.

— Ainsi, vous avez quand même un peu de tripes, cafard ! souffla-t-il les dents serrées, eh bien ! voilà pour vous distraire !

Sa main ouverte se leva et vint percuter ma joue. Je la vis venir et parvins à accompagner le coup mais il fut assez violent pour m'envoyer valdinguer, les tempes bourdonnantes. Katchen attendit que je me sois redressé, puis il avança sa grosse figure congestionnée tout contre la mienne.

— Vas-y, cafard, siffla-t-il rageusement. Vas-y, cogne !

J'avais bien envie de lui démolir la mâchoire. Il arrive souvent que des costauds comme lui ne résistent pas à un direct bien ajusté, mais je savais qu'il voulait que je le frappe. Je savais que même si je faisais mine de le menacer, je me retrouverais dans une cellule en un clin d'œil, avec deux ou trois de ses hommes les plus balaises pour me tenir compagnie.

Je ne bronchai pas. Ma joue brûlait, là où il m'avait touché. Il resta un bon moment, les yeux dans les miens, puis il recula et cria à Candy :

— Enlève-moi ça d'ici avant que je le tue !

Candy m'empoigna le bras et me tira hors de la pièce en claquant la porte. Il me lâcha alors, et recula d'un pas. La colère et l'inquiétude se lisaient sur son visage rougeaud.

— Je vous l'avais bien dit, crétin ! Je vous avais prévenu. Ah ! vous avez fait du propre ! Foutez-moi le camp d'ici !

Je me tâtai la joue.

— J'aimerais bien rencontrer ce monstre dans un coin sombre et désert. Au revoir, sergent. Au moins, moi, je n'ai pas à travailler pour lui.

Je longeai le couloir, passai par les portes battantes et me retrouvai dans la rue.

C'était bien agréable de voir que le soleil brillait toujours, et que les baigneurs revenant de la plage avaient encore l'air humain et ne se comportaient pas comme des brutes.

IV

« Chez Sam », à l'extrémité la moins élégante de Saint Raphael Boulevard, était une grande baraque de bois bâtie sur pilotis, au-dessus de la mer. L'établissement était pourvu d'un parc de stationnement. Malgré l'heure – il n'était que sept heures moins cinq –, une trentaine de voitures s'y trouvaient déjà rangées ; mais on n'y voyait ni Cadillac ni Packard. Le préposé était un petit vieux rondouillard qui m'informa avec le sourire que le stationnement était gratuit.

Je suivis l'étroite jetée et pénétrai dans le bar. Le comptoir tenait toute la largeur de l'établissement. Il y avait aussi un snack, pourvu de douze broches électriques où douze poulets dodus tournaient plaisamment.

Une dizaine d'hommes accoudés au bar buvaient de la bière et plongeaient les doigts dans des bœufs de cornichons. Au fond de la salle, derrière deux grandes portes ouvertes, je vis une véranda, couverte d'un store vert. On y avait disposé des tables, et c'est là que se tenait la foule. Comme j'avais l'espoir de causer sérieusement avec Ful-

ton, je résolu d'éviter la cohue et de rester à l'intérieur. Je m'approchai des portes et jetai un coup d'œil sur les consommateurs pour m'assurer qu'il n'était pas encore arrivé. Ne le voyant pas, je m'installai à une table dans un coin de la grande salle, près d'une fenêtre ouverte.

Un garçon s'approcha, essuya la table et me salua de la tête. Je lui commandai une bouteille de Black Label, de la glace et deux verres.

Tim Fulton arriva quelques minutes après sept heures. Il portait un pantalon de flanelle fripé et une chemise bleue à col ouvert, et avait jeté sa veste sur son épaule. Il fit du regard le tour de la salle, m'aperçut et sourit. Puis il s'approcha, les yeux sur la bouteille de whisky.

— Salut, mon petit père, dit-il. Alors vous paraissez sans moi ? Vous pouviez pas m'attendre ?

— La bouteille n'est pas débouchée. Asseyez-vous. Quel effet ça vous fait d'être un homme libre ?

Il gonfla les joues.

— Vous n'aurez rien vu tant que vous ne serez pas passé par où je suis passé. Je devrais me faire examiner le ciboulot après être resté si longtemps chez ce fi-de-garce. (Il donna une chiquenaude à la bouteille.) Vous avez l'intention de la déboucher, ou de rester là, à l'admirer ?

Je le servis, lui donnai de la glace, et me servis à mon tour. Il trinqua avec moi avant de boire, comme un boxeur touche les gants de son adversaire et le salue.

Après mon entrevue avec Creedy et la séance

avec Katchen, le whisky glacé était exactement ce qu'il me fallait. Il alluma une cigarette, se carra dans son fauteuil et me sourit. J'en fis autant.

— Pas mal, hein ? dit Fulton. S'il y a une chose qui me plaît, c'est bien d'être assis quelque part d'où je peux entendre la mer, en buvant du whisky. Je pense pas qu'un homme puisse souhaiter mieux. Bien sûr, il y a des moments où une fille remplace à peu près tout, mais quand un gars veut se détendre, il n'a pas besoin de bonne femme. Je vais vous dire pourquoi. Les femmes jacassent, mais pas le whisky. Vous avez eu une riche idée, mon petit vieux.

Je lui dis que des riches idées, j'en avais à revendre, et poursuivis :

— J'en ai une autre. Après quelques verres, ce ne serait peut-être pas bête d'essayer un de ces poulets, là-bas.

— Oui. Ces volailles sont les meilleures de la côte. Ne vous y trompez pas. Bien sûr, vous pouvez aller chez Alfredo, au Carlton, au Blue Room et même, si vous pouvez y entrer, au Club Mousquetaire. Là aussi, ils servent du poulet. Avec cinq larbins, des fourchettes en argent et des orchidées. Mais la note vous fera sauter au plafond. Ici, ils vous le balancent sur la table, mais pardon ! c'est quelque chose. Et pas cher. (Il vida son verre, le reposa et soupira.) Je viens ici deux fois par semaine. Quelquefois j'amène ma petite amie. Quelquefois, je viens tout seul. Ça me fait rigoler de penser à tous les riches gogos qui vont dans les boîtes à coup de fusil et payent cinq fois ce que je

paie ici, pour manger plus mal. Le plus marrant, c'est qu'il n'y en a pas un qui voudrait se montrer là, parce que leurs petits copains pleins de fric s'imagineraient qu'ils n'ont pas les moyens. Et dans cette sacrée ville, c'est un péché mortel de ne pas pouvoir aligner.

Je lui remplis son verre et versai un peu de whisky dans le mien pour lui donner l'impression que je buvais autant que lui. Il hocha la tête et reprit :

— Mais – et il y a toujours un « mais » – le coin commence à baisser. Il y a un an, la clientèle d'ici était sympathique, des gars et des filles gentils, un petit côté famille. Mais maintenant, les durs ont découvert la boîte. Ils aiment se taper la tête, tout comme vous et moi ; alors ils viennent ici. Au milieu de la baie, nous avons un casino installé sur ce gros bateau. Ça les attire, comme la charogne attire les mouches. Sam se fait du souci. Je bavardais avec lui y a pas huit jours. Il me disait que sa clientèle habituelle disparaît peu à peu ; et ce sont tous ces truands-là qui la remplacent. Il n'y a rien à faire. La semaine dernière, il y a eu une bagarre. Ils ont même sorti leurs couteaux. Sam a pu rétablir l'ordre rapidement, mais c'est le genre d'emmerdements qui fait fuir les clients. Il dit que s'il y a encore une bagarre ici, sa boîte deviendra un repaire de voyous comme tant d'autres.

Je lui dis que c'était malheureux et jetai un coup d'œil sur le groupe, près du comptoir. C'étaient tous des malabars aux vêtements voyants, au regard méfiant et dur, qui se fichent pas mal de la

façon dont ils s'emplissent les poches, pourvu que l'argent rentre.

— Des books, précisa Fulton en suivant mon regard. Tant qu'ils n'ont pas bu, ça va. Les gars dangereux ne viennent qu'à la nuit. (Il alluma une autre cigarette et poussa le paquet vers moi.) Alors, comment ça s'est passé avec le vieux ? Sympathique, le bonhomme, pas vrai ?

— Ouais, dans cet immense bureau, ce regard qui vous transperce... Pour rien au monde, je ne voudrais travailler pour lui.

— Tu l'as dit, bouffi. Je me suis trouvé un petit boulot peinard. Je conduis la voiture d'une vieille dame quand elle va dans les magasins, je lui porte son cabas, je m'arrange pour lui faciliter les choses. C'est une brave vieille. Après mon séjour chez Creedy, j'ai idée qu'elle est capable de me guérir de mon ulcère.

— À propos de vieille dame, qu'est-ce que c'est donc que ce Hertz ?

Fulton fit la grimace.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? À me gâcher ma soirée ? Vous l'avez rencontré ?

— Il était avec Creedy quand je suis entré. Il a l'air d'un drôle de coriace. Qui est-ce ? Qu'est-ce que Creedy fabrique avec un type comme ça ?

— Il s'occupe des gens. Creedy s'en sert de temps en temps comme garde du corps.

— Pourquoi aurait-il besoin d'un garde du corps ?
Fulton haussa les épaules.

— Ces types pleins aux as, ça se monte le bourrichon. Ils se figurent qu'on les attend au tournant

pour leur faire un mauvais coup. Et puis, quand vous avez un garde du corps, les gens vous croient bougrement important. C'est de la frime, pas plus, tout comme les écriteaux sur le parc de stationnement. Ça se pousse du col à en crever. Mais ne vous faites pas d'illusions sur Creedy. Il est duraille. Il en a peut-être pas l'air, mais il est aussi dur et dangereux que les truands qui viennent se bagarrer ici. Il a toute la ville sous sa coupe. C'est lui qui a fait installer ce tripot flottant dans la baie. Il s'est dit que ça encouragerait le tourisme et il n'a pas eu tort. Ça amène aussi de sales tronches, il s'en fout éperdument. De toute façon, la moitié du bateau lui appartient, et il touche la moitié des bénéfices.

— Et Hertz, il est aussi dangereux qu'il en a l'air ?

Fulton acquiesça.

— Je vous crois. Creedy n'a rien à foutre des gars bidon. Quand il embauche un dur, faut qu'il soit vraiment dur. Hertz l'est et pas qu'un peu. Il me fait peur. Je crois qu'il est cinglé.

— Quelle est son arme favorite ?

— Lui, c'est le rasoir. Il garde toujours, dans la visière de sa casquette, une lame pour vous déchirer la gueule quand il se bagarre ; il en a aussi une autre dans un morceau de bois fendu. Il a une droite qui assommerait un bœuf, mais c'est la lame qui est dangereuse. Il peut découper un gars d'un revers de poignet. C'est un as.

— Vous avez lu l'histoire du gars qui s'est fait assassiner ce matin, à Bay Beach ?

— Oui, j'ai vu ça dans les journaux du soir. Pourquoi ? Ça vous intéresse ?

— C'était mon associé. J'ai idée qu'il est allé voir Creedy ces jours-ci, et je me demandais si vous ne l'auriez pas aperçu.

Fulton se redressa.

— Il est venu voir le vieux ? Alors, je l'ai peut-être vu. Presque toute la semaine, j'ai été de garde à la grille. Comment était-il ?

Je lui donnai le signalement complet de Sheppey. Il avait des cheveux rouges flamboyants, et j'étais à peu près certain que si Fulton l'avait aperçu, il ne l'aurait pas oublié. Je ne me trompais pas.

— Pardi, bien sûr. Je me le rappelle, un grand rouquin. C'est juste. Logan l'a fait passer. J'étais à la barrière, mais je n'ai pas entendu son nom.

— Pourriez-vous jurer l'avoir vu ? C'est important. Vous serez peut-être appelé à le faire, devant un tribunal.

Fulton vida son verre et répliqua :

— Bien entendu que j'en jurerais. Il est venu mardi dernier. Un grand gars rouquin coiffé en brosse, avec un costume de flanelle grise, au volant d'une Buick décapotable.

Ça collait tout à fait. La voiture était une confirmation de plus. Ainsi, j'avais eu raison. Jack était allé voir Creedy. Il ne me restait plus qu'à trouver pourquoi, mais ce ne serait pas facile. Fulton me regarda curieusement :

— Ainsi, vous dites qu'il a été assassiné ?

— Oui. La police croit qu'il cavalait après la nana d'un gangster, et que le type l'a buté. C'est possible. Il a toujours été coureur.

— Ça alors... Et vous avez été obligé d'aller trouver les flics à cause de ça ?

— Oui. Ce capitaine Katchen, c'est quelque chose ! Il a raté sa vocation. On aurait dû lui confier le camp de Bergen-Belsen !

— Vous l'avez dit. De temps à autre, il vient voir Creedy, environ quatre fois par an. Moi, j'ai idée qu'il passe toucher sa prime. Vous seriez étonné de savoir le nombre de boîtes de nuit et de bordels qui restent ouverts, simplement parce que Katchen ferme les yeux.

— Qu'est-ce que les boîtes de nuit et les bordels ont à voir avec Creedy ?

— Je vous dis que la moitié de la ville lui appartient. Il ne touche peut-être pas directement l'argent des salauds qui les dirigent, mais il perçoit les loyers par personnes interposées, et Katchen a son pourcentage.

— Il est marié, n'est-ce pas ?

— Qui ça ? Creedy ? Autant que je sache, il a été marié quatre fois, peut-être plus. Pour l'instant, sa femme c'est Bridgette Bland, l'ancienne vedette de cinéma. Vous l'avez vue ?

— Une fois, je crois. Si j'ai bonne mémoire, elle était assez sensationnelle.

— Elle l'est toujours, mais c'est rien à côté de sa belle-fille. Ça, c'est une beauté, sans doute la plus chouette que j'aie jamais vue, et j'en ai vu pas mal dans mon jeune temps.

— Elle habite chez son père ?

— Plus maintenant. Avant, oui, mais l'autre n'a pas pu la supporter. Chaque fois que le vieux don-

nait une réception, Margot – c'est la fille – tenait la vedette, et l'autre faisait tapisserie. Ça lui a pas plu. Elles se disputaient tout le temps, alors Margot a fait sa valise et s'est tirée. Elle a un appartement à Franklyn Boulevard. D'après ce que j'ai entendu dire, le vieux la regrette. Moi aussi. C'était la seule chose agréable de cette sacrée boutique. Bridgette me fait mal aux seins. Elle est comme Creedy, jamais contente, toujours à se plaindre, debout toute la nuit et au lit toute la journée.

J'étais en train d'apprendre beaucoup de choses. Nous avions la soirée devant nous, et il était inutile de se presser. Je fis dévier la conversation sur le prochain championnat de boxe, et je laissai Fulton m'expliquer les mille raisons pour lesquelles le champion ne pouvait pas perdre. De là, nous passâmes au football, puis à l'éternel sujet de conversation : les femmes. Il était environ neuf heures quand la bouteille de scotch fut liquidée. Le soleil s'était couché, dans un éclaboussement de pourpre, et maintenant, il faisait nuit. Je fis signe au garçon, qui s'approcha au bout d'un moment.

— Donnez-nous deux poulets, avec toutes les garnitures, lui dis-je.

Fulton et moi étions à présent légèrement ivres, mais pas trop, car après les premiers verres vidés d'un trait, nous avons dégusté lentement notre scotch, comme il se doit pour un alcool de classe. Je regardais par la fenêtre les lumières de Saint Raphael City. De là où j'étais, la ville paraissait charmante.

— Est-ce que Mme Creedy s'entend bien avec son mari ? demandai-je.

Fulton haussa les épaules.

— Personne ne peut s'entendre avec lui. De toute façon, il est bien trop occupé à gagner du pognon pour se soucier des femmes. Elle s'amuse de son côté.

— Quelqu'un de particulier ?

— Eh bien ! le favori du moment est un gros tas de viande, un gars costaud et frisé qui se fait appeler Jacques Thrisby. C'est un Canadien français.

Je m'aperçus soudain qu'un homme s'était approché de notre table. Un instant, je crus que c'était le garçon chargé de nous servir le dîner. Je regardais par la fenêtre, tout en écoutant Fulton, et mes réflexes étaient plus lents. D'autre part, le scotch m'avait légèrement brouillé les idées.

Puis j'entendis Fulton pousser un hoquet de surprise et de terreur. Je me retournai brusquement.

Hertz se tenait à côté de la table et me regardait. Derrière lui, formant un demi-cercle et barant la sortie, j'aperçus quatre malabars massifs, sombres et durs. L'expression que je lus dans les petits yeux sauvages de Hertz me fit courir un frisson le long de l'échine.

Le brouhaha de la grande salle s'apaisa soudain ; les têtes se tournèrent et les regards convergèrent sur moi.

Je me trouvais en mauvaise posture. Ma chaise

n'était qu'à trente centimètres du mur. La table me séparait de Hertz et elle n'était pas bien grande. Fulton bénéficiait d'une meilleure position. Il se trouvait à ma droite, et n'avait pas de mur derrière lui.

De toute évidence, la clientèle se doutait qu'il y avait de la bagarre dans l'air. Quelques dîneurs se dirigeaient déjà sournoisement vers la sortie. De sa voix rauque, Hertz demanda :

— Tu te souviens de moi ? J'aime pas les fouineurs, et quand un mec me déplaît, je le déraille.

Du coin de l'œil, j'avisai un grand noir, en tablier blanc et manches de chemise, qui accourait de derrière le comptoir. Il avait la charpente de Joe Louis et sa grosse figure amochée arborait un vague sourire d'excuse. Il traversa la salle, contourna les quatre hommes et se trouva près de Hertz en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Je saisis le bord de la table et me préparai. Le noir dit à Hertz, aimablement :

— Nous ne voulons pas d'histoires ici, papa. Si vous avez des comptes à régler, allez donc faire ça dehors.

Hertz se retourna pour regarder le type. Dans ses yeux, de petites lueurs rouges lui donnaient l'air d'un fou. Je vis son épaule s'abaisser légèrement et son poing droit alla s'abattre comme l'éclair au beau milieu de la figure du noir. Le coup sonna le creux, tel un bruit de timbale. Le noir recula en chancelant et tomba à genoux. Un des acolytes de

Hertz tira alors une matraque de sa poche et lui en martela le crâne.

Tout cela se passa très vite. Je me jetai de tout mon poids sur la table et la lançai contre Hertz, légèrement déséquilibré par le coup qu'il venait de donner.

Le bord de la table vint lui heurter les cuisses ; il partit à la renverse en culbutant deux de ses hommes. J'avais maintenant un peu plus d'espace vital. Je me redressai d'un bond et empoignai ma chaise. Je la brandis alors à bout de bras, à hauteur d'épaule, comme une faux, et dégageai encore un peu plus mon terrain de manœuvre.

Fulton s'était levé aussi et faisait tourbillonner sa chaise au-dessus de lui. Il l'écrasa sur la tête de l'adversaire le plus proche qu'il envoya au tapis.

C'est alors que deux énormes « videurs » attachés à la maison se précipitèrent par une porte voisine, matraque en main. Les trois acolytes de Hertz s'éparpillèrent avant de se lancer contre les « videurs ». Cela nous laissa Fulton et moi, aux prises avec le seul Hertz. Sa respiration était sifflante. Dans sa main luisait un minuscule objet. Fulton le menaça de sa chaise, mais, avec la rapidité d'un serpent qui frappe, Hertz l'évita, se glissa de côté et sa main partit comme une flèche dans la figure de Fulton, qui lâcha sa chaise et tituba en arrière, le visage brusquement ensanglanté.

J'écrasai ma chaise sur la tête de Hertz. Elle se brisa, me laissant pour toute arme un morceau de bois qui, pour combattre un tel monstre, n'avait guère plus d'effet qu'un cure-dents.

Il vacilla, puis, avec un rictus sauvage, il se précipita sur moi, la main droite levée. Si j'avais reculé, il m'aurait atteint, mais je me lançai en avant et lui fourrai mon poing dans la figure. C'était un sacré coup, sec et fort, et sa tête en fut ébranlée. Je m'écartai et allai dinguer contre un des videurs qui m'assomma d'un revers de main et me renvoya dans les pattes de Hertz. Je parvins à lui saisir le poignet à deux mains. Je fis demi-tour, lui passai le bras sur mon épaule, tirai et soulevai. Il me fila par-dessus la tête à la vitesse d'une fusée à réaction et s'affala par terre dans un fracas qui secoua toute la baraque.

Je pivotai, en quête de Fulton. Il s'appuyait contre le mur, les genoux tremblants, et s'épongeait la figure avec un mouchoir. Je l'empoignai par le bras et hurlai :

— Venez ! Tirons-nous !

Un des hommes de Hertz me sauta dessus. J'évitai la matraque qui me siffla aux oreilles, lui enfonçai mon poing dans le ventre et, d'un croc-en-jambe, l'envoyai valser. Je n'attendis pas de voir le résultat. Saisissant Fulton, je l'entraînai à travers la salle vers la sortie.

Une fois dehors, la situation n'était guère brillante. La longue jetée étroite s'étendait devant nous, brillamment illuminée, avec la mer de part et d'autre et, tout au bout, le grand parc de stationnement, tout aussi éclairé. Fulton perdait son sang en abondance et paraissait prêt à s'évanouir. D'une seconde à l'autre, Hertz et sa bande allaient se mettre à notre poursuite. Fulton souffla :

— Foutez le camp. Je ne peux pas aller plus loin. Tirez-vous avant qu'ils ne vous attrapent !

Je lui saisis le bras, le passai sur mon épaule et, tant bien que mal, je l'entraînai en courant le long de la jetée, vers la voiture. Derrière moi, un bruit de pas précipités me disait que je n'irais pas loin de la sorte. Je laissai tomber Fulton, et me retournai. Hertz s'avançait sur moi. Je criai à Fulton :

— Filez ! Je m'occupe de lui !

Je le poussai et il partit en chancelant au moment où Hertz me sautait dessus. Il avait l'assurance et la souplesse d'un boxeur professionnel. Je reculai brusquement, en décrivant un cercle, pour qu'il ait la lumière du lampadaire dans les yeux. Je guettais ses poings : il n'avait pas son rasoir. Il avait dû le perdre quand je l'avais fait tomber par terre. Il avait l'air absolument fou de rage. C'était un point pour moi. Un adversaire dans cet état est loin d'être aussi dangereux qu'un homme de sang-froid. Il arriva sur moi, tel un taureau furieux, et je lui envoyai en pleine gueule un coup de poing qui fit rebondir sa tête en arrière. J'évitai une droite qui m'aurait décapité si elle m'avait atteinte, et lui expédiai ma propre droite dans le cou. Il riposta d'un crochet du gauche qui me fit l'effet d'un coup de marteau de forge.

Je tombai alors à genoux. Dès qu'il se précipita sur moi, je me laissai aller et, m'agrippant à ses cuisses puissantes, réussis à le soulever d'un bloc. Il passa par-dessus ma tête et s'en alla valser sur la jetée, la tête la première. Avant même qu'il ait percuté les planches, je m'étais remis debout et

j'avais pris mes jambes à mon cou. Au moment où je fonçais dans le parking, une voix me cria :

— Hé ! Brandon ! Par ici !

En voyant Fulton me faire signe du siège avant de ma voiture, je fis un crochet. J'entendais Hertz cavalier derrière moi sur la jetée. Le moteur tournait. Je sautai au volant, passai la vitesse et écrasai le pied sur l'accélérateur. Quand la voiture démarra en trombe, Hertz, le visage tout crispé par la rage, n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Je franchis de justesse la sortie du parking et filai à tombeau ouvert sur le boulevard. Sans ralentir, je virai sur une route secondaire, accélèrai jusqu'au croisement, tournai au frein dans un autre chemin et finis par réduire la vitesse. Alors j'eus un regard pour Fulton.

— Vous êtes grièvement blessé ?

— Je m'en sortirai, mais je saigne comme un porc.

— Où se trouve l'hôpital le plus proche ? Je vais vous y conduire.

— Tournez à gauche en haut de la côte, et puis tout droit pendant huit cents mètres.

J'accélérai de nouveau. Cinq minutes plus tard, je bloquai les freins devant l'entrée des urgences, à l'hôpital. Je me penchai par-dessus Fulton pour lui ouvrir la portière.

— Vous allez y arriver tout seul ? Quand il vous verra, le toubib va peut-être appeler les flics, et je n'ai pas envie de les rencontrer.

— Je vais me débrouiller, dit-il en descendant de voiture. J'ai perdu une belle occasion de me taire. J'aurais mieux fait de vous éviter...

— Je suis désolé. Je ne pensais pas vous faire tomber dans ce genre de réjouissances. Vous pourriez porter plainte contre Hertz. Il y avait assez de témoins.

— La belle affaire ! Ça ne m'avancerait à rien, et ça ne m'amènerait que des emmerdements. Je me tire. J'en ai ma claque, de ce patelin.

Il s'éloigna, clopin-clopant, tenant toujours son mouchoir sur la figure. Je le vis disparaître dans la salle des urgences, puis je fis demi-tour et regagnai mon hôtel.

Ce ne fut pas avant de me retrouver dans ma chambre tranquille, et après avoir baigné mes plaies, que je me rappelai que je n'avais pas dîné, et que j'avais faim. Je me fis monter des sandwiches et une bouteille de bière glacée.

Tout en mangeant, je m'aperçus qu'on avait enlevé les affaires de Jack de la chambre à côté, pour les empiler soigneusement dans un coin de la mienne. Ce détail me rappela que je devais écrire à sa femme. Mon repas terminé, j'allumai une cigarette, puis je fis ma lettre, sur le papier à en-tête de l'hôtel. Il était bien dix heures et demie lorsque j'eus achevé de la rédiger. Je lui proposai une somme raisonnable pour l'indemniser de la perte de son mari. Je fis exprès de lui proposer un chiffre pas trop élevé, sachant qu'elle marchanderait longtemps, pied à pied, pour obtenir davantage. Elle n'avait jamais eu de sympathie pour moi et j'aurais beau lui offrir le Pérou, elle ne serait ja-

mais contente. Je mis la lettre sous enveloppe et la laissai sur mon bureau pour la poster dans la matinée.

Puis je m'assis et ouvris la valise de Jack. Je triai ses affaires pour m'assurer qu'il n'y restait rien de susceptible de mettre sa femme en émoi. Ce fut une bonne chose, car je trouvai des lettres et des photos qui prouvaient qu'il la trompait depuis plus d'un an. Je les déchirai et les jetai au panier. Je vidai la valise, et finis par découvrir, dissimulée dans la doublure, une pochette d'allumettes, du genre de celles que les restaurants et les boîtes de nuit distribuent à titre publicitaire. Mais cette pochette-là avait un aspect curieux. Elle était recouverte de moire rouge sombre et portait, en lettres d'or, l'inscription : *Club Mousquetaire*, et un numéro de téléphone.

Je retournai la pochette entre mes doigts, tout en réfléchissant à ce que Greaves, le détective de l'hôtel, m'avait dit au sujet de ce club, le plus select et le plus cher de la ville. Comment Jack était-il entré en possession de ces allumettes ? S'était-il rendu au club ? Tel que je le connaissais, je savais qu'il ne serait jamais allé dans une boîte de luxe, si ce n'est pour affaires. Il était bien trop près de ses sous pour emmener ses petites amies dans un établissement aussi cher.

Sans lâcher la pochette, je me levai, réfléchis un moment, puis je sortis de la chambre et descendis dans le hall. Je demandai à l'employé de la réception si Greaves était là.

— Il doit être dans son bureau pour le moment,

fit l'autre en contemplant mon œil au beurre noir. Au sous-sol et à droite. Vous avez eu un accident, monsieur Brandon ?

— C'est à cause de mon œil que vous me dites ça ? Mais non. J'avais commandé des sandwiches et le garçon d'étage me les a flanqués à la tête. Ne vous faites pas de bile. Moi, ça m'amuse.

Je le laissai bouche bée et descendis. Le bureau de Greaves était plus un placard qu'une pièce. Je le trouvai assis à une petite table, occupé à faire des réussites. Il leva la tête quand je m'immobilisai sur le seuil. D'un air indifférent, il demanda :

— Est-ce que votre tête ne reviendrait pas à quelqu'un ?

— Ouais.

Je me penchai vers lui et laissai tomber la pochette d'allumettes sur la table. Il la regarda, fronça les sourcils, puis les releva en me dévisageant.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je l'ai trouvée dans la valise de Sheppey.

— Je veux bien parier un dollar qu'il n'y a jamais mis les pieds. Il n'avait ni la classe, ni la fortune, ni l'entregent nécessaires pour passer la porte.

— Aucune chance ?

— Pas une sur dix millions.

— Quelqu'un l'y a peut-être emmené. C'est faisable.

Greaves inclina la tête.

— Peut-être. Un membre du club peut amener qui il veut, mais si la tête de l'invité ne revient pas aux autres snobinards, l'auteur de l'invitation risque toujours de se faire radier. C'est comme ça.

— Sheppey a peut-être ramassé ça quelque part. Greaves haussa les épaules.

— C'est la première que je vois ça. Les types qui fréquentent le Mousquetaire ne se risqueraient jamais à souiller leurs blanches mains avec un truc pareil. Ils auraient peur d'attraper un sale microbe. Je penserais plutôt que quelqu'un l'a invité et qu'il a emporté ça pour montrer qu'il y avait été. Si on est du type vantard, il y a de quoi faire le malin.

— Vous ne savez pas où je pourrais obtenir la liste des membres ?

Il eut un sourire amer, se leva, fit le tour de la table et ouvrit un placard. Après avoir farfouillé un moment il me présenta un petit livre, relié en moire rouge fanée, avec les mêmes lettres d'or que sur la pochette.

— J'ai trouvé ça dans une des chambres du Ritz-Plaza et je me suis dit que ça pourrait servir un jour. Il est déjà périmé : il date d'il y a deux ans.

— Je vous le rendrai, dis-je en reprenant mes allumettes et en les mettant dans ma poche avec le carnet. Merci.

— Mais, dites-moi, qui est-ce qui vous a flanqué ce coquard ?

— Ce n'est pas quelqu'un que vous voudriez connaître.

Je le quittai et regagnai le hall. Je trouvai un fauteuil un peu à l'écart des vieux jetons et parcourus les noms du carnet. Il y en avait cinq cents. Quatre cent quatre-vingt-dix-sept ne me disaient

rien. Les trois autres étaient Mme Bridgette Creedy, M. Jacques Thrisby et Miss Margot Creedy.

Je refermai le carnet et m'en servis pour me tapoter pensivement la main. Après quelques minutes de réflexion, une idée me vint soudain. Je la considérai et conclus, au bout d'un moment, que si l'idée n'était pas si bonne que ça, du moins, elle n'était pas mauvaise non plus.

J'allai trouver le concierge et lui demandai où était Franklyn Avenue.

Il me dit de prendre la deuxième rue à droite, puis la première à gauche au feu rouge.

Je le remerciai et descendis le perron pour gagner l'endroit où j'avais rangé la Buick.

V

Le Franklyn Arms était un de ces groupes d'immeubles de grand luxe réservés aux richards dont les revenus se chiffrent en millions de dollars.

À vue de nez, il ne comportait pas plus d'une trentaine d'appartements. C'était une maison de trois étages qui trônait avec la dignité d'une duchesse douairière au milieu d'un vaste parc bien entretenu.

Je réussis à faufler ma Buick noire entre deux Rolls, descendis de voiture et passai devant une Bentley, une Cadillac et une Packard. Toute cette quincaillerie représentait une fortune avec laquelle j'aurais pu vivre dans l'aisance pendant dix ans.

Je poussai la porte tournante et pénétraï dans un hall lambrissé de chêne.

À l'autre extrémité, au bureau de la réception, se tenait un grand garçon blond en smoking immaculé dont le beau visage efféminé revêtait une expression d'ennui hautain.

Je m'approchai de lui en arborant un de mes sourires les plus engageants. Ce fut sans doute une erreur, car il se recula comme si j'avais

agité sous son nez aristocratique un poisson pas frais.

— Miss Creedy, s'il vous plaît.

Il tripota son irréprochable cravate et m'examina de la tête aux pieds. Il devait pouvoir estimer à un *cent* près le prix de mon costume, de ma chemise, de ma cravate et de mon chapeau. Cette évaluation ne parut pas l'impressionner.

— Miss Creedy vous attend ?

— Non. Voulez-vous l'appeler et lui dire que je viens d'avoir une conversation avec son père, et que je désirerais vivement m'entretenir avec elle. Je m'appelle Lew Brandon.

Il tambourina de ses ongles manucurés sur le comptoir verni, tout en réfléchissant. À voir son regard préoccupé, je me dis que cet exercice intellectuel ne devait pas lui être habituel.

— Vous feriez peut-être mieux de lui écrire un mot, dit-il enfin, en consultant une Oméga d'or massif. Il est un peu tard pour une visite.

— Écoutez, mon petit père, dis-je en jouant les durs de mon mieux, vous êtes peut-être une créature de charme et de volupté, mais moi, je ne me laisse pas charmer facilement. Appelez Miss Creedy et laissez-la décider toute seule de son attitude.

Il me regarda fixement, surpris et inquiet, puis il disparut dans une petite pièce derrière le bureau et referma la porte. Je pris une cigarette et la collai sur ma lèvre inférieure. Je me demandai s'il allait appeler les flics. Je ferais vraiment une pâle gueule si un brave agent zélé m'expédiait au poste pour avoir importuné l'élite de Saint Raphael City.

Mais deux ou trois minutes plus tard, il reparut avec la tête de quelqu'un qui vient d'avaler une guêpe. Il me désigna l'ascenseur automatique et dit sèchement :

— Deuxième étage. Appartement 7.

Puis il me tourna le dos avec un mouvement de tête impatient qui fit voltiger ses boucles blondes.

Je trouvai l'appartement 7 au bout d'un long couloir lambrissé de chêne. Au moment où je m'arrêtai devant la porte, une radio jouait du Mozart. Je sonnai et la porte s'ouvrit au bout d'un moment. Une femme d'un certain âge m'apparut, sympathique, en robe de soie noire et tablier blanc à volant.

— M. Brandon ?

— Oui.

Je lui confiai mon chapeau tout en pénétrant dans une petite entrée, meublée d'une table ovale avec un vase d'argent plein d'orchidées. La camériste ouvrit une porte et s'effaça en annonçant :

— M. Brandon.

J'entrai dans un spacieux living-room, dans les tons abricot et blanc. Les murs, les rideaux et les profonds fauteuils de cuir étaient couleur d'abricot. Le blanc était réservé au tapis et à Miss Creedy.

Grande et svelte, elle se tenait près d'un tourne-disques, et me regardait. Ses cheveux cendrés ressemblaient à de la soie. Elle était d'une beauté sensationnelle dans le genre classique, avec des yeux immenses, aussi veloutés et aussi violets que ces pensées géantes que l'on admire parfois dans les expositions florales.

Elle avait les seins hauts, de longues jambes et des hanches rondes et parfaites. Elle était en robe du soir blanche hardiment décolletée en V ; une rivière de diamants étincelait à son cou. Sans doute un cadeau du papa pour ses vingt et un ans, mais ce cadeau avait dû sérieusement entamer le compte en banque du vieux Creedy. Elle portait de longs gants, une montre en diamants et platine au poignet et, au petit doigt, glissé par dessus le gant, un gros rubis carré serti d'or.

Elle avait absolument le physique de l'emploi : des pieds à la tête, elle incarnait à la perfection la fille d'un multimillionnaire. Je comprenais maintenant que Mme Creedy avait souffert de la concurrence. Elle avait dû bondir de joie quand cette jeune personne avait fait sa valise et quitté la maison.

— J'espère que vous voudrez bien me pardonner cette visite tardive, Miss Creedy, dis-je. Je ne me la serais pas permise, si mon affaire n'était urgente.

Elle eut un petit sourire, ni amical, ni malveillant : celui d'une bonne maîtresse de maison qui accueille un hôte inconnu ; un geste de courtoisie, sans plus.

— Cette affaire concerne-t-elle mon père ?

— Eh bien ! c'est-à-dire, non. De loin, peut-être, mais, pour tout vous dire, je pensais que vous ne me recevriez pas, si je ne mentionnais pas le nom de votre père.

Je lui dédiai un sourire charmeur, mais elle n'eut aucune réaction. Elle me regardait à présent

en face, et ses yeux sombres avaient une fixité déconcertante. Je repris :

— Je suis à la tête de l'agence de renseignements Star. J'espère que vous consentirez à m'aider.

Elle se raidit un peu et fronça le sourcil. Malgré son expression sévère, elle était toujours aussi belle.

— Vous seriez donc un détective privé ?

— C'est cela même. Je travaille sur une affaire et vous pouvez m'aider, Miss Creedy.

Je la voyais se figer à vue d'œil.

— Vous aider ? Vraiment, je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Pourquoi vous aiderais-je ? dit-elle, d'une voix de plus en plus glaciale.

Je tentai de nouveau le coup du sourire charmeur sans plus de résultats.

— Il n'y a aucune raison ; sinon que certaines personnes ne se privent pas d'aider leurs semblables de temps à autre. Si vous me permettez de vous exposer mon affaire, elle peut vous intéresser.

Elle hésita, et me désigna un fauteuil.

— Eh bien ! si vous voulez. Asseyez-vous donc.

J'attendis qu'elle se fût installée sur le canapé avant de me laisser tomber dans le fauteuil qu'elle m'avait indiqué.

— Il y a cinq jours, Miss Creedy, mon associé Jack Sheppey a quitté notre bureau de San Francisco pour venir ici à la suite d'un coup de téléphone. Ce correspondant a omis de donner son nom à notre standardiste. J'étais absent à ce moment-là. Sheppey est parti sans donner le nom de

son client, mais il a écrit celui de votre père sur son buvard.

Je l'observais, tout en parlant, et je vis que j'avais retenu son attention. Elle se dégelait un peu.

— Sheppey m'a télégraphié de le rejoindre ici. Je suis arrivé ce matin. Je me suis rendu à l'hôtel où il était descendu, mais il était sorti. Un peu plus tard, la police est venue me chercher pour l'identifier : il avait été assassiné dans un bungalow de bains, à Bay Beach.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Mais, bien sûr ! J'ai lu ça dans les journaux du soir. Je ne voyais pas... C'était votre associé ?

— Oui.

— Vous dites qu'il a noté le nom de mon père sur son buvard ? Mais pourquoi aurait-il fait ça ? dit-elle en fronçant le sourcil.

— Je l'ignore, à moins que ce soit votre père qui l'ait appelé.

Elle se détourna alors, et se mit à faire tourner le rubis autour de son doigt. J'eus l'impression qu'elle se sentait soudain mal à l'aise.

— Papa n'aurait jamais fait une chose pareille. S'il avait eu besoin d'un détective privé, il l'aurait fait appeler par son secrétaire.

— À moins que ce soit pour une affaire tout à fait confidentielle.

Elle regardait toujours au loin.

— Vraiment, je ne vois pas du tout en quoi cette affaire me concerne. Je dois sortir dans quelques minutes...

Elle se leva. Je l'imitai.

— J'essaie de savoir ce que Sheppey a fait, Miss Creedy. Je crois savoir qu'il est allé au Club Mousquetaire et je cherche la personne qui l'y accompagnait. Vous êtes membre de ce club. Je me demandais si vous ne consentiriez pas à m'y introduire, afin que je poursuive mon enquête...

Elle me regarda comme si je lui demandais d'aller dans la lune.

— C'est tout à fait impossible, s'écria-t-elle. (Elle paraissait sincère.) Quand bien même je vous ferais entrer au club – et je n'ai nullement l'intention de faire une chose pareille – on ne tolérerait pas que vous interrogiez les gens.

— Je comprends ça, Miss Creedy. D'après ce qu'on m'a dit, le club est très select, mais si c'était vous qui posiez les questions, vous obtiendriez peut-être des réponses.

Elle me contempla en se mordillant la lèvre.

— Impossible. Je regrette, monsieur Brandon, il faut que je vous demande de partir immédiatement.

— Miss Creedy, il ne s'agit point d'une futile requête. Un homme a été assassiné. J'ai tout lieu de penser que la police ne fera pas beaucoup d'efforts pour traquer l'assassin. Je me rends compte que ce que je vais vous dire est assez stupéfiant mais j'ai vu le capitaine Katchen, de la Brigade Criminelle, et il m'a plus ou moins laissé entendre que si je me mêlais de cette affaire, je le regretterais. Je suis sûr qu'il n'hésiterait pas à mettre ses menaces à exécution. Il y a un peu moins d'une

heure, j'ai été entraîné dans une rixe, parce que j'essayais précisément de me renseigner. Il y a dans cette ville quelqu'un qui a intérêt à étouffer l'affaire Sheppey. Jack était mon copain. Je n'ai pas l'intention de laisser son meurtre impuni. Je vous demande de m'aider. Tout ce que je désirerais que vous fassiez...

Elle allongea le bras et posa le doigt sur un bouton de sonnette, fixé au mur, à côté d'elle.

— Cela ne me concerne en rien. Je regrette, mais je ne puis vous aider.

La porte s'ouvrit et la femme de chambre entra.

— Ah ! Tessa. M. Brandon va prendre congé.

Je lui souris.

— Au moins, vous ne m'avez pas menacé de m'arracher le bras si je poursuivais mon enquête, comme l'a fait le capitaine Katchen, et vous n'avez pas encore envoyé de tueurs à mes trousses, comme l'a fait votre père. Merci d'avoir voulu me recevoir, Miss Creedy.

Je traversai l'entrée, pris mon chapeau au passage, ouvris la porte et sortis.

Ma tentative avait échoué, mais au moins je n'avais pas perdu mon temps. J'avais dans l'idée que Margot Creedy savait parfaitement pourquoi son père avait engagé Sheppey. Si elle était au courant, c'est que cette affaire était strictement familiale. Je résolus d'aller jeter un coup d'œil sur le nouveau coquin de Bridgette Creedy, Jacques Trisby. Sheppey avait peut-être été chargé de voir jusqu'à quel point ils étaient intimes. Ça se tenait. Bien entendu, Creedy se tairait et ferait le mé-

chant, s'il pensait avoir à témoigner devant un tribunal et avouer qu'il avait pris un détective privé pour faire surveiller sa femme. C'est une chose qu'aucun homme ne tient à crier sur les toits.

Il était à présent onze heures dix, un peu tôt pour rentrer à l'hôtel. Je regagnai la Buick et y restai un bon moment, à méditer ; puis je démarrai et me dirigeai vers Bay Beach.

Tout en longeant la promenade, je pouvais voir des gens qui se baignaient encore. Sous l'énorme lune blafarde, l'eau semblait de vieil argent.

Au bout de dix minutes, j'arrivai à Bay Beach. C'était l'extrémité la moins élégante de la plage ; les bains étaient fermés, et la rangée de bungalows, sous les palmiers, parfaitement obscure.

Je laissai la Buick dans une rue transversale, juste après l'établissement de bains et me rendis à pied sur la plage. À part quelques rares voitures qui paraissaient errer sans but, à l'aventure, sur la promenade, le coin était aussi calme et désert qu'une salle d'attente dans une gare le matin de Noël.

Le portail de l'établissement de bains était verrouillé. Je jetai un coup d'œil à droite et à gauche, m'assurai que j'étais bien seul, posai la main sur la dernière traverse de la clôture et la franchis d'un bond. Je retombai sur le sable, sans bruit, atteignis rapidement l'ombre des palmiers et m'arrêtai.

J'étais venu là sans intention très précise, simplement parce que, n'ayant rien de mieux à faire, je voulais revoir l'endroit où Sheppey était mort.

Je restai dans l'ombre et contemplai la rangée de bungalows. Rankin avait peut-être laissé un agent en faction et je ne tenais pas le moins du monde à tomber sur la police. Mais rien ne bougeait et l'on n'entendait d'autre bruit que le murmure de la mer et, de temps à autre, sur la promenade qui dominait la plage, le ronflement d'une voiture que je ne pouvais voir.

Convaincu d'être seul, je longeai les cabines jusqu'à l'avant-dernière. C'était celle dans laquelle Sheppey avait trouvé la mort. Je tentai de pousser la porte, mais elle était fermée à clef. Je pris une lampe électrique dans ma poche, m'armai d'une fine lame d'acier et examinai la serrure. Puis je glissai ma lame entre la serrure et le chambranle et poussai fort. La porte s'ouvrit.

Je m'arrêtai sur le seuil, suffoqué par la chaleur de fournaise qui régnait dans la petite pièce. Puis, avançant d'un pas, j'allumai ma lampe et balayai lentement tout l'intérieur du bungalow. Il contenait deux tabourets, une table et un lit de camp. Dans le coin où Sheppey avait été assassiné, une large tache sombre me donna le frisson.

En face de moi, j'aperçus deux portes, donnant sur les petits réduits où l'on pouvait se déshabiller. L'un d'eux avait été utilisé par Sheppey, l'autre par sa compagne. Je me mis à penser à elle. Avait-elle servi d'appât pour attirer Sheppey au bungalow ? Il était assez porté sur les femmes pour tomber dans ce genre de piège. Sa mort n'avait peut-être aucun rapport avec Creedy.

La jeune femme avait peut-être fui pendant que Sheppey se faisait assassiner. Mais pourquoi n'était-elle pas allée chercher du secours ? Est-ce qu'elle n'aurait pas dû appeler à l'aide et tenter d'empêcher ce meurtre ? Ou alors le meurtre avait-il été si rapidement mené qu'elle n'en avait pas eu le temps et, voyant que Sheppey était déjà mort, avait-elle simplement pris ses jambes à son cou ?

Je repoussai mon chapeau sur ma nuque et m'épongeai le front du dos de la main.

À moins qu'elle ne l'ait tué elle-même ?

Je pénétrai dans la cabine et refermai la porte. Je n'avais pas envie qu'un baigneur attardé ou l'occupant d'un canot puisse surprendre ma lumière. J'allai ouvrir la première porte, et jetai un regard à l'intérieur du réduit. La pièce minuscule ne contenait qu'un banc, quatre crochets pour suspendre les vêtements et une petite glace. Le rayon de la lampe fit le tour de la pièce pendant que je me demandais si c'était bien celle dont Sheppey s'était servi pour se déshabiller. Je ne m'attendais pas à trouver quoi que ce soit. La police avait déjà perquisitionné, et le réduit était trop petit pour que quelque chose ait pu échapper aux policiers.

Je me dis que je perdais mon temps, et sortis. Il n'y avait rien d'intéressant, même pas une ambiance. Je n'aurais peut-être même pas visité l'autre réduit si je n'avais eu tout à coup l'impression que je n'étais pas seul dans la cabine obscure. Je m'immobilisai, l'oreille tendue, le cœur battant. Mon doigt lâcha le bouton de ma lampe et les ténèbres m'engloutirent. Pendant de longues minu-

tes, je n'entendis rien, et puis, au moment où je me persuadais que mon imagination me jouait des tours, je perçus un léger bruit, très proche, un faible soupir.

Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Je regrettai maintenant de n'avoir pas apporté d'arme. Je fis deux pas à reculons et me trouvai adossé à la porte du second réduit. Je pressai le bouton de ma lampe. Le pinceau lumineux traça un cercle banal sur le plancher. Je levai la lampe, ne vis rien, et me remis à écouter. Sur la route, une voiture passa en trombe.

Je tournai la poignée de la porte du second réduit, l'ouvris et dirigeai le faisceau de ma lampe à l'intérieur.

Elle était assise par terre, tournée vers moi, vêtue d'un bikini bleu pâle, sa peau dorée luisante de sueur. Elle paraissait me regarder sans me voir. Le long de son épaule gauche, j'aperçus une longue traînée de sang séché. Elle était brune, ravissante, avec des cheveux noirs et soyeux et un corps de mannequin. Elle paraissait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle était bien trop jeune pour mourir.

Ses yeux restaient aveuglément fixés sur le rayon brillant de ma lampe. Je demeurai figé sur place, le cœur battant, la gorge sèche, une sueur glacée me dégoulinait le long de l'échine.

Puis, très lentement, elle se mit à s'affaisser de côté. Incapable de bouger, je restai là, bouche bée. Ce fut seulement lorsqu'elle s'écroula sur le

sol, dans un silence de cauchemar, que je bondis pour la retenir.

Mais il était déjà trop tard.

Elle était étendue à terre, le visage caché par sa chevelure. En l'examinant, j'aperçus par terre, à côté d'elle, un pic à glace avec un manche en matière plastique blanche, souillé de sang. Cet horrible détail m'apprit que la jeune fille était morte de la même façon que Sheppey, mais cette fois, le meurtrier semblait avoir un peu perdu la main. Sheppey était mort sur le coup tandis que cette jeune femme avait dû agoniser longtemps.

Je me penchai sur elle, ruisselant d'une sueur qui coulait goutte à goutte de mon menton. Le spasme significatif qui l'avait parcourue au moment où elle était tombée par terre avait marqué, à mes yeux, l'instant précis de sa mort. Je n'avais pas besoin de lui tâter le pouls ou de lui retrousser une paupière pour savoir que je ne pouvais plus rien pour elle.

Je la contemplai, ma lampe braquée sur elle. Rien ne pouvait m'indiquer son identité. Elle ne portait qu'un maillot de bain. Elle était très soignée, ses cheveux venaient d'avoir une mise en plis ; ses ongles bien manucurés étaient teints en rouge sombre et son maillot était d'une excellente coupe, mais tous ces détails ne m'apprenaient rien. Elle aurait pu être aussi bien riche que pauvre. Ce pouvait être un mannequin, ou l'une des innom-

brables vendeuses ou dactylos de Saint Raphael, ce pouvait être n'importe qui.

Une seule chose était certaine : c'était elle qui était passée chercher Sheppey à l'hôtel, celle dont Greaves était tellement persuadé qu'elle était, en réalité, blonde. Selon lui, elle portait une perruque ou s'était fait teindre en brune. J'approchai ma lampe pour m'assurer qu'il s'était trompé. C'était évident ; il n'y avait pas le moindre doute. Elle n'avait pas de perruque, et ses cheveux n'étaient manifestement pas teints. Ça montrait bien à quel point un poulet d'hôtel peut se fourrer le doigt dans l'œil.

Je fis glisser le rayon lumineux sur ses bras. Le fin duvet paraissait blond à la lumière. Le contraire eût été étonnant. À en juger par son hâle, elle avait trop adoré le soleil pour que le duvet ne soit pas complètement décoloré.

Je me redressai, pris mon mouchoir et m'épongeai la figure.

On étouffait dans la petite pièce. La sueur avait traversé mes vêtements. Je revins à reculons dans le bungalow. C'est alors que je remarquai une autre porte, qui devait donner dans la cabine voisine. Il y avait un verrou, mais il n'était pas poussé. Je sursautai.

C'était par cette porte que l'assassin était certainement entré et ressorti. Qui sait s'il ne se trouvait pas encore à côté, à attendre mon départ ? Je regrettais plus que jamais l'absence de mon revolver.

Je traversai la cabine à pas de loup, éteignis ma

lampe et collai mon oreille contre la porte. J'écoutai longtemps, mais n'entendis pas un son. Je tâtonnai à la recherche de la poignée. Puis, la serrant de toutes mes forces, je la tournai lentement. J'exerçai alors une légère pression sur le panneau, mais la porte ne bougea pas. Quelqu'un était passé dans la cabine voisine par cette porte, mais ce quelqu'un avait refermé le verrou de l'autre côté. Était-il toujours là ?

Je reculai d'un pas, la bouche comme de l'amadou. Il n'avait sans doute pas de pic à glace de recharge, mais il pouvait fort bien avoir un revolver.

J'entendis alors un bruit qui me figea sur place, les nerfs à vif. Dans le lointain, une sirène de police hurlait. Le son allait *crescendo* et je compris qu'une voiture de ronde fonçait sur la promenade à tombeau ouvert.

Je ne nourrissais aucune illusion ; ces gars-là ne faisaient pas gueuler leur sirène histoire de rigoler. Ils étaient en service, et leur destination la plus évidente me paraissait bien être l'endroit où je me trouvais.

Je rallumai ma lampe, pris mon mouchoir et essuyai soigneusement les poignées de toutes les portes. Malgré ma hâte, le travail fut bien fait. Je savais à quel point il était important pour moi de ne laisser aucune empreinte susceptible de lancer Katchen à mes trousses. Puis je bondis vers la porte donnant sur la plage, l'ouvris et jetai un regard rapide à droite et à gauche.

La plage était toujours déserte, mais à part l'ombre projetée par le bouquet de palmiers, c'était

une cachette aussi dénudée que le dos de ma main.

La sirène hurlait de plus en plus fort et s'approchait à toute allure. Si je retournais sur mes pas, j'étais certain de tomber nez à nez avec les flics. Je ne pouvais songer à me dissimuler derrière les palmiers. Dès qu'ils s'approcheraient des cabines, ils me repéreraient. Il ne me restait que la vaste plage découverte.

Quand il le faut, je sais courir. Il fut un temps où j'avais gagné deux coupes impressionnantes pour le huit cents mètres plat. Pas tout à fait olympique, mais presque.

Je n'hésitai pas. Je pris le départ sur le sable à une allure record, ou peu s'en faut.

J'entendais la sirène qui continuait à hurler sur la promenade. Je ne me retournai pas. Il me fallait absolument mettre mille mètres entre ces gars-là et moi, sinon ils allaient me tirer dessus. Je n'imaginai pas qu'ils ne me verraient pas. Avec ce clair de lune, sur le sable blanc, je serais visible à des kilomètres. J'avais couvert cinq cents mètres quand la sirène se tut dans un dernier gémissement. C'était le moment de piquer un sprint, mais dans le sable mou, c'était plus difficile que je n'aurais cru. Je perdais déjà le souffle, et mes jambes commençaient à me faire mal. Je tentai donc un sprint, mais qui n'avait rien de sensationnel.

C'est alors que je vis la plage s'incliner brusquement vers la mer, au-delà d'une arête aiguë formée par une longue dune.

Dans quelques secondes, les flics quitteraient leur voiture et se précipiteraient sur la plage, et la danse commencerait. Si je pouvais dépasser la dune avant d'être repéré, je serais sauvé.

Je virai de bord et gravis le monticule, en courant comme je n'avais jamais couru. Arrivé au sommet, je me précipitai la tête la première pour dévaler la pente. J'atterris dans un nuage de sable fin, à proximité de la frange d'écume. Il n'y eut aucun cri m'apprenant que j'avais été surpris. Je restai immobile un moment, à reprendre ma respiration. Puis je me levai et, courbé en deux, je regrimpai sur la dune pour glisser un regard au ras du sommet, dans la direction des bungalows.

Un agent se tenait debout au clair de lune, il me tournait le dos. La porte de la cabine dans laquelle se trouvait la jeune morte était ouverte et un second agent en surgit. Il rejoignit son collègue. Ils échangèrent quelques paroles, puis le premier se mit à courir vers la promenade.

Dans quelques minutes à peine, toute la plage grouillerait de policiers. Je n'avais besoin de personne pour me dire ce qui m'arriverait au cas où ils me trouveraient là. Le capitaine Katchen ne se gênerait pas avec moi. Il m'avait déjà prévenu. Même s'il ne m'expédiait pas à la chambre à gaz, je resterais des semaines entre ses pattes, et c'était une éventualité que je tenais à éviter si je le pouvais.

Dissimulé par le bord de la dune, je me remis à courir. Quand j'eus mis quinze cents mètres entre les cabines et moi, j'étais complètement épuisé,

mais j'étais maintenant assez éloigné pour tenter de regagner la route sans être vu. Je traversai l'étendue sablonneuse, en reprenant péniblement mon souffle. Quelques couples flirtaient, assis sous les palmiers, mais ils étaient bien trop occupés pour me remarquer. Je franchis la route et revins vers l'endroit où j'avais garé ma voiture. Je mis bien dix minutes à rejoindre l'entrée de l'établissement balnéaire. Il y avait maintenant toute une foule de badauds qui obstruaient la route, bouche bée, comme tous les badauds. Trois voitures de police étaient rangées le long du trottoir.

Ce n'était que le commencement. Deux crimes le même jour et au même endroit, c'était un événement assez sensationnel pour amener les populations, dès que la chose se saurait.

Sur ces entrefaites, quatre autres voitures de ronde arrivèrent en trombe. Le lieutenant Rankin bondit de l'une d'elles et se hâta vers les bungalows. Je me dis que je pouvais lui faire confiance, et d'un bon pas je regagnai ma bagnole, qui me ramena rapidement à l'hôtel Adelphi, par les rues transversales. Je laissai la voiture dans le parc de stationnement, pris un chiffon dans le coffret du tableau de bord et j'époussetai soigneusement les moindres traces de sable que j'avais pu ramener de la plage. Puis j'entrai à l'hôtel. Il était un peu plus de minuit. Le portier de nuit, bonhomme affable comme un curé jovial, me sourit en me tendant ma clé.

Il observa que la nuit était splendide et voulut savoir si j'avais remarqué les effets du clair de lune

sur la mer. Il essayait simplement d'être aimable, mais je n'étais pas d'humeur à lui répondre. Je grognai vaguement, pris ma clé et me dirigeai vers l'ascenseur.

J'étais en train de l'attendre, quand j'entendis le téléphone sonner à la réception. Le portier répondit, et au moment où j'allais entrer dans la cabine de l'ascenseur, il m'appela :

— Monsieur Brandon, c'est pour vous. Désirez-vous prendre la communication dans votre chambre ou dans le hall ?

Je lui dis que je la prendrais dans la cabine du hall. Je m'y enfermai donc en me demandant qui pouvait bien m'appeler à pareille heure.

— Allô, oui ?

— Monsieur Brandon ?

Une voix de femme, très nette, mais basse et vaguement familière.

— Oui.

— Margot Creedy à l'appareil.

Je repoussai mon chapeau sur la nuque et poussai un soupir de stupéfaction. Comment avait-elle découvert mon hôtel ? C'est la première pensée qui me vint à l'esprit.

— Je suis ravi de vous entendre, miss Creedy.

— Je vous appelle du Club Mousquetaire. J'ai regardé dans le registre des visiteurs. Le nom de M. Sheppey n'y figure pas.

J'étais étonné, mais ça ne m'empêcha pas de répliquer :

— Il aurait pu venir sous un nom d'emprunt, bien entendu.

— J'y ai pensé. Le portier m'assure qu'aucun monsieur roux n'est passé au club depuis des mois. On peut se fier à lui. Si Sheppey était venu au club, il se le rappellerait.

J'essayais de me remémorer l'article du journal relatant la mort de Sheppey, pour savoir s'il signalait les cheveux rouges de Jack. Effectivement, il avait dû être question de ce détail.

— Il semblerait donc qu'il n'y soit pas allé.

— Mais qu'est-ce qui vous avait fait croire qu'il s'était rendu au club ?

— J'ai trouvé dans sa valise une pochette d'allumettes du club.

— Quelqu'un peut la lui avoir donnée.

— Oui. Eh bien ! je vous remercie de votre aide, Miss Creedy. Je suis vraiment tout à fait...

Un léger déclic m'apprit qu'elle avait raccroché. Je restai longtemps les yeux fixés sur la vitre de la cabine en me demandant pourquoi elle avait changé d'avis et m'avait donné le renseignement, puis raccrochai à mon tour, ouvris la porte de la cabine et regagnai l'ascenseur.

Ainsi, Jack n'était pas allé au Club Mousquetaire. Je ne voyais pas pourquoi je mettrais la parole de Margot Creedy en doute. Greaves m'avait bien dit que c'était peu vraisemblable. J'avais fouillé les effets de Sheppey, et je savais qu'il n'avait pas apporté de smoking. Sans tenue de soirée, il n'aurait jamais passé le seuil, si j'en croyais ce qu'avait dit Greaves quant au caractère très select du club. Mais alors, d'où venait la pochette d'allumettes ? Pourquoi Jack l'avait-il gardée ? Il n'avait rien de

la fourmi. Il ne gardait jamais rien qui n'avait pas une utilité bien déterminée.

J'allai m'enfermer à clé dans ma chambre, jetai mon chapeau sur le lit et ouvris la valise de Jack. J'en sortis la pochette d'allumettes, allai m'asseoir dans le fauteuil et la considérai attentivement. Il y avait vingt-cinq allumettes de carton, portant chacune le nom du Club Mousquetaire. Le dos de la pochette était consacré à la publicité de ces boutiques de céramique qui poussent comme des champignons partout où se pressent les touristes. La réclame annonçait :

*Ne manquez pas de visiter
l'École de céramique de Marcus Hahn.
Les plus belles poteries,
les formes les plus originales.*

*Le Château, Arrow Point,
Saint Raphael City.*

Je me creusai la cervelle pour savoir pourquoi une publicité si ostensiblement destinée aux touristes s'étalait sur les pochettes d'allumettes d'un club aussi strict, qui ne permettrait jamais au moindre touriste de franchir son seuil aristocratique. Je me demandai si je n'étais pas tombé sur un indice révélateur ou si c'était simplement un hasard.

J'arrachai une des allumettes. En la regardant de près, je vis une série de chiffres imprimée au verso : 0451135. J'examinai les autres allumettes

et je vis qu'elles portaient des numéros qui se suivaient jusqu'à 0451160.

Je remis dans la pochette l'allumette que j'avais détachée, passai plusieurs minutes à me demander pourquoi elles étaient numérotées de la sorte, ne trouvai pas d'explication et glissai les allumettes dans ma poche. Il était à présent une heure moins vingt. La journée avait été dure. Je me dis qu'il ne restait plus qu'à attendre le lendemain. Les journaux me révéleraient peut-être l'identité de la fille en maillot de bain. Une fois que je le saurais, je pourrais peut-être poursuivre mon enquête. D'ici là, le mieux était de me coucher.

Je me remettais debout pour me déshabiller quand on frappa. Le coup était donné par un poing qui n'aurait aucune peine à vous enfoncer les dents au fond du gosier, un poing qui n'appartenait à aucun domestique d'aucun hôtel, un poing qui, de toute évidence, devait sortir de la manche d'un uniforme de flic.

Je restai figé sur place, l'esprit tourbillonnant. M'avait-on surpris quand je quittais la plage ? Avais-je laissé des empreintes dans la cabine ? Le poing tambourina derechef, et une voix grommela :

— Allez, ouvrez ! Nous savons que vous êtes là !

Je sortis mon portefeuille de ma poche, en extirpai la pochette d'allumettes et la glissai sous le coin du tapis, rengainai mon portefeuille et allai ouvrir.

Je me trouvais nez à nez avec Candy, qui mâchonnait toujours son chewing-gum, le regard noir.

Derrière lui, j'aperçus deux énormes inspecteurs en civil, au regard dur, aux yeux fouineurs.

— Allez, venez, dit Candy d'une voix terne, excédée. Le capitaine Katchen veut vous voir.

— Pourquoi ? demandai-je, sans broncher.

— Il vous le dira. Vous venez gentiment ou vous faites le méchant ?

J'hésitai, puis, voyant que j'avais affaire à plus forte partie, je pris mon chapeau sur le lit et déclarai que je ne ferais pas le méchant.

VI

Les yeux du portier de nuit lui sortirent de la tête comme des cornes d'escargot quand il me vit surgir de l'ascenseur, encadré par Candy et ses deux armoires à glace. C'était la seconde fois que les flics m'emmenaient et mon petit doigt me disait que si je n'y laissais pas ma peau cette fois-ci, la direction de l'hôtel me demanderait probablement de vider les lieux.

Mais rien ne m'assurait que cette balade ne me serait pas fatale. Je me souviens de ce que Kat-chen m'avait dit, lors de notre dernière entrevue, et j'avais malheureusement dans l'idée qu'il ne bluffait pas.

Je traversai donc le hall, en compagnie de mes anges gardiens et m'installai sur le siège arrière de la voiture de police avec Candy, pendant que les deux inspecteurs montaient devant. La voiture démarra en trombe, comme à l'ordinaire, avec l'habituel hurlement de sirène, et quitta si brutalement le trottoir que la secousse faillit bien m'arracher la tête.

Candy se tenait tout contre moi, tel un rocher

recuit au soleil ; je pouvais sentir la chaleur de son corps. Dans l'obscurité de la voiture je ne voyais guère son visage, mais j'entendais le bruit régulier de ses mâchoires. Pour dire quelque chose, je demandai :

— Je peux fumer ?

— Vaut mieux pas, répliqua froidement Candy. J'ai reçu l'ordre d'employer la manière forte.

— Qu'est-ce qui a piqué le capitaine ?

— Si vous ne le savez pas, comment voulez-vous que je le sache ? rétorqua Candy.

Et la conversation n'alla pas plus loin.

Je regardai par la portière. Je ne me sentais pas bien du tout. J'avais peut-être été repéré sur la plage par quelqu'un qui avait téléphoné mon signalement à la police. Je me vis passé à tabac. Si Katchen s'en chargeait, je pouvais m'attendre à un sale moment. Personne ne souffla mot jusqu'à ce que la voiture stoppe devant le poste de police. Là, Candy tira de sa poche une paire de menottes.

— Faut que je vous les mette, dit-il. (Je crus déceler dans sa voix une note de regret.) Le capitaine aime bien que tout soit fait dans les règles.

— Est-ce que vous m'arrêtez ? demandai-je en tendant mes poignets.

Le contact de l'acier me déprima encore davantage, Candy descendit de la voiture.

— Moi, je ne fais rien. Le capitaine veut vous parler. C'est tout.

Il se chargea de me faire traverser le trottoir, gravit les marches avec moi et me suivit dans la

salle de garde. Les deux inspecteurs étaient restés dans la voiture.

Le sergent de service, gros homme à la figure ronde, me regarda, puis se tourna vers Candy qui fit « non » d'un signe de tête. Il continua son chemin, franchit une porte, monta un escalier et suivit un couloir jusqu'à une porte tout au bout. Je marchais sur ses talons. Il s'arrêta, frappa un seul coup, tourna la poignée et poussa la porte toute grande. S'emparant de mon bras, il me fit entrer dans une grande pièce contenant un bureau, six chaises et deux fichiers métalliques. Le capitaine Katchen s'y tenait en compagnie du lieutenant Rankin et d'un grand homme maigre d'une quarantaine d'années avec des cheveux blond paille, des lunettes sans montures et un museau de fouine. Candy annonça :

— Voilà Brandon.

Puis il recula pour me laisser la vedette. Je fis deux pas en avant et m'immobilisai.

Katchen se tenait debout près de la fenêtre ; son gros visage violacé était tout congestionné. Il me contemplait comme un tigre sous-alimenté pourrait guetter un mouton dodu passant devant sa cage. Rankin était assis, le chapeau sur les yeux, une cigarette aux doigts. Il ne tourna pas la tête pour me regarder. L'homme aux cheveux paille me considéra avec tout l'intérêt et le détachement professionnels d'un bactériologiste découvrant un microbe inconnu qui pourrait aussi bien être mortel qu'inoffensif. D'une voix douce et distinguée, il demanda :

— Pourquoi cet homme a-t-il les menottes, capitaine ?

Katchen eut soudain l'air d'avoir des ennuis respiratoires. Sa voix grinça comme une lime sur un fer rouillé :

— Si vous n'aimez pas ma façon de procéder à une arrestation vous n'avez qu'à vous plaindre au chef de la police !

— Il est donc arrêté ? demanda poliment l'homme blond.

Malgré son museau de fouine et son accent distingué, ce gars-là n'allait pas tarder, je le sentais, à devenir mon préféré dans cet étrange trio mal assorti.

Katchen jeta un regard furibond à Candy et grogna rageusement :

— Enlevez-lui donc ces sacrés bracelets !

Candy s'approcha de moi, et d'un tour de clé, me libéra ; puis tournant le dos à Katchen, il m'adressa un clin d'œil appuyé. Je profitai de son départ pour me livrer à toute une mimique expressive. Je fis semblant de me frotter les poignets endoloris et d'avoir l'air affreusement vexé.

— Asseyez-vous, monsieur Brandon, dit le troisième homme. Je suis Curme Holding, du bureau du district attorney. J'ai appris que le capitaine Katchen désirait vous voir et j'ai pensé que j'en profiterais moi aussi.

Je commençais à me sentir mieux.

— Ravi de faire votre connaissance, monsieur Holding. J'éprouve le besoin d'être protégé. Le capitaine a déjà eu un entretien avec moi au-

jourd'hui. Il m'a dit que la prochaine fois qu'il me verrait ici il m'arracherait le bras droit, m'écraserait la pomme d'Adam à coups de matraque et me disloquerait les reins de la pointe de son soulier. C'est pourquoi j'ai grand plaisir à vous voir là.

Holding ôta ses lunettes, les examina et les remit sur son nez.

— Le capitaine Katchen ne se permettrait certainement pas... dit-il.

Mais il n'avait pas l'air très convaincu.

Je souris.

— Le capitaine aime peut-être plaisanter. Moi, je l'ai pris au sérieux, mais vous avez peut-être raison. Il n'y a qu'à voir la bonté foncière qui se lit sur son visage pour comprendre que c'est un grand plaisantin.

Du fond de la gorge, Katchen poussa un grognement et, quittant la fenêtre s'approcha de moi. Il avait l'air d'un gorille dont on a troublé le festin. Holding, subitement tranchant, demanda :

— Désirez-vous l'interroger, capitaine, ou dois-je le faire ?

Katchen s'immobilisa. Ses petits yeux injectés de sang se posaient tour à tour sur moi et sur Holding, qui le considérait d'un air excédé, comme le spectateur qui trouve parfaitement tocard un film de gangsters.

— Maintenant que vous vous en êtes mêlé, gronda Katchen en détachant chaque mot rageusement, débrouillez-vous. Moi je vais dire deux mots au chef de la police. Votre bureau me tire un

peu trop dans les pattes. Il est grand temps que ça change.

Il passa devant moi et sortit en claquant la porte. Tous les murs en tremblèrent. Le sergent Candy demanda :

— Vous n'avez pas besoin de moi, monsieur Holding ?

— Vous pouvez disposer, sergent.

J'entendis la porte s'ouvrir, mais ne bougeai pas pour voir sortir Candy. La porte se referma silencieusement à l'inverse de la sortie de Katchen. Holding alla s'asseoir au bureau et me désigna une chaise.

— Asseyez-vous donc à présent, monsieur Brandon, dit-il.

Mes yeux croisèrent ceux de Rankin. Il était impénétrable. Impossible d'en tirer quoi que ce soit. Il n'était ni amical ni malveillant. Holding prit un crayon sur le buvard pour le ranger dans le plumier et me jeta un regard perçant, sous ses lunettes scintillantes.

— Le capitaine Katchen prend sa retraite à la fin du mois, me dit-il. Le lieutenant Rankin le remplacera.

— Félicitations, fis-je.

Sans mot dire, Rankin s'agita nerveusement et tripota sa cravate.

— Le lieutenant Rankin est chargé de cette enquête, avec pleins pouvoirs, poursuivit Holding. Je fais allusion, naturellement, à ces deux meurtres commis à Bay Beach.

Je vis immédiatement le piège. Si je voulais nier

que je me trouvais dans la cabine au moment de la mort de la jeune fille, c'était le moment de feindre la surprise et de demander quel nouveau crime avait été commis. Mais j'abandonnai vite cette idée. On avait fort bien pu trouver une de mes empreintes dans la cabine ; quelqu'un pouvait aussi m'avoir aperçu, ou la police avait peut-être remarqué ma Buick garée dans les parages. Je décidai de risquer ma chance et de dire la vérité.

— Maintenant que je sais que c'est le lieutenant qui s'occupe de cette affaire, répliquai-je, je suis prêt à faire une déposition. Je l'aurais faite il y a une heure, mais les menaces du capitaine Katchen me faisaient hésiter. Il m'avait averti de ne pas me mêler à cette histoire, et je n'avais pas obéi. Quand j'ai trouvé la petite dans la cabine, j'ai vite compris que Katchen me collerait ce crime sur le dos.

Holding parut se détendre un peu.

— Ainsi, vous êtes l'homme que l'on a vu entrer dans le bungalow ?

— J'ignorais qu'on m'avait vu, mais j'y suis bien entré, et je l'ai trouvée mourante.

— A-t-elle parlé ?

— Non. Elle est morte quelques secondes à peine après mon arrivée.

— Si nous commençons par le commencement ? proposa Rankin en prenant un carnet qu'il ouvrit sur le bureau. Pourquoi êtes-vous allé là-bas ?

— Je n'avais aucune raison spéciale, sinon que je n'avais rien de mieux à faire, et que je voulais revoir les lieux du crime. Je sais que ça peut pa-

raître ridicule, mais mon associé y était mort et quand j'y suis allé ce matin, il y avait plein de policiers dans la cabine. J'avais envie d'y jeter encore un coup d'œil.

— À quelle heure y êtes-vous arrivé ? demandait-il.

Je lui indiquai, et poursuivis en lui faisant un compte rendu détaillé des événements. En entendant les sirènes de la police, j'avais compris que si j'étais surpris sur place, Katchen en conclurait instantanément que j'étais l'assassin. Je lui narrai ma fuite et mon retour à l'hôtel. Rankin regarda Holding, puis soudain son visage dur et crispé se détendit en un sourire sincère qui lui rendit figure humaine.

— Je me mets à votre place, dit-il. J'imagine que j'en aurais fait tout autant. Mais je ne vous conseille pas de renouveler ce genre d'exploit.

Je le lui promis.

— Vous vous rendez compte de votre veine ? reprit-il. Vous auriez pu être accusé. Mais le toubib dit qu'elle a été frappée au moins deux heures avant que vous n'entriez dans le bungalow. Elle a mis tout ce temps-là pour mourir. Il a pu en juger par le sang répandu, sur elle et sur le sol.

— Comment avez-vous appris qu'elle était là ?

— Quelqu'un vous a vu entrer dans le chalet. Il était en train, prétend-il, de regarder le lieu du crime ; il vous a surpris et a prévenu la police.

— Que ferions-nous, si nous n'avions pas ce merveilleux grand public ? dis-je. Pas de trace du coupable, bien sûr ?

Rankin fit signe que non. Puis je posai alors la question épineuse.

— On sait qui c'est, la petite ?

Rankin écrasa sa cigarette dans le cendrier, et se carra sur sa chaise en échangeant un coup d'œil avec Holding. L'autre haussa les épaules.

— Il est assez évident que c'est elle qui est venue chercher Sheppey à l'hôtel, ce matin. Ce qu'elle a fait entre onze heures du matin et l'heure de sa mort me dépasse. Elle portait encore le même maillot de bain que lorsqu'elle a quitté Sheppey.

— Vous avez pu l'identifier ?

— C'est la jeune fille, nommée Thelma Cousins, dont la logeuse avait signalé la disparition. Nous l'avons emmenée voir le corps. Elle a bien reconnu Thelma Cousins. Nous allons avoir un deuxième témoignage. Son patron va venir.

Rankin me fournit un renseignement qui me mit soudain en arrêt comme un chien de chasse :

— Il s'appelle Marcus Hahn. C'est une espèce de poseur qui s'occupe d'une combine de poteries. Il appelle ça l'école de céramique, à Arrow Point. La petite était vendeuse dans le magasin.

Allais-je leur parler de la pochette d'allumettes trouvée dans les bagages de Sheppey, et du curieux rapport entre la pochette et cette école de céramique ? Provisoirement, je jugeai plus prudent de me taire.

— Nous voudrions savoir ce que fricotait Sheppey avec cette fille, reprit Rankin. Moi, je pense

qu'elle avait un copain jaloux qui les a descendus tous les deux.

Je regardai Holding. Sa figure était devenue un masque impénétrable ; il tripotait le plumier.

— Ça ne doit pas être difficile de découvrir si elle avait un petit ami, avançai-je.

— Hahn sera peut-être au courant, répondit Rankin en consultant sa montre. Je crois que je ferais bien d'aller à la morgue. Il doit y arriver d'une minute à l'autre. Vous permettez ?

— Naturellement, assura Holding.

Je fis mine de me lever, mais Holding leva la main.

— J'aimerais revoir votre déposition encore une fois, monsieur Brandon. Quant à vous, lieutenant, je ne veux pas vous retenir plus longtemps...

Rankin se leva, me fit un signe de tête et sortit. Après son départ, il y eut un long silence, puis Holding tira une pipe de sa poche et la bourra. J'interprétai ce geste comme un signe d'amitié et j'allumai une Lucky.

— Vous avez eu une conversation avec le capitaine Katchen ce matin ? demanda Holding sans me regarder.

— Si l'on peut dire. C'était plutôt un monologue, mais à la fin, j'ai réussi à mettre mon grain de sel. J'ai reçu une bonne claque pour la peine, mais je n'ai pas trop à me plaindre.

— Il a été question de Lee Creedy ? reprit Holding en levant les yeux.

— Il en a été question, répliquai-je, du tac au tac.

Ses petits yeux durs m'examinaient.

— Vous avez parlé de lui à Katchen ?

— Oui.

— Vous avez l'impression que Creedy a embauché Sheppey pour un travail quelconque ?

— J'ai cette impression.

Holding alluma sa pipe, fronça les sourcils, s'agita sur sa chaise et souffla de la fumée.

— Vous n'avez aucune preuve ?

— Sheppey avait noté le nom de Creedy sur son buvard, tout en téléphonant. Je sais que son correspondant l'a engagé et fait venir ici. Sheppey avait la manie de griffonner. Je ne vois pas pourquoi il aurait inscrit le nom de Creedy, si Creedy n'était pas son interlocuteur.

— À moins que quelqu'un n'ait demandé à Sheppey de s'occuper d'une affaire ayant un rapport quelconque avec Creedy. Je veux dire par là que le client de Sheppey avait fort bien pu lui demander de surveiller Creedy, ou d'obtenir des renseignements sur son compte. Y avez-vous songé ?

— Oui. Mais ça ne colle pas très bien.

Je lui contai alors mes premières escarmouches avec Creedy et, après m'avoir laissé entendre qu'il avait pris quelques renseignements sur moi auprès de son confrère de San Francisco, il me déclara tout à trac :

— Je suppose que vous êtes toujours bien décidé à élucider le mystère du meurtre de Sheppey ?

J'ouvris des yeux ronds.

— Bien entendu.

Choisissant alors ses mots avec un soin minutieux, comme s'il manipulait des œufs, il reprit :

— Dans quelques semaines, les élections municipales vont avoir lieu. Bien entendu, l'opposition cherche un biais pour débarrasser la ville de la mainmise de Creedy. Si Creedy est plus ou moins compromis dans l'affaire du meurtre de Sheppey, l'opposition trouvera l'occasion rêvée. La municipalité n'est pas particulièrement appréciée, mais elle est extrêmement puissante. Pour le moment, les choses tiennent à un fil. Le moindre scandale, étalé en première page des journaux de l'opposition, pourrait faire pencher la balance.

— D'où j'en conclus, monsieur Holding, que vous faites partie de l'opposition.

— Je crois à la justice et à la liberté, articula-t-il après avoir ôté sa pipe de sa bouche et en la contemplant comme s'il s'étonnait de la trouver toujours allumée.

— Bravo, monsieur Holding ! Et si l'opposition prend le pouvoir, je gage que vous seriez le nouveau district attorney ?

Du coup, la pomme d'Adam fit la cabriole. Il me regarda par-dessus ses lunettes, se gratta l'oreille, hésita à feindre l'indignation et finit par se détendre dans un large sourire gamin, aussi faux que les cils d'une starlette.

— Sans doute, dit-il. Mais, bien entendu, cela n'a rien à voir avec notre affaire.

— Qui est-ce qui veut la peau de Creedy ?

— Ce n'est pas tout à fait ça. C'est un simple conflit entre la municipalité aux ordres de Creedy

et le juge Harrison, qui se présente aux élections avec un programme de réformes.

— Dont cette ville aurait sans doute grand besoin ?

— Indiscutablement.

— Quelle est la position de Rankin ?

— Rankin ne peut pas faire grand-chose, si cette affaire se révèle préjudiciable à la municipalité. Le chef de la police ne tiendrait pas à poursuivre une enquête qui risquerait de nuire à Creedy. Ils sont bons amis, tous les deux.

— Et bien entendu, Rankin nourrit l'espoir de devenir capitaine, donc il ne tient pas à se salir les pattes, dis-je.

Comme Holding ne répliquait pas, je poursuivis :

— Par conséquent, personne ne se mouille, sauf moi. C'est bien ça ?

— Le juge Harrison a une influence considérable. Nous avons un journal à grand tirage. Il faudra agir avec prudence, naturellement, mais si vous menez votre enquête dans les formes, personne ne vous mettra de bâtons dans les roues.

— Oui, je crois que je pourrais, mais je n'ai pas dit que mes méthodes seraient régulières.

— Il vaut peut-être mieux que je ne sois pas au courant.

— D'accord, dis-je après un moment de réflexion. Je vais voir ce que je peux faire.

— Pour vous, reprit Holding, le mieux serait de faire part de vos trouvailles non pas à moi, mais au directeur du *Courier de Saint Raphael*. C'est

un vrai boutefeu, un exalté qui consent à publier n'importe quoi, du moment que ça peut faire du tort à la municipalité. Une fois vos révélations publiées, le chef sera bien obligé de prendre des mesures.

Je lui adressai un sourire légèrement ironique.

— C'est entendu. Mais en attendant, est-ce que je puis compter sur une aide quelconque ?

— Rankin est au courant de notre combinaison. Si vous voulez prendre contact de temps en temps avec lui à son domicile, il vous donnera les renseignements qu'il a pu recueillir. Vous le trouverez dans l'annuaire.

— Comment s'appelle ce directeur de journal dont vous m'avez parlé, l'exalté ?...

— Ralph Troy. Vous pouvez compter sur lui. Passez-lui des infos, et il les publiera.

— Il faut d'abord en avoir ! Bon. Eh bien ! je vais voir ce que je peux dénicher.

Il me tendit une main molle.

— Bonne chance, et soyez prudent !

Il n'était pas précisément encourageant, le gars ! Mais enfin... Je savais bien que j'aurais besoin d'une sacrée chance ; et j'étais tout à fait décidé à agir avec prudence.

En sortant, je me demandai s'il n'était pas trop tard pour jeter un coup d'œil sur Marcus Hahn. J'étais curieux de le voir à son insu.

Je priai le sergent de garde de me dire où se trouvait la morgue, en lui expliquant que je dési-

rais parler au lieutenant Rankin, s'il y était encore. Le sergent me dit de longer le couloir et de tourner à gauche : la morgue se trouvait en face. Je suivis ses instructions.

L'entrée était de l'autre côté de la cour. Au-dessus de la porte, une ampoule bleue répandait une lueur blafarde. Deux des fenêtres de la petite bâtisse étaient illuminées. Je traversai sans bruit la cour obscure et m'en allai glisser un œil par une des fenêtres.

Rankin se tenait debout près d'une table sur laquelle gisait le cadavre de Thelma Cousins, couvert d'un drap jusqu'au menton. En face de lui, j'aperçus un petit homme frêle, pourvu d'une épaisse chevelure couleur maïs et d'une barbiche assortie. Il portait une chemise de cow-boy à carreaux bleus et jaunes, un pantalon noir collant aux hanches et très évasé aux chevilles et des bottes mexicaines à hauts talons, ornées d'incrustations compliquées en argent.

Il était beau dans son genre, à condition d'aimer la barbe et les cheveux longs. Il avait un nez fin, des yeux intelligents, profondément enfoncés, et un grand front bombé. Tout en écoutant Rankin, il tapotait ses bottes avec une cravache souple.

Il aurait peut-être eu bonne mine accompagné d'un cheval. Mais sans monture, ce n'était qu'un cinglé de plus, comme on en voit en Californie.

Rankin avait l'air de tenir le crachoir. Hahn se contentait de hocher la tête et de dire un mot par-ci par-là. À en juger par l'expression de Rankin, le policier n'en tirait pas grand-chose. Il finit par

rabattre le drap sur le visage de la morte, mettant ainsi un terme à l'entrevue, et Hahn se dirigea vers la porte.

Je m'empressai de m'enfoncer dans les ténèbres. Hahn sortit, traversa la cour à grands pas, sans cesser de se cravacher la jambe avec sa badine, pour disparaître enfin par le portail donnant sur la rue.

Je poussai la porte de la morgue. Rankin s'apprêtait à éteindre quand il me vit, et son visage dur et soucieux trahit son étonnement.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— C'était Hahn, ce type-là ?

— Ouais. Il fait du chiqué, mais il se débrouille pas mal avec sa sacrée vaisselle. Il doit ramasser une fortune avec tous les gogos. (Rankin étouffa un bâillement.) Vous savez ce qu'il m'a raconté ? Ça va vous souffler. (Il effleura le bras de la morte.) Non seulement elle était pieuse, mais elle ne sortait jamais avec des garçons. Elle n'avait même pas un copain, à moins qu'on puisse appeler copain son confesseur. C'était le seul homme qu'elle fréquentait, et uniquement pour faire la quête. Le toubib dit qu'elle était vierge. Je dois voir le curé demain, mais j'ai idée que nous pouvons faire confiance à Hahn.

— Et cependant, elle est sortie avec Sheppey.

Rankin grimaça.

— Il était donc si formidable ? Il pouvait vraiment tomber une fille comme celle-ci ?

— Il en était bien capable, il avait une technique à lui... Mais je n'y crois pas beaucoup. Il

n'était guère porté sur les dévotes. Ils se voyaient peut-être pour le boulot. Il se peut qu'elle lui ait donné un coup de main, qu'elle lui ait fourni des renseignements...

— Est-ce qu'ils seraient allés se baigner ensemble, est-ce qu'ils auraient partagé la même cabine, s'il s'agissait simplement de boulot ?

Je haussai les épaules.

— Je n'en sais rien.

— De toute façon, il me semble que c'est inutile de chercher un amant éventuel. (Il alla tourner le commutateur.) Vous marchez avec Holding ? demanda-t-il dans la pénombre.

La lueur de l'ampoule bleue formait comme une mare d'argent sur le plancher de la morgue.

— Je lui ai dit que j'étais d'accord. Il prétend que je peux aller vous voir chez vous si j'ai besoin de renseignements.

— Il ne vous a pas dit que vous pouviez aller le voir, lui, à son domicile, hein ?

— Non.

Rankin s'approcha de moi et me posa la main sur le bras.

— Ça m'aurait étonné. Il ne prend jamais de risques. Faites gaffe. Vous ne serez pas le premier qu'il mène en bateau. Il se cramponne à son poste depuis quatre ans, et il n'y est pas parvenu sans qu'on l'y aide, je vous prie de le croire. Il a un don tout spécial pour faire ramer les autres à sa place. C'est le seul type à ma connaissance, capable de dire blanc à la municipalité et noir à l'opposition et de s'en tirer. Alors, tenez-le à l'œil.

Il sortit de la morgue, les mains profondément enfoncées dans les poches, le dos voûté, la tête courbée. Je restai là un bon moment, à remâcher tous ces renseignements. Même si je n'avais pas été prévenu, je n'aurais pas fait confiance à Holding. Ce n'était pas pour rien qu'il avait une tête de fouine.

Je quittai alors la morgue, refermai la porte et gagnai rapidement la rue. Il était à présent deux heures moins vingt-cinq. J'étais assez fatigué, et je me laissai tomber avec plaisir sur les coussins de la Buick. L'horloge sonnait deux heures quand je rentrai à l'hôtel.

Le portier de nuit me jeta un regard plein de reproches lorsque je traversai le hall. J'étais trop épuisé pour y prêter attention. Je pris l'ascenseur, montai au deuxième et suivis avec lassitude le couloir menant à ma chambre. J'ouvris la porte et donnai de la lumière. Du coup, je me mis à jurer à mi-voix...

La pièce était dans le même état que la chambre de Sheppey. Les tiroirs de la commode pendaient, le matelas était déchiré, les oreillers lacérés. Mes affaires avaient été sorties des valises et répandues sur le sol. Les effets de Sheppey avaient même été fouillés aussi. Je me précipitai dans le coin où j'avais caché la pochette d'allumettes. Mes doigts se glissèrent sous la bordure du tapis et je souris. La pochette était toujours là. Accroupi, je la tirai de sa cachette et l'ouvris. L'allumette détachée que j'avais calée contre les autres me tomba de la main et je dus fouiller parmi les plumes

des oreillers pour la récupérer. Si quelqu'un avait cherché ces allumettes, il était parti sans les avoir trouvées. Mais soudain, en retournant l'allumette, ma satisfaction s'évanouit. Elle ne portait aucune série de chiffres. Une vérification rapide m'apprit que les autres allumettes étaient tout aussi vierges.

Je me redressai. Quelqu'un avait emporté la pochette de Sheppey et en avait laissé une autre, sans doute dans l'espoir que je n'eusse pas remarqué les chiffres de la première !

Je me laissai tomber sur le lit, trop épuisé pour m'en soucier.

VII

Le lendemain, je dormis jusqu'à onze heures et quart.

Quand j'avais téléphoné au portier, la veille à mon retour, pour lui expliquer que je ne pouvais utiliser ma chambre, il avait aussitôt appelé la police, et j'avais eu droit à une nouvelle visite de Candy. Je me contentai de lui montrer la pièce. Il m'avait aussi demandé si on avait volé quelque chose et je lui avais répondu qu'à mon avis rien ne manquait.

J'avais alors pris une autre chambre, le laissant chercher des empreintes et des indices avec ses hommes. J'étais persuadé qu'il ne trouverait rien.

Aussitôt couché, je m'étais endormi d'un sommeil de plomb. C'est le soleil brûlant, filtrant à travers les persiennes, qui m'éveilla. Je fis monter du café et des toasts, allai prendre une douche, me rasai, et m'étendis sur mon lit en attendant le déjeuner.

Pendant que je buvais mon café, le téléphone sonna. C'était Rankin.

— J'apprends que vous avez eu de la visite hier soir.

— Oui.

— Aucune idée de l'identité des visiteurs ?

Je contemplai le plafond et répondis :

— Si je l'avais su, je l'aurais dit à Candy. Ils ont fouillé les affaires de Sheppey, et maintenant c'est mon tour.

— Gare au pic à glace !

— Je ne l'oublie pas.

— Je me suis dit que vous aviez peut-être du nouveau. Candy n'a rien découvert. Et vous ?

— Rien pour le moment. Je fais travailler la matière grise. Si je tombe sur quelque chose, je vous fais signe.

Il y eut un silence, puis il dit :

— J'ai vu le curé. Hahn n'a pas menti. Cette fille était telle qu'il nous l'a décrite. Elle ne sortait avec aucun garçon, et le curé assure qu'elle n'aurait jamais fréquenté un inconnu. Il en est fermement convaincu.

— Elle a bien fréquenté Sheppey !

— Oui. Mais, en ce moment, j'ai du travail. J'essaie de trouver d'où vient ce pic à glace.

— J'allais vous en parler. Pas d'empreintes ?

— Aucune. Vous pouvez acheter un pic semblable chez le premier quincaillier venu. Mes hommes sont en train d'enquêter à droite et à gauche. Si j'ai du nouveau, je vous le ferai savoir.

Je le remerciai. En tout cas, il m'aidait avec plus d'ardeur que je n'aurais cru. Il me rappela que je devrais assister au verdict préliminaire sur la mort de Sheppey qui devait avoir lieu dans l'après-midi et raccrocha.

J'achevai mon café et puis j'appelai Ella au bureau. Je lui demandai comment la femme de Sheppey avait pris la nouvelle. Elle me dit qu'elle lui avait causé bien des soucis mais qu'à l'heure actuelle, elle avait dû s'être remise du premier choc.

— Elle recevra ma lettre dans la matinée. Verrouillez bien le coffre, Ella. J'ai idée qu'elle ne va pas tarder à venir me taper. Dites-lui que je lui expédie un chèque ce soir.

Après ce coup de téléphone, je décidai d'aller faire un tour à la plage pour m'y baigner. Le soleil allait peut-être m'inspirer un plan de campagne.

Je m'habillai, fourrai mon slip de bain dans ma poche et descendis au rez-de-chaussée. L'employé grassouillet, Brewer, prit ma clé.

— Monsieur Brandon, bredouilla-t-il d'un air gêné, je crains que nous...

— Je sais. Ne vous donnez pas la peine. Vous avez un brusque arrivage de clients, et vous avez besoin de ma chambre. (Je lui souris.) Je ne vous en veux pas. D'accord, je vais trouver autre chose. Donnez-moi jusqu'à ce soir.

— Je suis désolé, mais nous avons eu beaucoup de réclamations. (Il avait l'air sincèrement désolé.) La police est venue quatre fois en vingt-quatre heures depuis que vous êtes ici.

— Oui, je sais. Je me mets à votre place. Je déménagerai ce soir sans faute.

— C'est très aimable à vous, monsieur Brandon.

Je pris la Buick et me rendis à la plage.

Quelques minutes après, je fendais les vagues

d'un crawl rapide. Après avoir parcouru cinq cents mètres, je revins plus doucement vers le rivage. Le soleil était brûlant et il n'y avait presque pas de place sur le sable. Je sortis de l'eau et jetai un coup d'œil circulaire pour dénicher un coin où je pourrais au moins m'asseoir sans risquer de donner des coups de coude à mes voisins, mais ce n'était pas facile. Soudain, j'aperçus une fille, installée sous un parasol blanc et bleu, qui me faisait signe.

Elle portait un maillot de bain blanc et des lunettes de soleil grandes comme des soucoupes. Je reconnus sa chevelure de soie blonde et sa superbe anatomie avant de pouvoir distinguer ce qu'elle laissait voir de ses traits. Margot Creedy m'invitait à venir près d'elle.

J'enjambai derechef les corps étalés pour aller la retrouver. Elle leva la tête vers moi en arborant une expression légèrement méfiante sur son visage ravissant et me dédia le même petit sourire dont elle m'avait gratifié à notre première entrevue.

— C'est M. Brandon, n'est-ce pas ? dit-elle, tout d'une traite. Vous êtes bien M. Brandon ?

— Oui, à moins qu'on ne m'ait chipé ma peau. Et est-ce bien Miss Creedy derrière ces gigantesques bésicles ?

Elle rit et ôta ses lunettes. Il n'y avait pas à dire, c'était vraiment une fille sensationnelle. Outre son corps qui, dans ce maillot blanc, était remarquable, son visage n'avait pas le moindre défaut.

— Asseyez-vous donc. À moins que vous ne soyez pris ?

Je me laissai tomber à côté d'elle sur le sable

brûlant, lui assurai que je n'étais pas pris le moins du monde et poursuivis :

— Je vous remercie d'avoir bien voulu m'aider hier soir. Je ne m'attendais pas à ce que vous fassiez ça pour moi.

Elle étreignit ses jambes repliées devant elle et, les yeux au ras de ses genoux, se mit à contempler la mer.

— Je me trouvais justement au club. J'étais très intriguée. Il y a quelque chose d'attirant et de morbide à la fois dans une affaire de meurtre, vous ne trouvez pas ? (Elle remit ses lunettes noires, à mon grand regret, car elles étaient si énormes qu'elles lui cachaient la moitié de la figure.) Quand vous m'avez demandé si votre ami était allé au club, j'étais certaine qu'il n'y avait pas été. Mais j'avais besoin de voir si je ne m'étais pas trompée. Il est très difficile, à présent, pour quelqu'un qui n'en fait pas partie, d'y pénétrer.

— Vous avez vu les journaux ce matin ? demandai-je en m'allongeant sur le sable.

En tournant la tête, je bénéficiais encore d'un très joli point de vue.

— Vous voulez parler du second crime ? Savez-vous qui est la victime ? Est-ce que c'est elle qui est sortie avec votre ami ? C'est elle qu'il a emmenée dans la cabine ?

— C'est bien elle.

— Tout le monde en parle. C'est tout à fait mystérieux, n'est-ce pas ?

Elle prit son grand sac de plage et se mit à y farfouiller, comme toutes les femmes.

— Oui, mais il y a probablement une explication très simple.

Les rayons brûlants du soleil commençaient à m'incommoder et je me tournai sur le ventre, en glissant un peu dans l'ombre du parasol. De cette façon, je pouvais la regarder en face. C'est une occupation dont je n'étais pas près de me lasser, de jour comme de nuit. Elle valait vraiment le coup d'œil. C'était sans doute la plus ravissante fille que j'avais vue de ma vie.

— Elle n'aurait pas pu se suicider ?

— Elle aurait pu, mais c'est bien improbable. Pourquoi aller se poignarder avec un pic à glace ? Il y a des méthodes plus pratiques.

— Mais si c'était elle qui avait tué votre ami ? Elle a peut-être éprouvé le besoin de se punir. Les journaux disent qu'elle était extrêmement dévote. Elle a peut-être pensé que la seule expiation possible était de mourir de la même façon que lui.

J'étais sidéré par cette idée.

— Pour l'amour du ciel ! Vous avez trouvé ça toute seule ?

— C'est-à-dire, non. J'ai causé avec des gens. Quelqu'un a suggéré cette hypothèse devant moi et je me suis dit qu'il avait peut-être raison.

— Si j'étais vous, je ne me casserais pas la tête pour savoir comment elle est morte. C'est l'affaire de la police. Elle travaillait dans une boutique d'Arrow Point. L'école de céramique. Vous y êtes déjà allée ?

— Mais bien sûr, voyons. J'y vais souvent. J'adore ce que fait Hahn. C'est réellement un gar-

çon merveilleux. La semaine dernière, je lui ai acheté une statuette adorable.

— Vous n'aviez jamais vu cette fille là-bas ?

— Je ne peux pas me la rappeler. Il y a tant de vendeuses.

— D'après ce qu'on raconte, j'avais l'impression que c'était une boîte à touristes, un attrape-gogos.

— Eh bien ! d'un côté, oui. Mais Hahn a une salle par derrière, où il met ses plus belles pièces et ses meilleures œuvres. Seuls, ses meilleurs clients y sont admis.

— Donc, il se débrouille pas mal ?

— Naturellement, et il le mérite bien. C'est vraiment un très grand artiste.

À la voir, je devinais qu'elle était sincère. L'enthousiasme lui illuminait le visage.

— Il va falloir que j'aille y jeter un coup d'œil, un de ces jours. Vous consentiriez peut-être à m'accompagner, Miss Creedy ? J'aimerais voir ses chefs-d'œuvre. Je ne suis pas acheteur, bien entendu, mais la poterie d'art m'intéresse beaucoup.

Il y eut un silence. Je ne savais pas si elle hésitait, si elle réfléchissait, ou quoi.

— Oui, dit-elle enfin. La prochaine fois que j'irai, je vous préviendrai. Vous êtes toujours à l'Adelphi ?

— Tiens, justement. Comment saviez-vous que j'étais descendu à cet hôtel quand vous m'avez appelé hier soir ?

Elle se mit à rire. Elle avait des dents admira-

bles, parfaitement régulières, et blanches comme de la neige au soleil. Son rire n'était pas une simple grimace, comme celui de beaucoup de femmes. Il me faisait courir un petit frisson dans le dos. Cette créature m'emballait littéralement. Je ne m'étais jamais senti comme ça depuis mon premier rendez-vous, il y avait bien quinze ans.

— J'ai demandé à M. Hammerscult. Vous avez dû le voir. Il est au courant de tout, absolument, et a toujours réponse à tout.

— J'étais vraiment perplexe. Je me demandais comment vous le saviez. Pour en revenir à l'Adelphi, non, je n'y serai pas. On m'a prié de déguerpir. La police a fait tellement d'allées et venues que la direction s'est affolée. Les clients risquent de s'imaginer, selon elle, que l'hôtel subit constamment des rafles. Il faut que je trouve à me loger avant ce soir.

— Ce ne sera pas facile, en pleine saison.

— Il va falloir que je me débrouille.

— Est-ce que vous pouvez vous débrouiller sans domestiques ?

— Je vous crois ! Vous ne pensez tout de même pas que j'ai de la valetaille, chez moi ? Vous connaissez donc quelque chose ?

— Ce n'est peut-être pas ce que vous cherchez. J'ai un petit cottage, à Arrow Bay. J'ai été obligée de signer un bail de deux ans. Je n'y vais plus jamais. Si vous voulez, vous pouvez vous y installer.

J'ouvris des yeux ronds.

— C'est une blague ?

— Pas du tout. Si ça vous intéresse, prenez-le.

C'est meublé, et il y a tout ce qu'il faut. Il y a bien un mois que je n'y ai pas mis les pieds, mais la dernière fois, tout était en ordre. Vous n'aurez qu'à régler la note d'électricité. On s'est occupé de tout le reste.

— C'est très chic de votre part, Miss Creedy. Je vais sauter sur l'occasion.

J'étais complètement suffoqué.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, nous pourrions y aller ensemble, ce soir. Je dîne en ville, mais je serai libre après dix heures. Entre-temps, j'aurai fait brancher l'eau et l'électricité, et j'apporterai la clé.

— Vraiment, je dois dire... j'en suis gêné, Miss Creedy. Tant de dérangement pour un inconnu... Écoutez, je ne voudrais pas abuser...

— Il n'y a aucun dérangement.

J'aurais donné cher pour voir ses yeux, derrière les grosses lunettes. Leur regard m'en aurait dit long, j'en étais convaincu. Elle consulta sa montre.

— Il faut que je file, je déjeune avec papa. Il a horreur d'attendre.

— Vous feriez bien de ne pas lui raconter que vous m'hébergez, dis-je en me levant. (Je la regardai passer une robe légère par-dessus son maillot.) J'ai comme une idée que je ne lui plais guère. Il pourrait vous en dissuader.

— Je ne raconte jamais rien à papa. Voulez-vous qu'on se retrouve à dix heures, devant le Club Mousquetaire ? De là, nous irons au bungalow.

— J'y serai.

— Alors, à tout à l'heure.

Elle me fit encore un petit sourire, qui me donnait envie de me rouler sur le dos les quatre fers en l'air, comme un jeune chien heureux. Elle s'éloigna sur le sable, et je la suivis des yeux. Je croyais avoir dépassé depuis des siècles l'âge où une jeune fille vous met dans tous vos états, mais, en contemplant sa démarche, les ondulations de ses hanches et son port de tête, je me sentais tout drôle.

Je déjeunai dans un snack, rentrai à l'hôtel et fis mes valises. Je m'arrangeai avec Joe, le chasseur, pour faire expédier les affaires de Sheppey à sa femme. Puis je lui écrivis un mot bref, accompagné d'un chèque de cent dollars, en spécifiant que cet acompte serait déduit de la somme totale que j'aurais à lui régler.

Sur ces entrefaites, le moment était venu d'assister au verdict préliminaire. Je fis porter mes bagages dans la Buick et payai la note. Brewer s'excusa encore d'avoir besoin de ma chambre, mais je lui dis que j'avais trouvé autre chose, et qu'il n'avait pas à se casser la tête à mon sujet. Puis je descendis au bureau de Greaves. Il était en train d'astiquer ses chaussures avec un chiffon. Je lui demandai s'il venait au verdict.

— On m'y a invité, dit-il en jetant son chiffon dans un tiroir. (Puis il ajusta sa cravate et prit son chapeau.) Vous me déposez, ou bien je prends l'autobus ?

— Mais non, voyons. Venez donc.

En roulant vers le bureau du coroner, je demandai au détective s'il avait vu le cadavre de Thelma Cousins.

— Personne ne me l'a demandé, répondit-il. Rankin se fout pas mal de moi. Brewer y est allé. C'est marrant, vous ne trouvez pas ? Il serait incapable d'identifier sa propre mère, si on la lui montrait sur une dalle. Notez que ça n'était pas facile de la reconnaître. Avec son chapeau et ses lunettes noires, elle devait ressembler à n'importe qu'elle fille en perruque noire.

Je me gardai de lui révéler qu'il s'était fichu dedans au sujet de la perruque. Ce n'était pas le genre de type à qui l'on fait remarquer qu'il s'est gouré.

Il y avait seulement neuf personnes dans l'assistance. Six d'entre elles n'étaient que les badauds habituels qui traînent toujours dans les tribunaux, mais les trois autres attirèrent mon attention.

La première était une jeune femme à lunettes sans montures ; elle arborait l'expression sévère et impassible de la parfaite secrétaire. Elle était élégante, en robe de toile grise à parements blancs. Assise au fond du tribunal, elle prenait en sténo tout ce qui se disait.

Je remarquai aussi deux bonshommes tirés à quatre épingles, bien nourris et bien propres, assis en face du coroner. Celui-ci les salua en entrant, puis à la fin de l'audience, lorsque tout fut terminé.

Toute l'histoire me parut ennuyer le coroner au plus haut degré. Il me fit hâter ma déposition,

écouta d'un air lointain les bredouillages de Brewer, ne fit pas venir Greaves à la barre et fut assez sec avec le préposé aux cabines. Ce ne fut que lorsque Rankin se leva pour déclarer que la police poursuivait l'enquête et demandait une remise à huitaine que le coroner reprit enfin figure humaine. Il se hâta d'approuver la remise et disparut rapidement par la porte du fond.

Après avoir fait ma déposition, j'étais retourné à ma place à côté de Greaves. Je lui demandai s'il connaissait les deux messieurs bien propres.

— Ils appartiennent au bureau de Heskth, me dit-il. C'est le principal avocat de toute la côte du Pacifique.

— Il s'occuperait des affaires de Creedy, peut-être ?

— Il n'y a que lui qui soit assez important pour le faire.

— Et qui est donc la blonde fofolle là-bas, avec le crayon dans le nez ?

Greaves n'en savait rien.

Il ajouta qu'il prendrait l'autobus pour rentrer.

— J'espère bien, conclut-il, que vous me donnerez des nouvelles.

Je lui serrai la main et il partit. Les deux messieurs bien habillés sortirent à leur tour, et je restai seul avec Rankin dans le prétoire. Je m'approchai.

— Rien de neuf ?

— Non, dit-il, l'air vaguement mal à l'aise. Pas encore. Je n'ai toujours rien découvert au sujet de ce pic à glace. (Il prit une cigarette et la fit tour-

ner entre ses doigts.) En ce moment, nous enquêtons sur les antécédents de la fille. Elle avait peut-être une vie dont les mystères surprendront tout le monde.

— Sans blague ? Et si vous enquêtiez sur la vie privée de Creedy ? Vous auriez peut-être des résultats. Est-ce que ces deux gars le représentaient ?

— Ils sont simplement venus jeter un coup d'œil pour passer le temps. Ils ont une affaire qui va passer tout à l'heure et ils étaient un peu en avance.

J'éclatai de rire.

— C'est ça qu'ils vous ont raconté ? Vous ne marchez tout de même pas dans ce bobard ?

Rankin me répondit d'une voix sèche :

— Écoutez, je n'ai pas de temps à perdre. J'ai du travail. Il faut que je file.

— Si vous avez besoin de moi, je vais rester à Arrow Point. J'ai trouvé un petit bungalow par là.

Il me dévisagea d'un air bizarre.

— Il n'y a qu'un seul bungalow à Arrow Point. Je croyais qu'il appartenait à Margot Creedy.

— En effet. Je l'ai loué.

Il me considéra encore, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais il se ravisa, me salua et s'en fut.

Je lui laissai le temps de quitter l'immeuble, et sortis à mon tour prendre ma Buick. Il était maintenant quatre heures et demie. Je demandai à un agent qui prenait l'air sur le trottoir où se trouvaient les bureaux du *Courrier*. Il me renseigna, comme s'il me faisait une faveur insigne.

J'arrivai au journal vers cinq heures moins le quart. Je dis à la jeune fille chargée d'accueillir les visiteurs que je désirais voir Ralph Troy et lui passai ma carte. Après cinq minutes d'attente, elle me conduisit, par un long couloir, à un petit bureau où un homme était assis à une table encombrée, la pipe entre les dents. Il était grand et massif, grisonnant, avec une mâchoire carrée et des yeux gris pâle. Il tendit une main cordiale par-dessus le désordre de son bureau.

— Asseyez-vous, monsieur Brandon, dit-il. J'ai entendu parler de vous. Holding m'a passé un coup de fil et m'a annoncé votre visite éventuelle.

Je m'assis.

— Je n'ai pas grand-chose à vous dire pour l'instant, monsieur Troy, mais je tenais à me présenter. Dans quelque temps, nous verrons... J'ai cru comprendre que si je vous apporte des informations, vous les publierez.

Son large sourire découvrit une rangée de dents blanches et régulières.

— Ne vous faites pas de souci. J'ai l'intention de publier la vérité, et rien que la vérité, et c'est la seule raison pour laquelle je fais toujours ce métier-là. Je suis heureux de vous voir. Je tiens à vous mettre au courant de ce qui se passe dans notre bonne ville. Vous avez entendu le son de cloche de Holding ; maintenant, à mon tour... (Il se carra dans son fauteuil, souffla un nuage de fumée au plafond et reprit la parole.) Dans un mois, les élections municipales vont avoir lieu. Il va falloir que la vieille clique qui détient le pouvoir depuis

cinq ans reprenne les rênes ou disparaisse. Et quand je dis « disparaisse », c'est au sens propre du terme. Le seul moyen qu'ont ces gars-là de subsister, c'est de garder leurs sales pattes dans l'assiette au beurre. Enlevez le beurre et ils sont foutus. Saint Raphael City est un des patelins les plus prospères de la côte du Pacifique. Même sans les rackets, la ville nagerait dans l'opulence. C'est le séjour favori des millionnaires. Ici, on trouve absolument tout ce qu'on peut rêver. À part Miami, il n'y a pas d'autre villégiature pour offrir autant de distractions aux grands de ce monde. Le patelin est entre les mains des gangsters. Creedy a beau être le propriétaire d'une bonne moitié de la ville, même s'il le voulait, il ne pourrait pas se débarrasser des bandits et des maîtres chanteurs. Il se trouve qu'il s'en fout complètement, du moment que le pognon rapplique. Ce n'est pas un méchant homme, monsieur Brandon. N'allez pas vous faire cette idée. Je ne dirais pas qu'il n'est pas gourmand. Il veut que son argent rapporte. Si les truands contribuent à revaloriser ses propriétés, il n'y voit pas d'inconvénient. Tant que le casino, le bateau de jeux, les diverses boîtes de nuit, les cinq cinémas, le théâtre et l'opéra (toutes choses qu'il finance) rapportent, il ne se casse pas ; l'essentiel, pour lui, c'est que les gangsters, les escrocs, les trafiquants de drogues et les petits salopards ne trichent pas sur les recettes, et ils le savent bien. Cette ville est pourrie de vice, pourrie. Il n'y a pour ainsi dire pas un employé de la ville

qui ne touche pas sa petite commission d'un côté ou de l'autre.

— Et le juge Harrison a l'intention de nettoyer ces écuries d'Augias ?

Troy haussa ses puissantes épaules.

— C'est ce qu'il a promis de faire s'il est élu, mais il ne fera rien, bien entendu. Je ne dis pas qu'il n'y aura pas un coup de balai. Il y en aura un. Quelques petits voyous se retrouveront au gnouf. Il y aura de beaux discours et des drapeaux et puis, au bout d'un mois ou deux, les gros caïds feront jouer leurs biceps et tout redeviendra comme avant. Le juge découvrira que son compte en banque s'est mystérieusement gonflé. Quelqu'un lui offrira une Cadillac. Il finira par trouver que c'est bien plus facile de laisser faire, sans intervenir. Le nom de Harrison remplacera celui de Creedy ; à part ça, ce sera le même tabac. C'est le système qui est pourri, pas les hommes. Un homme demeure honnête jusqu'à un certain point, mais s'il y a assez de fric à la clé, on peut toujours l'acheter. Je ne dis pas que tout le monde soit à vendre, mais je suis certain que c'est le cas pour Harrison.

— J'avais l'impression que c'était Creedy qui était à la tête de toutes les combines malpropres. Si ce n'est pas lui, qui est-ce donc ?

Troy tira quelques bouffées avant de répondre :

— Celui qui se sert de la fortune de Creedy et qui est vraiment le maître de la ville, c'est Cordez, le propriétaire du Club Mousquetaire. C'est lui le caïd. C'est lui qui restera en place si Creedy est battu et se trouve remplacé par Harrison. On ne

sait pas grand-chose sur lui, sinon que c'est un drôle de futé qui a débarqué un beau soir d'Amérique du Sud, et qui paraît exceptionnellement doué pour tirer de l'argent de toutes sortes de combines. Si Creedy, c'est les grosses affaires, Cordez, c'est les grosses combines. Et ne vous y trompez pas. Creedy, c'est un enfant de chœur à côté de Cordez. Si quelqu'un pouvait foutre en l'air Cordez, la ville serait débarrassée de tous ces malfrats. Mais personne n'est assez fort pour ça.

— Pour me fixer les idées... Alors le Club Mousquetaire ne serait pas la seule affaire de Cordez ?

Troy eut un sourire amer et hocha la tête.

— Bien sûr que non. Il fait fructifier le fric de Creedy pour son propre compte. Prenez par exemple le Casino. Creedy a financé la construction et touche le loyer et les entrées, mais Cordez perçoit là-dessus vingt-cinq pour cent. Si la direction ne crachait pas au bassinet, une bombe aurait vite fait de ratatiner la baraque. Les gérants du bateau, du casino et de toutes les autres boîtes le savent bien, et ils raquent.

Je réfléchis un bon moment et considérai tout ce que je venais d'apprendre. Ce n'était pas nouveau. Cela se passait ainsi à New York, à Los Angeles, à Frisco et partout. En trente-six heures, il me semblait que j'avais fait un sacré parcours, de la mort subite de Sheppey dans une petite cabine étouffante, à tout ça. Avait-il découvert quelque chose susceptible de gêner Cordez aux alentours ? Sheppey avait été un bon limier, avec un

flair imbattable pour ce genre de choses. Je pensai au pic à glace, effilé et aiguisé comme un rasoir : une arme de truand.

Troy reprit :

— J'ai essayé de vous donner une idée de la situation. Les choses en sont là. D'autre part, ce gars Holding, vous feriez bien de l'avoir à l'œil. Vous pouvez avoir confiance en lui, comme dans un serpent à sonnettes, ni plus ni moins. Tant que vous jouez son jeu, il est copain comme cochon. Mais faites un seul geste qui ne cadre pas avec sa manière de voir, et vous vous retrouverez par terre sans savoir comment. Alors, faites gaffe.

Je le lui promis, et lui expliquai ce que je pensais du lien possible entre Sheppey et Creedy. Je lui donnai tous les détails, et lui parlai également de la mystérieuse pochette d'allumettes. J'ajoutai enfin :

— Moi, je pense que Creedy a fait venir Sheppey pour surveiller sa femme ou quelque chose comme ça ; Sheppey a dû tomber par hasard sur un truc d'énorme qui n'avait rien à voir avec Creedy. Je peux me tromper, mais je n'imagine pas un gars comme Creedy faisant assassiner quelqu'un.

Troy hocha la tête.

— Vous avez raison. Il ne ferait pas une chose pareille. Il pourrait peut-être faire mettre un type K.O. pour s'en débarrasser, mais le meurtre n'est pas son rayon. (Il se renversa dans son fauteuil.) Sacré business, hein ? Mais il n'y a encore rien de publiable. En creusant encore, nous trouverons bien un bon grelot à agiter. (Il consulta sa mon-

tre.) J'ai du travail, monsieur Brandon. Il faut que je me sauve. Je vais vous dire ce que je vais faire. Je vais mettre le jeune Hepple sur cette affaire. C'est un de mes meilleurs collaborateurs. Vous pouvez l'employer en toute confiance, où et quand vous voudrez. Il a le flair pour soutirer des renseignements. N'ayez pas peur de le faire boulonner, il adore ça. Pour commencer, il pourrait peut-être fouiller le passé de Hahn. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de pas catholique chez ce mec-là.

— Je vous passerai un coup de fil demain, et on bavardera, fis-je. Vous dites qu'il s'appelle Hepple ?

— C'est ça. Frank Hepple.

— Je vais lui téléphoner, annonçai-je en me levant. Vous ne connaîtriez personne qui fasse partie du Club Mousquetaire, par hasard ?

— Moi ? dit Troy en riant, pas mèche !

— J'aimerais bien y aller faire un tour.

— C'est à peu près impossible. Ne vous faites pas d'illusions. Personne n'entre là-dedans s'il n'a pas sa carte d'adhérent, à moins d'être introduit par un membre.

— Bon, eh bien ! tant pis. Je vous ferai signe. Avec un peu de pot, j'aurai peut-être du nouveau d'ici un jour ou deux.

— S'il y a quoi que ce soit sur Creedy, faut que ce soit du solide, sans ça rien à faire, ajouta Troy en se penchant vers moi pour mieux me convaincre. Je ne peux pas risquer une plainte en diffam-

mation avec un type comme ça. Il me mettrait en faillite aussi sec.

— Quand je vous donnerai des informations sur Creedy, ne vous en faites pas, ce sera du béton armé.

Je lui serrai la main et pris congé.

Désormais, au moins, j'avais l'impression de pouvoir compter sur quelqu'un. C'était assez réconfortant.

VIII

Un agent de police m'apprit que le Club Mousquetaire se trouvait au sommet de l'hôtel Ritz-Plaza. J'en fus très étonné. Je m'étais représenté le club sous l'aspect d'un luxueux hôtel particulier au milieu d'une propriété privée.

— En somme, ce ne serait, selon vous, qu'une enfilade de pièces tout en haut d'un hôtel ? Et moi qui croyais que c'était quelque chose de somptueux comme un palais des Mille et Une Nuits !

Muni de ces renseignements, je regagnai la Buick. Je m'assis au volant et réfléchis un moment. Puis je me rappelai que Greaves m'avait dit qu'il avait été détective au Ritz-Plaza. Peut-être saurait-il comment je pourrais m'y prendre pour pénétrer dans le club... Du premier drugstore venu, je lui téléphonai.

— Si vous avez le temps, j'aurais besoin d'un petit coup de main, dis-je en entendant sa respiration sifflante au bout du fil. Si on se retrouvait quelque part ? Je vous paie une bière.

Il me dit qu'il me verrait dans une demi-heure chez Al, dans la Troisième Rue. Je m'y rendis

illico, garai la voiture, et pénétrai dans le bistrot de Al.

C'était un de ces petits bars intimes, garnis de compartiments discrets. J'en choisis un qui faisait face à l'entrée, et m'y installai. Je commandai une bière et demandai au barman s'il n'avait pas le journal du soir. En même temps que ma bière, il m'apporta la presse. J'y trouvai un compte rendu de l'enquête et une photo de Rankin qui ressemblait là-dessus à un Sherlock Holmes qui vient de s'envoyer un coup de gnôle derrière la cravate. Sur la dernière page, il y avait un cliché de Thelma Cousins. La légende précisait que la police poursuivait son enquête sur le second crime mystérieux de la cabine de Bay Beach. Pendant que je regardais les photos, Greaves entra et se répandit sur la banquette en face de moi.

Après lui avoir commandé une bière, je lui dis que j'avais l'intention de forcer la porte du Club Mousquetaire et lui demandai s'il n'avait pas un truc à me suggérer. Il me regarda comme si j'étais complètement fou.

— Vous avez à peu près autant de chance d'y arriver que d'entrer à la Maison Blanche !

— Je n'en suis pas certain. On m'a dit que le club est situé au dernier étage du Ritz-Plaza. Comme vous y avez travaillé, vous devriez bien connaître la disposition des lieux.

Greaves ingurgita la moitié de sa bière, reposa le verre et s'essuya les lèvres du dos de la main.

— Ça ne vous servirait à rien. Ils occupent tout le dernier étage, et ils ont deux ascenseurs privés.

Vous entrez dans l'hôtel, vous traversez le hall et vous prenez un couloir à gauche. Au bout du couloir, il y a une grille gardée par une paire de balais qui ont réponse à tout. C'est bien simple. S'ils ne vous connaissent pas, ils n'ouvrent pas. S'ils vous reconnaissent, ils ouvrent la grille et vous font signer sur un registre. Ensuite, on vous fait monter par un des ascenseurs. Et après ça, je ne peux pas vous dire ce qui se passe, vu que je ne suis jamais monté là-haut. Comme ils ne vous reconnaîtront pas, ils n'ouvriront pas. Vous feriez mieux de laisser tomber. Vous perdez votre temps.

— Il y a un restaurant au club ?

— Diable ! Il paraît même que c'est le meilleur de tout le pays. Je ne pourrais pas l'affirmer ; je n'y ai jamais bouffé. Quel rapport ?

— Ne me faites pas croire qu'on trimbale des quartiers de bœuf et des caisses de poissons à travers le grand hall de l'hôtel. Je ne marche pas.

Il gratta son gros nez avec son verre de bière.

— Qui vous parle de ça ? Ils se servent de l'entrée de service de l'hôtel. C'est par derrière, au fond d'une impasse. Il se trouve que les cuisines de l'hôtel sont au dixième, parce que le restaurant est installé à cet étage. Je ne sais pas comment le club s'y prend pour se faire livrer, mais je sais que j'ai vu la marchandise monter, et les livreurs avec.

Je lui souris.

— J'attendais ça. Si je livrais un paquet quelconque, j'aurais l'occasion de jeter un coup d'œil. Vous ne connaissez personne parmi le personnel

qui consentirait à collaborer à l'entreprise ? J'irais jusqu'à cinquante dollars.

Greaves réfléchit longuement, et vida son verre avant de répondre.

— Vous allez vous fourrer dans un guêpier, mais enfin, je connais un type qui travaillait là. C'est Harry Bennauer. Je ne sais pas s'il y est encore. Il était quatrième barman, ou quelque chose comme ça. Il est toujours à court de fric, c'est un fervent du turf. J'ai jamais vu un flambeur aussi acharné. Je ne serais pas surpris qu'il consente à donner un coup de main.

— Essayez, voulez-vous ? Voyez s'il est toujours dans la boîte, et demandez-lui s'il aimerait gagner cinquante dollars sans trop se donner de mal. S'il paraît intéressé, dites-lui que je monterai par le monte-charge à sept heure pile.

Greaves considéra la question. Je voyais bien que ça ne l'emballait pas beaucoup.

— Vous risquez gros. Bennauer peut vous moucharder. Vous vous trouverez peut-être nez à nez avec un beau petit comité d'accueil. À ce qu'on raconte, les « videurs » professionnels du club ne sont pas des lopettes. Vous pourriez vous faire jeter plutôt salement.

— Allez-y, et contactez votre gars.

Greaves haussa ses massives épaules, se leva et se dirigea vers les cabines téléphoniques. Pendant qu'il formait son numéro, je commandai une seconde tournée. Il parla cinq minutes et revint s'asseoir.

— Je l'ai eu, dit-il. Il me dit qu'en ce moment,

justement, il est un peu à court, et qu'il étranglerait sa femme pour cinquante dollars. En ce qui le concerne, l'affaire est dans le sac. Maintenant, c'est à vous de voir. À votre place, je ne lui accorderais pas lourd de confiance, et même encore moins que ça. Il peut aller trouver la direction et vous vendre froidement pour cinquante-cinq dollars.

— Et puis après ? Ils ne vont pas me tuer. Le pire qui puisse m'arriver, c'est d'être vidé avec pertes et fracas. Et de toute façon, on ne me vide pas comme ça. Vous lui avez bien dit sept heures ?

Greaves acquiesça.

— Il attendra près de l'ascenseur. Il vous doublera, très probablement. Vous ne dépasserez sans doute pas les portes de l'ascenseur. Dès qu'il aura palpé ses talbins, il vous laissera choir aussi sec, j'en ai bien peur.

— Il ne palpera rien tant que je n'aurai pas vu ce que je veux voir. (Je consultai ma montre. J'avais quarante minutes devant moi.) Vous n'avez pas une idée de ce que je pourrais trimbaler là-haut en cas de pépin ?

Il se consacra tout entier à ce problème. Après l'avoir examiné un moment, il répondit :

— Bougez pas. Je vais voir ce que je peux faire.

Il vida son verre, se leva et quitta le bar. J'attendis en sirotant ma bière, et en parcourant le journal. Dans quel pétrin allais-je me fourrer ?

Il revint au bout d'une demi-heure, avec un paquet enveloppé de papier d'emballage sous le bras. Il s'assit en face de moi, la main tendue.

— Vous me devez vingt dollars.

Je sortis mon portefeuille, dis adieu à quatre billets de cinq et lui demandai :

— Qu'est-ce que j'ai pour mon argent ?

Il posa le paquet sur la table.

— Je connais un type dans le cognac. Il voudrait fourguer sa bibine au club. Il n'a pas la moindre chance, mais il ne s'en rend pas compte. J'ai prétendu que vous pouviez passer un échantillon de sa marchandise à la direction. En voilà une bouteille. (Il tapota le paquet.) Pour l'amour du Ciel, n'y goûtez pas !! Ce truc-là vous ferait pousser des ulcères gros comme des tomates sur les boyaux. (Il fouilla dans sa poche de gilet et posa une carte sur la table.) Voilà sa carte. Maintenant, débrouillez-vous.

Je pris le bristol et le rangeai dans mon portefeuille.

— C'est exactement ce que je cherchais. Merci beaucoup. Bon. Eh bien ! si je dois me décider, il serait temps de filer.

— Le tas de chair à pâté que je vais retrouver devant la porte du Ritz-Plaza, ce sera vous, annonça Greaves, d'un air lugubre. Vous êtes assuré ?

— Vous en faites pas pour moi, dis-je en prenant le paquet. Je me suis sorti de pas mal de coups durs.

— Certainement pas d'aussi durs que celui-ci, assura Greaves. Et ne vous faites pas d'illusions !

Un petit vieux grassouillet gardait l'entrée de service de l'hôtel. Dès qu'il m'aperçut, il me jeta

un regard dépourvu de sympathie. Je me plantai devant lui.

— C'est par ici, pour le Club Mousquetaire ?

— Ça se peut. Qu'est-ce que vous avez à y foutre ?

Je lui fourrai ma carte commerciale sous le nez et la lui fis lire.

— J'ai rendez-vous avec le sommelier. Une grosse affaire, papa. Allons ! Faut faire marcher le commerce. Ne me mettez pas des bâtons dans les roues.

Il ricana et désigna du pouce l'ascenseur.

— Prenez l'ascenseur. Jusqu'en haut.

Je l'abandonnai à ses rêves, qui ne devaient pas être bien formidables, mais il s'en contentait sans doute.

Je pénétrai dans la cabine, poussai le bouton marqué Club Mousquetaire et m'adossai à la paroi en me laissant enlever vers la stratosphère. Ce fut longuet. C'était un monte-charge qui n'avait rien de l'express.

Tout en montant, je glissai ma main sous ma veste et caressai la crosse du 38 que j'avais bouclé sous mon aisselle avant de quitter l'hôtel. Le contact de l'acier froid me rassura un peu, mais pas beaucoup.

Au bout d'un siècle ou deux, l'ascenseur stoppa et les portes coulissèrent. Ma montre m'apprit qu'il était sept heures précises.

Je me trouvai dans un petit hall encombré de caisses où le personnage dont Greaves m'avait parlé, Harry Bennauer, faisait le pied de grue.

Une cigarette lui pendouillait au coin des lèvres. C'était un petit bonhomme, modèle réduit, en veste blanche et pantalon noir. Il avait une tronche qu'un chasseur de têtes de Bornéo aurait été ravi d'ajouter à sa collection. Ses yeux renfoncés, ses lèvres minces et ses narines dilatées lui donnaient un air bizarre, mais pas particulièrement esthétique. Je sortis de l'ascenseur et lui souris.

— Le fric d'abord, papa, dit-il. Et plus vite que ça.

Je tirai de ma poche cinq billets de cinq et les lui tendis. Son expression se durcit.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Greaves avait parlé de cinquante dollars ?

— Greaves a parlé aussi du peu de confiance que je puis avoir en vous, fiston. La moitié comptant, l'autre moitié plus tard. Je veux jeter un coup d'œil sur la boîte. En sortant, je vous filerai l'autre moitié.

— Si vous passez cette porte, vous allez vous attirer des emmerdements, dit-il en fourrant hâtivement les billets dans sa poche-revolver.

— Vous êtes précisément celui qui doit mériter lesdits emmerdements. Pourquoi vous figurez-vous que je vous file cinquante dollars alors ? Il y a quelqu'un par là ?

— Pas pour l'instant, mais il y en aura dans dix minutes. Le patron est dans son bureau.

— Cordez ?

Il acquiesça.

— Le sommelier n'est pas là ?

— Il est dans son bureau aussi.

— Bon, eh bien ! passez devant, je vous suis. Si on a un pépin, j'ai affaire au sommelier. J'ai là un échantillon pour lui.

Bennauer hésita. Je voyais bien que le scénario ne lui disait rien, mais il tenait à ses vingt-cinq dollars complémentaires. Je me dis que l'avarice prendrait le dessus, et je ne me trompais pas.

Il poussa la porte. Je lui donnai quelques secondes d'avance et le suivis. Nous longeâmes un couloir vers une seconde porte. Elle donnait dans un immense bar, qui jetait un sacré jus. C'était l'établissement le plus luxueux que j'aie jamais vu ; trois cents personnes pouvaient y tenir à l'aise. Le long comptoir sinueux, en forme d'S, occupait deux des murs. Le sol était en verre noir. La moitié de la salle était à ciel ouvert, et je voyais briller les étoiles au-dessus de ma tête. La terrasse surplombait l'océan et les quinze kilomètres de la promenade du bord de mer. La salle était décorée de bananiers et de palmiers plantés dans de grandes caisses. Les murs et le toit disparaissaient sous une profusion de plantes grimpantes aux fleurs rouges, roses et orange.

Je rattrapai Bennauer près d'un palmier. Il me désigna une porte derrière le bar.

— Les bureaux sont par là, dit-il. Le restaurant par ici. Qu'est-ce que vous voulez voir d'autre ?

— J'aimerais bien emporter un souvenir. Donnez-moi donc une de ces pochettes d'allumettes qu'on distribue à la clientèle.

Il me regarda comme si j'étais complètement cinglé, mais se dirigea néanmoins vers le bar et me rapporta une poignée de pochettes.

— C'est ça que vous voulez dire ?

Je m'approchai, en pris trois, les ouvris et examinai le verso des allumettes. Il n'y avait aucun nombre imprimé.

— Vous n'avez que celles-là ?

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? C'est des allumettes, non ? C'est bien ce que vous avez demandé, pas vrai ?

— Il n'y en a pas d'autres ? De celles que le patron distribue lui-même ?

— Écoutez, papa, ça suffit comme ça. (Il commençait à suer sang et eau.) Si jamais on vous trouve ici, je me ferai salement virer. Embarquez vos sacrées allumettes, et tirez-vous !

— Pas moyen de glisser un œil dans un bureau ? Je mettrais cinquante de mieux si c'était possible.

Je le voyais perdre son sang-froid à vue d'œil.

— Vous êtes malade ! Allez, foutez-moi le camp, magnez-vous !

C'est alors que s'ouvrit la porte derrière le bar — celle qui, d'après Bennauer, conduisait dans les bureaux. Un gros homme apparut dans l'encadrement, il portait une veste blanche dont le revers s'ornait d'un bel insigne brodé, représentant une grappe de raisin. Je compris que le sommelier venait de faire son apparition. Il avait le type méditerranéen, avec d'épais cheveux bruns brillantinés et une moustache à la Charlie Chan. Ses petits yeux noirs allèrent de Bennauer à moi et, sous la couche de graisse, les muscles des maxillaires se crispèrent. Bennauer ne perdit pas tout à fait la tête. Il s'écria :

— Tenez, voilà justement M. Gomez. Vous n'aviez pas à monter ici sans rendez-vous.

Se tournant vers Gomez, il ajouta :

— Voici un type qui voudrait vous parler.

— Pourriez-vous m'accorder une minute d'entretien, monsieur Gomez ? Je suis O'Connor, de la Californian Wine Company.

Gomez s'avança vers moi et j'exhibai la carte commerciale que je posai sur le comptoir. Il la ramassa de ses doigts boudinés et l'examina. Sa figure était aussi expressive qu'un trou dans un mur. Je pouvais sentir le parfum de sa brillantine. Ça empestait. Lorsqu'il eut parcouru la carte il la posa sur le tranchant et se mit à tapoter le comptoir, tout en m'examinant.

— Je n'ai jamais fait d'affaires avec votre maison, dit-il.

— C'est la raison pour laquelle je viens vous voir, monsieur Gomez. Nous avons quelques produits susceptibles de vous intéresser. J'ai apporté une bouteille de notre cognac, cuvée spéciale, pour que vous l'essayiez.

Ses yeux noirs se portèrent sur Bennauer.

— Comment est-ce qu'il est entré ici ?

Bennauer avait repris ses esprits. Il haussa les épaules.

— J'étais là, et il est arrivé tout simplement. Il vous a demandé.

— Je suis monté par le monte-charge, dis-je. Le type à la porte de service, en bas, m'a dit de monter. J'ai mal fait ?

— Je ne reçois les représentants que sur rendez-vous.

— Je suis désolé, monsieur Gomez. Vous pourriez peut-être m'accorder un rendez-vous pour demain ? (Je posai le paquet sur le comptoir.) En attendant, si vous pouviez goûter ceci, nous pourrions parler affaires demain.

— Nous parlerons affaires tout de suite, trancha une voix derrière moi.

Gomez et Bennauer se figèrent tous deux comme des statues de marbre. Quant à moi, j'avoue que mon cœur fit un double saut périlleux. Je jetai un coup d'œil derrière moi. Un homme au teint basané, vêtu d'un smoking irréprochable, un camélia blanc à la boutonnière, se tenait à cinq ou dix mètres. Il avait un profil d'aigle, un visage étroit au nez busqué, une bouche mince et des yeux noirs toujours en mouvement. Il était grand et maigre : le type même du Sud-Américain dont les femmes raffolent et que les hommes accueillent avec une certaine méfiance.

J'étais à peu près sûr que c'était Cordez. Sinon, les deux autres n'auraient eu aucune raison de se comporter comme s'ils étaient en présence de Dieu le Père.

Le nouveau venu s'approcha du bar et tendit une fine main bronzée vers la carte que tenait Gomez. Le sommelier la lui donna. Il la contempla puis, sans changer d'expression, la plia en deux et la jeta derrière le bar.

— Et ça... ? demanda-t-il en montrant le paquet sur le comptoir.

Gomez se hâta de défaire le papier et posa la bouteille sur le bar, pour que Cordez puisse lire l'étiquette. Il l'examina, puis il tourna vers moi le regard ensommeillé de ses yeux noirs.

— J'ai déjà dit non, il y a un mois. Vous ne savez pas ce que ça veut dire : non ?

— Ah ! je regrette beaucoup. Je suis nouveau dans le secteur. Je ne savais pas qu'on vous l'avait déjà proposé.

— Eh bien ! à présent, vous le savez. Sortez d'ici, allez au diable et restez-y.

— Certainement, certainement. Je regrette. (Je pris un air confus.) Enfin, peut-être que si je laissais la bouteille... C'est du bon cognac. Nous pourrions vous faire des prix intéressants...

— Foutez-moi le camp !

Je m'éloignai du bar, et m'élançai sur la vaste étendue de verre noir. Je n'avais pas fait six pas que je vis apparaître trois hommes en smoking. Ils se tenaient devant moi, en demi-cercle, et bloquaient la sortie. Deux d'entre eux m'étaient inconnus. C'étaient de gros Américains du Sud, musclés et bovins, aux figures impassibles et dures.

Le troisième individu, debout entre ses deux acolytes, affichait un ricanement féroce sur son visage tuméfié. À sa vue, j'éprouvai soudain une faiblesse dans les genoux.

C'était Hertz.

Pendant un bon moment, nous nous dévisageâmes fixement. Il se passait la langue sur ses lèvres

épaisses, tel un serpent qui fait jaillir son dard avant de frapper. Enfin, il articula à mi-voix :

— Salut, sale mouchard ! Tu te souviens de moi ?

Je m'en souvenais un peu ! Je n'avais pas prévu que je serais éjecté par Hertz. J'étais prêt à me faire un peu tabasser et flanquer sur le trottoir avec l'empreinte d'un pied dans les fesses, mais je n'avais nullement envisagé le risque de me faire découper en lanières par le rasoir de Hertz.

Je réfléchis rapidement, tout en me glissant de côté, de façon à pouvoir avoir l'œil à la fois sur Cordez et Hertz. Cordez demanda, sur un ton excédé :

— Mais que se passe-t-il ?

— Ce fumier-là s'appelle Brandon, répliqua Hertz. C'est un privé. C'est le bras droit de cette tête de lard de Sheppey.

Cordez me fixa d'un œil impénétrable, puis il haussa les épaules, fit le tour du bar et se dirigea vers la porte de son bureau. Sur le seuil, il se retourna, et regarda Hertz.

— Sortez-le.

Hertz sourit.

— Avec plaisir. Dégagez un peu la piste, les gars, je veux m'occuper de monsieur tout seul.

Il écarta d'un geste ses deux armoires à glace et, toujours avec le sourire, en faisant étinceler ses petits yeux rapprochés, il s'avança vers moi sur le parquet de verre.

Ils étaient à cinq contre un. Six, si M. Cordez condescendait à prendre part à la fête, et la lutte

me parut plutôt inégale. Je fis pencher la balance en glissant une main sous ma veste et en exhibant mon 38.

— Doucement, dis-je en faisant décrire un demi-cercle au canon du revolver pour le braquer sur Hertz, les deux tueurs, Gomez, Bcnnauer et Cordez. Faites pas les méchants, ou il pourrait y avoir du dégât ici.

Hertz s'arrêta pile, comme s'il avait buté dans un mur de briques. Il regarda le revolver, les yeux ronds, stupéfait de me voir un objet pareil à la main. Cordez ne me quittait pas des yeux, la main sur la poignée de la porte. Les deux spadassins s'immobilisèrent. C'était des professionnels, et ils comprirent tout de suite que je n'hésiterais pas à tirer si on insistait.

Cordez revint près du comptoir et s'y accouda.

— Je vous ai dit de foutre le camp. Eh bien, filez !

— À condition que vous ôtiez ce gorille de mon chemin. Et puis brusquement tout s'éteignit.

C'était peut-être Gomez qui apportait sa petite contribution à la fête. Je n'en saurai jamais rien. J'entendis des piétinements précipités et pressai la détente. Une flamme orange jaillit de mon revolver et la balle alla briser un miroir, je ne sais trop où, devant moi. Puis une vague d'assaut se jeta sur moi et me renversa par terre. Des mains cherchèrent à tâtons ma gorge, mes bras, mes poignets. J'allais de nouveau appuyer sur la détente quand le revolver me fut arraché des mains. Un poing qui me parut plus lourd qu'une masse de fonte

s'écrasa sur ma tempe. Une chaussure s'enfonça dans mes côtes et quelqu'un me tomba dessus. Je frappai en aveugle. Mon poing rencontra un visage et j'entendis un gémissement. Quelque chose me siffla aux oreilles et fit un bruit sourd sur le verre du parquet. Des mains m'empoignèrent. Je lançai de grands coups de pied, me débattis comme un enragé, en jurant en moi-même ; puis un poing s'abattit sur ma mâchoire. La question était réglée.

La lumière revint.

J'étais allongé sur le dos, sous le regard des deux malabars et de Hertz. L'un d'eux laissait pendre mon revolver au bout de son bras.

La mâchoire me faisait mal et il me semblait que ma tête allait éclater. J'entendis des pas sur le parquet de verre. Cordez se joignit aux joyeux lurons. Sa figure maigre, toujours impassible, arborait une expression de totale indifférence. Je me relevai péniblement et parvins à m'asseoir, en tenant d'une main ma mâchoire endolorie.

— Enlevez-moi ça, et jetez ça dehors, ordonna Cordez. Et faites en sorte qu'il ne remette plus les pieds ici.

Il fit volte-face et s'en fut. C'est alors que je remarquai ses talons trop hauts. C'était encore un de ces types à chiqué qui veulent se faire plus grands que nature.

Hertz et ses copains ne bronchaient pas. Ils attendaient que Cordez ait disparu par la petite porte, derrière le bar. Gomez et Bennauer s'étaient déjà éclipsés. Hertz avança alors la main, et le

gars qui tenait mon revolver le lui tendit. Je vis Hertz manipuler l'arme et l'empoigner par le canon. Il ne cessait de me regarder, un sourire stupide sur sa face obtuse et toute couturée.

Je commençais à me remettre du gnon que j'avais reçu. Je compris, au geste de Hertz et à sa façon de tenir le revolver, que j'étais bon pour une dérouille à coups de crosse. Les adeptes de ce genre de sport savent très bien comment s'y prendre. Ils vous frappent partout, sauf aux points vitaux. Quand ils en ont fini avec vous, vous êtes hors jeu pour des mois. Dans les mains d'une brute sadique telle que Hertz, une crosse de revolver peut faire pas mal de dégâts, mais ce n'est pas forcément mortel.

Pendant cinq ans, j'avais été inspecteur spécial, attaché au bureau du district attorney de San Francisco. Si vous connaissez un coin plus dangereux que les docks de San Francisco, dites-le-moi vite, que je n'y aille pas ! Pendant cinq ans, j'avais eu affaire à des terreurs comme Hertz. Tant qu'il gardait sa lame de rasoir dans sa poche, il ne me faisait pas si peur que ça.

Mais j'essayai de lui faire croire qu'il me flanquait une pétoche effroyable. Au moment où, l'arme à bout de bras, il prenait son élan, je reculai en feignant l'affolement, et gémis :

— Laissez-moi me tirer. Je vous ferai pas d'en-nuis. Laissez-moi me tirer, rien que ça...

Le sourire de Hertz s'élargit. De sa voix grave, il lança avec un ricanement stupide :

— Tu vas y aller, papa. Tu vas voir, comment que tu vas y aller !

Il me laissa encore m'écarter, tout tremblant d'effroi. Il m'accorda même le temps de me remettre debout. Puis il s'avança en se dandinant, sa figure ravagée illuminée d'une joie sadique et, le bras levé, s'apprêta à m'assener un coup sur la tête.

Mais j'avais calculé ma petite affaire. À l'instant précis où son bras s'abattait, j'esquivai légèrement de côté. La crosse siffla à mes oreilles, son bras me heurta l'épaule et il se trouva précipité tout contre moi. Saisissant alors le revers de sa veste, je fléchis les genoux, m'appuyai contre lui et l'arrachai de terre. Il s'envola au-dessus de ma tête avec la grâce d'un acrobate, atterrit sur la bouche et le nez, dans un fracas qui fit tinter les bouteilles sur les étagères du bar et glissa élégamment à plat ventre sur le verre du parquet pour aller finalement percuter le comptoir, la tête la première.

Je bondis sur un des malabars, tel un taureau furieux sur le matador. Il fit un saut de côté, les yeux hors de la tête. Mais ce n'était pas à lui que j'en avais. C'était une feinte ; j'en voulais à son copain. Celui-ci ne bronchait pas et je le pris par surprise. Mon poing l'atteignit à la mâchoire, un peu sur le côté ; un coup magnifique, lancé à toute volée, qui le souleva de terre et l'envoya valser en tournant sur le parquet de verre et donner de la tête en plein dans le mur. Au contact de son crâne, la cloison fit entendre un son si doux, si délicieux que je compris aussitôt qu'il avait son compte pour un bon bout de temps.

Restait le troisième larron.

Il me chargea comme un éléphant furieux. Ça me faisait du bien de lui voir cette tête saisie d'effroi. J'esquivai son crochet du droit et lui volai dans les côtes, ce qui le fit tomber à la renverse. Puis, en vol plané, j'allai lui empoigner les chevilles, et tirai dessus brusquement en retombant. Son crâne percuta le plancher avec une telle force que j'en eus presque mal moi-même. Il fut alors parcouru d'un soubresaut convulsif et il s'endormit pour le compte.

Je m'arrêtai pour jeter un coup d'œil sur Hertz. Il était toujours en train de compter les étoiles, pelotonné contre le coin du bar. Je m'approchai de lui, arrachai mon revolver à ses doigts inertes et le rangeai dans mon étui. Puis saisissant Hertz par les oreilles, je lui soulevai la tête et la lui cognai brutalement contre le sol. Il s'agita un instant comme un poisson qu'on vient de tirer de l'eau et redevint complètement inerte.

Je reculai d'un pas pour juger des dégâts. Toute l'affaire n'avait pas duré quatre-vingts secondes, j'étais assez content de moi. Il y avait bien quatre ou cinq ans que je n'avais eu l'occasion de me lancer dans une aussi belle bagarre. Au moins, je n'avais pas perdu la main. Désormais, je me trouvais face à l'alternative suivante : me tirer en vitesse, ou rester sur place, bien caché, dans l'espoir de glaner quelques renseignements intéressants.

Jusque-là, je n'avais rien découvert qui vaille le risque de me faire ratatiner. Comme je n'avais

guère de chances de réussir à forcer de nouveau la porte du club, je résolus de tenir bon.

Mais où me cacher ?

Je traversai le bar en courant pour gagner la terrasse. À ma droite, j'apercevais une rangée de fenêtres illuminées. À moins d'avoir complètement perdu le sens de l'orientation, il s'agissait des fenêtres des bureaux. Une longue corniche passait sous les fenêtres. Je levai la tête. Le toit en pente douce s'enfonçait dans l'obscurité. Je pouvais tout juste apercevoir une petite plate-forme au sommet. Il me semblait que si je pouvais me hisser là-haut je serais à l'abri pour un moment et, quand le club s'animerait, j'aurais peut-être l'occasion de partir en reconnaissance sans trop attirer l'attention.

J'entendis un des gros balaises pousser des gémissements étouffés. Les minutes m'étaient comptées. J'enjambai la balustrade de la terrasse, tendis la main pour atteindre l'étroite tablette qui garnissait le bord du toit, trouvai un point d'appui solide et entrepris d'y grimper.

Je ne suis pas sujet au vertige, mais en me balançant entre ciel et terre, je ne pouvais pas m'empêcher de songer à la chute dans le vide et au trottoir si loin au-dessous de moi. Je parvins à poser une jambe sur le rebord, me hissai un bon coup et réussis à m'allonger complètement sur le toit. Je restai là un long moment, cramponné aux tuiles, en me demandant si je pouvais me permettre le moindre geste, ou si j'allais glisser sans pouvoir m'arrêter.

Je tentai pourtant ma chance, me mis à quatre pattes et, avec mille précautions, me redressai. Mes chaussures à semelles de crêpe me donnaient une assez bonne prise. Penché en avant, presque à quatre pattes, je grimpai sur les tuiles jusqu'à la plate-forme et m'y assis.

Il n'y avait aucun vasistas. Si quelqu'un me poursuivait, il lui faudrait arriver par le même chemin que moi. Or, avec mon revolver à la main, ma position pour l'instant était inexpugnable.

Le magnifique panorama de Saint Raphael City s'étalait à mes pieds. J'avais tout loisir de l'admirer.

Vers huit heures, j'entendis le club s'animer brusquement. Tout en bas, les énormes Cadillac, les Packard et les Rolls venaient se ranger devant l'entrée de l'hôtel. Un orchestre tout ce qu'il y a de chouette se mit à jouer en sourdine ; la terrasse s'illumina. Je ne risquais rien, selon moi, à allumer une cigarette. Je résolus d'attendre encore une heure pour voir ce que je pourrais dégoter. Le temps passa. Vers neuf heures, la soirée battait son plein. Par-dessus le murmure discret de l'orchestre, je pouvais entendre le bourdonnement des voix et le brouhaha des rires. Il était temps. Je me levai.

La descente du toit en pente était autrement dangereuse que la montée : un faux pas, et je m'en irais valser par-dessus bord jusqu'au trottoir, à cinquante mètres plus bas. J'avançai centimètre par centimètre, en me traînant sur le dos, et en me retenant précautionneusement, avec les mains et avec mes talons de crêpe. J'atteignis le rebord,

saisis la tablette, lançai mes jambes par-dessus et, après m'être retourné, me laissai pendre dans le vide.

Assez loin à ma droite, je voyais la terrasse brillamment illuminée, avec les tables, la clientèle élégante et tout un régiment de garçons et de maîtres d'hôtel. Je me trouvais dans une zone d'ombre et, à moins que quelqu'un ne s'avance tout au bout de la terrasse, on ne pouvait pas me voir.

Mes pieds atteignirent la corniche qui courait sous les fenêtres des bureaux. Je me lâchai. C'était dangereux, car en touchant la pierre, je faillis basculer et partir à la renverse. Mais en ramenant la tête en avant, je réussis à reprendre l'équilibre ; puis je me cramponnai de nouveau à la tablette pour souffler un instant.

Le reste était facile. Je n'avais qu'à marcher le long de la corniche et regarder par les fenêtres au passage. Les deux premières pièces étaient vides, meublées comme tous les bureaux, avec des machines à écrire, des tables et des fichiers métalliques, le tout dans le genre luxueux. La troisième fenêtre était beaucoup plus grande. Je m'arrêtai à proximité et y glissai un œil.

Assis sur une chaise à haut dossier, à un bureau énorme, recouvert d'une glace, Cordez fumait une cigarette brune dans un long fume-cigarette et vérifiait des colonnes de chiffres, dans un registre.

La pièce était vaste et décorée dans des tons coquille d'œuf. Toute la garniture de bureau était d'acier poli. Trois grands fichiers, en acier égale-

ment, se dressaient contre le mur. À côté de Cordez, je découvris un énorme coffre-fort.

J'observai la scène pendant une dizaine de minutes. Juste au moment où je me disais que je perdais mon temps, j'entendis frapper. Cordez leva la tête et cria : « Entrez », avant de se remettre à ses chiffres.

La porte s'ouvrit et un homme pâle et rondouillard, vêtu d'un smoking bien coupé, pénétra dans le bureau. Il portait un œillet grenat à la boutonnière, et des diamants étincelaient à ses manchettes. Il referma la porte comme si elle était en cristal fin et resta immobile, dans l'expectative, le regard rivé sur Cordez.

Lorsque Cordez eut fini de vérifier la colonne, il nota le total et leva la tête d'un air glacial.

— Ah ! écoutez, Donaghue, dit-il, si vous n'avez pas d'argent, fichez le camp. J'en ai assez supporté comme ça.

L'homme tripota sa cravate irréprochable. Ses yeux reflétèrent une haine impuissante.

— J'ai l'argent, répliqua-t-il, et je vous prie de rengainer vos insolences. (Tirant une liasse de billets de sa poche, il la jeta sur le bureau.) En voilà mille. Cette fois, j'en prendrai deux.

Cordez prit la liasse, l'aplatit sur la table et compta les billets. Puis il ouvrit un tiroir et la glissa dedans. Il se leva alors et s'approcha du coffre. Se plantant devant, pour empêcher Donaghue de lorgner la combinaison, il fit pivoter le cadran et l'ouvrit ; il en sortit quelque chose, referma la porte et revint à son bureau.

Il lança sur la tablette de verre deux pochettes d'allumettes qui vinrent s'arrêter devant Donaghue.

Donaghue s'en empara, les ouvrit et les examina soigneusement, puis il les glissa dans la poche de son gilet. Il sortit sans un mot, et Cordez retourna à son bureau. Il resta immobile un long moment, perdu dans la contemplation du mur, puis il reprit son porte-mine d'or et se remit à ses comptes.

Je demeurai à mon poste d'observation.

Au cours des quarante minutes suivantes, deux autres personnes entrèrent : une grosse dame âgée, et un gamin qui avait l'air d'un potache. Ils lâchèrent chacun cinq cents dollars pour une pochette d'allumettes. Chaque fois Cordez se comporta comme s'il leur rendait un service extraordinaire.

Il était à présent dix heures moins dix, et je me souvins de mon rendez-vous avec Margot Creedy.

Je me penchai et regardai en bas. À trois mètres au-dessous de moi, sur ma gauche, j'aperçus le balcon de l'une des chambres de l'hôtel. La fenêtre n'était pas éclairée et je me dis que ce serait le chemin le plus facile et le plus sûr pour déguerpir.

Je passai à quatre pattes devant la fenêtre de Cordez et parvins juste au-dessus du balcon. Là, je m'assis sur la corniche, pivotai, saisis fortement le rebord, me laissai pendre et lâchai les mains.

Je n'eus aucun mal à forcer les portes-fenêtres, et quelques minutes plus tard, j'étais dans la chambre. Je gagnai alors la porte à tâtons, l'ouvris

et jetai un regard furtif dans un vaste couloir. Il était désert. Je le suivis aussitôt jusqu'aux ascenseurs...

Ce n'était pas plus difficile que ça !

IX

À dix heures cinq, je vis Margot Creedy émerger de la porte tournante de l'hôtel et s'arrêter sous le dais brillamment illuminé.

Elle était vêtue d'un fourreau vert émeraude pailleté d'or, à décolleté plongeant, qui la moulait comme une seconde peau. Une rivière de grosses émeraudes lui brillait au cou. Elle était étincelante, à vous couper le souffle.

Tout en ayant un peu honte de ma Buick plutôt minable, je l'amenai près de l'entrée de l'hôtel. Je stoppai, me glissai du siège et descendis.

— Bonsoir, dis-je. Permettez-moi de vous dire que vous êtes absolument merveilleuse. Ce n'est d'ailleurs qu'une façon de parler. Ma véritable opinion serait un peu trop délicate à exprimer.

Elle m'adressa son petit sourire. Ses yeux vifs brillaient d'animation.

— J'ai mis cette robe exprès pour vous, dit-elle. Je suis heureuse qu'elle vous plaise.

— C'est bien peu dire : vous êtes sensationnelle. Vous avez votre voiture ?

— Non. Je vais vous montrer le bungalow et

puis vous me reconduirez peut-être, si ça ne vous fait rien.

— Bien entendu. Je vous ramènerai.

Je lui tins la portière et elle s'installa. En refermant, j'eus un bref aperçu de ses chevilles déliées. Je fis le tour du capot, montai à mon tour et démarrai.

— Vous prenez à droite et vous allez jusqu'au bout de la promenade, dit-elle.

Gentiment nous fîmes la causerie tout en longeant la route du bord de la mer. Entre autres choses, ma jolie compagne m'apprit que le bungalow où elle me conduisait n'était pas à elle, mais à son père qui le lui prêtait.

— Il va être enchanté de m'avoir comme locataire, fis-je. Nous ferions mieux de laisser tomber...

— Il n'en saura rien. Il croit que je m'en sers toujours...

Margot Creedy me dit alors de tourner à gauche. Les phares illuminèrent un chemin sablonneux et mal entretenu qui semblait courir droit dans la mer.

De part et d'autre du chemin, les palmiers cachaient la lune et, en dehors du pinceau des phares, c'était la nuit complète. Elle ouvrit son sac et prit une cigarette.

— Quel coin perdu ! soupirai-je.

— C'est justement ce qui m'a plu, répondit-elle. Si vous aviez vécu à Saint Raphael aussi longtemps que moi, vous apprécieriez parfois la solitude. Vous n'aimez pas être seul ?

À la perspective d'une visite éventuelle de Hertz et de ses tueurs, je fis des réserves :

— Ma foi, de temps en temps.

Nous roulâmes en silence, pendant cinq cents mètres et puis les phares découvrirent un petit bungalow trapu, à vingt mètres de la plage.

— Nous y voilà.

Je stoppai.

— Vous avez une lampe de poche ? demanda-t-elle. Le temps de trouver le compteur...

Je pris une torche électrique dans la poche de la portière et la suivis dans l'allée menant à la petite maison. Le clair de lune illuminait une longue plage de plus d'un kilomètre, des palmiers, et la baie. Au loin, brillaient les lumières d'une villa construite sur un promontoire rocheux, surplombant la mer.

— Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas ? demandai-je à Margot pendant qu'elle cherchait la clé dans son sac.

— Arrow Point.

— C'est la maison de Hahn ?

— Oui.

Elle trouva la clé et ouvrit la porte, puis elle tâtonna une seconde et une lumière éclatante révéla une grande salle, luxueusement meublée, avec un petit bar dans un coin, un combiné radio-tourne-disques-télévision, de nombreux fauteuils confortables et une large banquette capitonnée qui tenait toute la longueur d'un des murs ; le sol était garni de mosaïque bleue et blanche. J'entrai et me

plantai au milieu de la pièce pour admirer les aîtres.

— Ça, c'est quelque chose ! m'écriai-je. Vous êtes sûre que je peux m'installer ici ?

Elle s'approcha des portes-fenêtres et les ouvrit, toucha un interrupteur et illumina une terrasse de dix mètres de long, d'où l'on avait un panorama magnifique sur la mer et les lointaines lumières de Saint Raphael.

— Ça vous plaît ?

Debout sur le seuil, elle me gratifia encore de son petit sourire ensorceleur. Rien que de la regarder, j'avais le sang qui me galopait dans les veines comme un wagonnet de *scenic-railway*.

— C'est formidable !

Je regardai le bar. Il comportait tout un assortiment de bouteilles. J'avais l'impression qu'on pouvait demander n'importe quoi ; il y avait de tout.

— Et ces bouteilles ? Elles appartiennent à votre père ou à vous ?

— À lui. Je les ai prises à la maison. Quatre à la fois, dit-elle en souriant. Il a de tout. Je ne vois pas pourquoi je ne me servais pas, de temps en temps, n'est-ce pas ?

Elle passa derrière le bar, ouvrit un réfrigérateur et en sortit une bouteille de champagne.

— Nous allons fêter ça, dit-elle. Tenez. Débouchez-la, je vais chercher des verres.

Elle disparut. Je fis sauter les fils de fer entourant le bouchon. Lorsqu'elle revint avec deux flûtes à champagne sur un plateau, je dégageai

doucement le bouchon, versai le vin dans les verres et nous trinquâmes.

— À quoi buvons-nous ?

— À notre rencontre, dit-elle, les yeux brillants. Parmi tous les hommes que j'ai connus, vous êtes le premier qui se fiche pas mal que je sois riche ou pauvre.

— Hé ! là, une seconde. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Elle lampa son champagne et gesticula, le verre vide à la main.

— Je le sais. Maintenant, allez visiter votre nouvelle maison et dites-moi ce que vous en pensez.

Je posai mon verre.

— Par où dois-je commencer ?

— La chambre est par là, à gauche.

Je plongeai mon regard dans le sien. Ses yeux avaient une expression qui pouvait signifier n'importe quoi.

J'allai visiter la chambre, un peu haletant. Je me dis que je me faisais des idées, mais, néanmoins, l'impression qu'elle n'était pas venue uniquement pour me montrer le bungalow persista.

La chambre était belle, avec un grand lit, des penderies et un sol de mosaïque. Les placards regorgeaient de vêtements. La pièce était décorée dans les tons chinois et vert Nil. La salle de bains contiguë ressemblait à un rêve de Cecil B. de Mille, avec une baignoire-piscine et une douche encastree, le tout noir et bleu pâle.

Je retournai dans le living-room. Margot était allongée sur la banquette, deux coussins sous la

nuque. Elle contemplait la mer qui scintillait au clair de lune.

— Ça vous plaît ? demanda-t-elle sans me regarder.

— Je comprends ! Vous tenez vraiment à ce que je m'installe ici ?

— Pourquoi pas ? Je ne m'en sers pas pour l'instant.

— Mais vous avez toutes vos affaires ici...

— Je n'en ai absolument pas besoin pour l'instant. Ça ne m'amuse plus de les mettre. Plus tard, je recommencerai peut-être à les porter. J'aime bien laisser reposer mes toilettes... Il y a tout de même assez de place pour vous malgré tout.

Je me laissai tomber dans un fauteuil à côté d'elle. Ce tête-à-tête, dans ce bungalow perdu, m'avait complètement chaviré. Elle tourna la tête, me regarda et dit :

— Et votre crime ? Ça avance ?

— Pas trop, mais vous ne croyez tout de même pas que je peux penser au travail quand il m'arrive des choses comme ça !

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Ceci... Le bungalow. Et, naturellement, vous...

— Ne dites pas tout de même que je vous fais perdre la tête !

— Vous le pourriez fort bien. D'ailleurs, c'est déjà fait.

Son regard ne me quittait pas.

— Vous êtes assez troublant, dans votre genre, vous aussi...

Il y eut un long silence, puis, abandonnant sa

pose sur la banquette, elle rejeta les jambes par terre et se mit debout.

— Je vais me baigner. Vous venez ?

— Avec joie. Je vais chercher ma valise, elle est restée dans la voiture.

Je fonçai dans l'obscurité pour aller prendre ma valise dans ma voiture et revins dans la chambre, où je la trouvai debout devant l'immense miroir.

Elle avait enlevé sa robe et portait un déshabillé blanc. Elle contemplait son image et tenait sa chevelure à deux mains pour la relever.

— Inutile, dis-je en posant ma valise sur le lit. Je vais vous arranger ça.

Elle se retourna lentement. Ses yeux avaient cet éclat que l'on décèle parfois dans le regard d'une femme qui s'offre.

— Vous me trouvez belle ?

— Mieux que belle.

J'avais le vertige. Je fis un malheureux effort pour me secouer et pour empêcher qu'il se passe quelque chose que je pourrais regretter le lendemain matin, je murmurai :

— Il vaudrait peut-être mieux renoncer à la baignade. Je vais vous raccompagner. (J'avais tout à coup des difficultés respiratoires.) Nous risquons de le regretter...

Elle secoua la tête.

— Ne dites pas ça. Je ne regrette jamais ce que je fais.

Sans me quitter des yeux, elle s'avança lentement vers moi.

— Donnez-moi une cigarette, souffla Margot dans l'obscurité.

J'attrapai mon paquet à tâtons sur la table de chevet, fis sauter une cigarette et la lui tendis. Puis je lui donnai du feu. À la lueur de la petite flamme du briquet, je vis sa tête blonde sur l'oreiller. Son visage avait une expression détendue, paisible, et quand nos regards se rencontrèrent au-dessus de la flamme, elle me sourit.

Je refermai le briquet, et ne vis plus que le contour imprécis de son nez quand elle tirait sur la cigarette et faisait rougeoyer le bout incandescent.

— Je me demande ce que vous devez penser de moi, dit-elle dans l'ombre. Je ne cherche pas des excuses. Je ne suis pourtant pas une fille facile, mais ça m'arrive parfois, et je n'y puis rien. Dès l'instant où je vous ai vu, j'ai éprouvé une sensation que je n'avais pas ressentie depuis des mois. Et voilà le résultat. Je suppose que vous ne me croirez pas, mais c'est la vérité. C'est une de ces impulsions folles, irrésistibles... Maintenant, je suis heureuse, sans vergogne. (Elle avança le bras pour me prendre la main.) Je tiens à vous dire que vous êtes encore mieux que je ne l'avais espéré, et que je n'aurais pu rêver meilleur amant.

Je n'avais pas encore repris mes esprits, et la rapidité des événements me surprenait. Ses paroles me faisaient plaisir, mais, en même temps, je m'apercevais que j'étais tombé trop facilement dans ses bras. J'étais persuadé que j'avais dépassé le stade où on se laisse emporter par la passion.

J'étais gêné de voir que je m'étais trompé. Je me soulevai sur un coude et me penchai sur elle. Je trouvai sa bouche, dans l'ombre, et l'embrassai.

— Et vous, vous êtes formidable, soufflai-je, en laissant errer mes lèvres sur son visage. Formidable !

Elle me passa la main dans les cheveux.

— Alors, nous sommes satisfaits tous les deux.

Sur ces mots, elle se glissa du lit, se leva et quitta la chambre. Je cherchai ma robe de chambre à tâtons et la suivis.

Elle se tenait debout près de la porte-fenêtre et contemplait la mer et la plage argentée. Dans le clair de lune, immobile et nue, elle formait un tableau ravissant. On eût dit le chef-d'œuvre d'un sculpteur de génie.

— Et maintenant ? dis-je en m'approchant d'elle. Qu'est-ce qui se passe dans cette jolie tête ?

— Allons nous baigner, dit-elle en me prenant par la main. Ensuite, il va falloir que je m'en aille. Quelle heure est-il ?

Je l'entraînai sur la terrasse, pour pouvoir consulter ma montre au clair de lune.

— Plus de deux heures.

— On nage cinq minutes, et puis il faudra réellement que je parte.

Elle me précéda en courant sur la plage et je galopai sur ses talons, après avoir envoyé promener ma robe de chambre. Je me mis à nager à côté d'elle. Au bout de deux cents mètres, nous fîmes demi-tour pour regagner la grève. L'eau était tiède ;

le silence nous enveloppait, comme si nous étions les deux derniers survivants de la planète.

Nous retraversâmes la plage en nous tenant par la main. En arrivant au perron du bungalow, elle s'arrêta brusquement, se retourna et leva son visage vers moi. Mes mains glissèrent le long de son dos svelte, sur la courbe de ses hanches et je l'attirai contre moi. Nous restâmes immobiles ainsi un moment, puis elle me repoussa.

— C'était merveilleux, Lew. Je reviendrai. Je peux ?

— Quelle question ! Comment pourrais-je refuser ?

— Je vais m'habiller. Ça ne vous ennuie pas trop de me reconduire ?

— Je préférerais vous voir passer la nuit ici. Pourquoi pas ?

De la tête, elle fit signe que non.

— Je ne peux pas. N'allez pas croire que je n'en ai pas envie, mais c'est papa qui paie ma bonne. Si je découche, il le saura.

— Il me semble qu'il est bien encombrant, ce père. Enfin, c'est bien. Rentrons.

Je ne mis que quelques minutes à me rhabiller. Je l'attendis ensuite, assis sur le lit, pendant qu'elle se coiffait devant la table à maquillage.

— Vous savez, je crois vraiment que je devrais vous payer un loyer. Je pourrais aller jusqu'à trente dollars par semaine, et ça vous ferait de l'argent de poche.

Elle rit, et secoua la tête.

— C'est très gentil de votre part, mais je ne

veux pas d'argent de poche. Je veux vraiment de l'argent, que je puisse dépenser. Non. Je suis heureuse que vous soyez ici, et je ne veux pas être payée. (Elle se leva, en lissant sur ses hanches la robe étincelante, se regarda une dernière fois et se retourna.) Maintenant, il faut partir.

— Eh bien ! allons-y. Si vous y tenez absolument.

Elle s'approcha de moi et me caressa la joue du bout des doigts.

— Oui, j'y tiens.

Je la suivis à travers les pièces, en éteignant tout ; puis je fermai la porte et glissai la clé dans ma poche, avant de monter en voiture.

Tout en roulant sur la route bosselée, je réfléchissais. Il me semblait que c'était l'occasion ou jamais de lui poser certaines questions. Elle paraissait d'humeur conciliante. Il y avait particulièrement un point que je tenais à éclaircir.

D'un ton indifférent, je lançai à tout hasard :

— Vous ne sauriez pas quelle bonne raison votre père aurait eue d'employer un détective privé ?

Elle était profondément enfoncée sur les coussins, la tête appuyée contre le dossier. Elle se raidit un peu, et se tourna vers moi.

— Maintenant que vous avez obtenu de moi tout ce que vous avez voulu, vous espérez sans doute que je vais obtempérer à vos moindres désirs ?

— Non. Vous n'êtes pas obligée de me répondre. Je ne vous en voudrais pas.

Elle se tut pendant un bon moment, puis elle articula enfin :

— Je ne sais pas, mais je peux le deviner. S'il est exact qu'il employait votre associé, c'était probablement pour faire surveiller sa femme.

— Avait-il des raisons de la faire surveiller ?

— J'imagine qu'il en avait de multiples. Je suis même étonnée qu'il ne l'ait pas fait plus tôt. Elle a toujours un gigolo accroché à ses jupes. En ce moment, c'est cet abominable Thrisby. Papa en a peut-être assez. J'aimerais bien qu'il divorce. Ça me permettrait de rentrer à la maison.

— Ça vous plairait ?

— Personne n'aime être mis à la porte de chez soi. Bridgette et moi, nous ne pouvons absolument pas vivre ensemble.

— Qu'est-ce que vous reprochez à Thrisby ?

— Tout. C'est le briseur de ménages par excellence. Un homme infect.

J'abandonnai le sujet pendant un moment, puis, en quittant le chemin pour la route du bord de mer, j'amorçai une nouvelle question :

— Votre père n'aurait pas embauché Sheppey pour vous surveiller, par hasard ?

D'une chiquenaude, elle projeta sa cigarette par la portière.

— Il n'aurait pas besoin de payer un détective pour ça. Ma bonne s'en charge. Papa m'a laissée prendre l'appartement, à condition que je la garde avec moi. Non. À moins qu'il s'agisse d'une chose que j'ignore totalement, je crois que vous pouvez

être certain qu'il avait engagé votre associé pour surveiller Bridgette.

— Oui, je le crois aussi.

Nous roulâmes en silence pendant deux ou trois kilomètres, puis elle reprit :

— Vous comptez la surveiller à votre tour ?

— Non. Ça n'avance à rien. Je ne pense pas qu'elle soit mêlée à la mort de Sheppey. Je suis persuadé que pendant qu'il la surveillait, il est tombé sur quelque chose qui n'avait rien à voir avec elle. Quelque chose d'important. Comme il était assez intelligent pour s'en rendre compte, on l'a tué. Saint Raphael est une ville de gangsters. Prenez le Club Mousquetaire. Sheppey a peut-être découvert quelque chose dans cette boîte-là. L'établissement a beau être fréquenté par le dessus du panier, le patron est bel et bien un gangster.

— Oh ! Vous croyez vraiment ?

— Je joue aux devinettes. Je peux me tromper, mais tant que je n'aurai pas trouvé autre chose, je retiens toujours cette hypothèse-là.

— Si Sheppey avait réuni des preuves permettant à papa d'obtenir son divorce, Bridgette se retrouverait sans un sou. Elle n'a pas de fortune personnelle, ou presque rien. Si papa divorçait, elle serait sur la paille ; c'est tout naturel que ça ne lui plaise pas beaucoup.

— Vous n'insinuez pas qu'elle aurait tué Sheppey ?

— Non, bien sûr, mais Thrisby en est capable. Je le connais ; vous pas. Il est totalement dépourvu

de scrupules, et s'il pensait que, par la faute de Sheppey, il devrait se passer des subsides de Bridgette, il peut fort bien l'avoir tué.

C'était une hypothèse que je n'avais pas envisagée.

— Je crois que je vais aller jeter un coup d'œil sur lui. Où peut-on le trouver ?

— Il a une petite maison là-haut sur la Crête, aux environs immédiats de la ville. Ça s'appelle le Château Blanc. Ce n'est pas un château, naturellement. Rien qu'une sale petite garçonnière trop voyante.

Je fus surpris de l'entendre s'exprimer avec une telle amertume.

— Bridgette n'est pas la seule femme qu'il emmène là-bas, reprit-elle. Tout lui est bon, pourvu qu'elles aient de l'argent.

— Enfin, il n'est pas le seul dans son genre. La côte est pourrie de types comme ça.

— Oui... Vous prendrez la première à droite, maintenant. Elle tombe juste sur le Franklyn Arms.

Je quittai la promenade, et j'aperçus en face de moi l'enseigne lumineuse de son immeuble. Je stoppai devant les grandes portes tournantes.

— Eh bien ! bonsoir, dit-elle en me caressant la main. Je vous téléphonerai. Prenez garde à Thrisby !

— Ne vous en faites pas pour moi. Je me charge du bonhomme. J'attends votre coup de fil.

Comme j'allais descendre de voiture, elle me retint.

— Non, je vous en prie. Ma bonne doit être en train de m'épier par la fenêtre. Bonne nuit, Lew.

Elle se pencha sur moi pour m'effleurer la joue de ses lèvres, puis elle ouvrit la portière, se glissa dehors, gagna rapidement la marquise illuminée et disparut dans la porte tournante.

Je redémarrai.

En arrivant sur la route du bord de mer, je me rangeai contre le trottoir pour allumer une cigarette et repartis lentement vers mon bungalow.

En chemin, j'essayai de remettre de l'ordre dans mes pensées. Oubliant Margot, je me concentrai sur Cordez. Pour une raison ou pour une autre, la pochette d'allumettes que j'avais trouvée dans la valise de Sheppey paraissait valoir cinq cents dollars. Cordez en avait donné trois à trois personnes différentes, et chacun avait payé cette somme. Il était normal de supposer que Sheppey avait trouvé les allumettes, ou les avait chipées à quelqu'un. Ce quelqu'un avait mis à sac la chambre de Sheppey et la mienne. Il avait échoué chez mon associé, mais il avait trouvé les allumettes chez moi, laissant à la place une autre pochette, dans l'espoir, sans doute, que je n'eusse pas trouvé les chiffres au verso. Par conséquent, les chiffres avaient une signification. Qui sait ? Peut-être étaient-ce ces allumettes qui avaient causé la mort de Sheppey.

Il me semblait que j'étais sur la bonne voie, mais, avant de me lancer dans d'autres hypothèses, j'avais besoin d'un supplément d'informations.

Il était trois heures moins le quart lorsque je fus

de retour au bungalow, et je me sentais assez fatigué. J'ouvris la porte, donnai de la lumière et pénétrai dans le living-room. J'avais l'intention de me payer un petit whisky-soda avant de me coucher. En traversant la pièce pour gagner le bar, j'aperçus soudain, sur une des petites tables, quelque chose qui me fit tomber en arrêt.

C'était le sac du soir de Margot, un mignon petit sac de daim noir, en forme de coquillage. Je le pris, poussai machinalement le fermoir d'or, et l'ouvris. Il contenait un poudrier d'or et un mouchoir de soie. En écartant le mouchoir, j'aperçus une pochette d'allumettes garnie de moire rouge.

Je restai un instant pétrifié. Enfin je la pris, reposai le sac et me mis à retourner la pochette entre mes doigts. Je fis sauter la languette pour examiner le contenu : il n'y avait que douze allumettes. Les autres avaient été détachées. En les regardant de plus près, je vis les rangées de chiffres au verso. Les nombres allaient de 0451 148 à 0451 160 !

Je savais maintenant que cette pochette était précisément celle que j'avais trouvée dans la valise de Sheppey, celle que j'avais cachée sous le tapis de ma chambre, celle qu'on m'avait volée. Pendant que je la contemplais fixement, la sonnerie stridente du téléphone déchira le silence du bungalow. Glissant les allumettes dans ma poche, j'allai décrocher, en me doutant bien de l'identité du correspondant.

— Allô, oui ?

— C'est vous, Lew ?

La voix de Margot, un peu haletante.

— Rebonsoir. Ne me dites rien. Je sais. Vous avez perdu quelque chose.

— Mon sac. Vous l'avez ?

— Il est là sur une des tables.

— Oh ! chic. Je ne savais plus si je l'avais laissé au club ou dans votre voiture. Je perds toujours tout. Je passerai le prendre demain matin, à moins que vous ne veniez en ville et que vous puissiez me le déposer. Vous pouvez ?

— Ne vous en faites pas. Je vous le porterai dans la matinée.

— Merci, chéri.

Il y eut un petit silence et elle ajouta :

— Lew ?...

— Je suis toujours là.

— Je pense à vous.

Dans ma poche, mes doigts tripotaient les allumettes.

— Moi aussi, je pense à vous.

— Bonne nuit, Lew.

— Bonne nuit, beauté.

J'attendis qu'elle ait raccroché pour reposer l'écouteur.

Le lendemain matin, je m'éveillai vers dix heures. Je restai allongé quelques minutes dans le grand lit, à contempler les motifs lumineux que le soleil dessinait sur le plafond. Puis je me passai la main dans les cheveux, bâillai et rejetai les draps.

Une bonne douche froide m'éveilla tout à fait.

En pyjama, j'allai faire du café à la cuisine que

je portai ensuite sur la terrasse. De là où j'étais assis, à boire mon café, je pouvais distinguer l'école de céramique, perchée sur son promontoire rocheux : un long bâtiment bas, avec des murs blancs et un toit bleu.

Je résolus d'aller y faire un tour, dès que j'aurais fait ma toilette, et de me mêler aux touristes pour voir ce que je pourrais y dénicher.

Mon café bu, j'allai chercher un slip de bain dans la chambre et me jetai à l'eau. Je passai une demi-heure à me prouver que j'étais toujours aussi souple et costaud que je l'imaginais. Après avoir parcouru cinq cents mètres, je commençais à perdre un peu le souffle. Je revins donc vers la plage, en nageant avec plus de lenteur, à longues brassées. J'allai me sécher, mis un pantalon et une chemise à col ouvert, sautai dans la Buick après avoir fermé le bungalow à clé, et en route pour Arrow Point !

Il était à présent onze heures et quart. S'il devait y avoir des touristes, c'était le moment où ils commenceraient à affluer. Je retrouvai la route du bord de mer et, au bout de cinq minutes, je tombai sur une pancarte annonçant à un croisement : *École de céramique. Les plus belles poteries. Les sujets les plus originaux.*

Comme je m'engageais sur le chemin, j'aperçus dans mon rétroviseur un grand car bleu et blanc, plein de visiteurs hilares, aux figures rouge brique et aux abominables chapeaux, qui se livraient aux habituelles démonstrations d'enthousiasme tumultueux. Je me laissai doubler, et le car passa dans un nuage de poussière qui me tint compagnie tout

le long de la route jusqu'aux grilles de la maison au toit bleu.

Il y avait déjà six voitures dans le parc lorsque je me garai. Un petit vieux en veste blanche ornée d'un insigne où l'on voyait deux poissons nager dans une mer bordeaux, s'approcha et me tendit un ticket.

— Un dollar, dit-il avec un sourire d'excuse, comme s'il savait bien que c'était du vol et qu'il n'y pouvait rien.

— Ceux qui viennent à pied ne doivent pas être bien vus ! m'écriai-je en lui donnant l'argent.

Après avoir versé encore un autre dollar d'entrée, je passai un tourniquet qui me donna accès à une immense salle encombrée de poteries et de faïences de toutes formes, de toutes couleurs, de tous genres. L'effet général était assez déprimant.

La pièce avait bien quinze mètres de long sur sept de large. De chaque côté, de longs comptoirs portaient d'autres échantillons de céramiques diverses. Les vendeuses, jeunes filles en veste blanche toujours ornée de l'insigne aux poissons, guettaient les touristes d'un air ennuyé. Je pensai à Thelma Cousins qui s'était sans doute tenue, elle aussi, à l'un de ces comptoirs, et qui avait dû contempler avec le même ennui les mêmes fourrées de touristes, il y avait quelques jours à peine.

Le fond de la salle était occupé par une baie que masquait une portière bordeaux. Une blonde peu avenante était assise à côté du rideau, jambes croisées, mains sur les genoux. Elle avait l'air d'être assise là depuis une éternité.

Mêlé aux touristes, m'arrêtant avec eux, repartant avec eux, j'étais stupéfait de voir tout ce qu'ils achetaient. C'était cher, et c'était affreux.

Je ne quittai pas des yeux la porte au rideau. C'était probablement derrière que les affaires sérieuses se traitaient. Soudain, une grosse femme âgée, aux doigts fripés couverts de diamants, un pékinois sous le bras, apparut, après avoir écarté le rideau. Elle fit un signe de tête à la blonde au visage dur, qui se contenta de la regarder avec indifférence. La vieille dame traversa la salle et sortit. Par une des larges baies, je la vis monter dans une Cadillac où l'attendait un chauffeur.

Mes yeux rencontrèrent le regard d'une des vendeuses, une jolie petite au nez impertinent et à l'air effronté.

— Vous n'avez rien d'autre que ces saletés-là ? Je cherche un cadeau de mariage.

— Il n'y a rien qui vous plaise ici ? riposta la fille en essayant de paraître étonnée.

— Jetez donc un coup d'œil vous-même. Vous voyez quelque chose que vous aimeriez recevoir en cadeau de mariage ?

Son regard fit le tour de la pièce et elle esquissa une petite grimace.

— Vous n'avez pas tout à fait tort. Attendez une seconde.

Elle quitta son comptoir pour aller échanger quelques mots avec la blonde au visage dur. La gardienne du sanctuaire me dévisagea. Elle n'avait pas l'air très impressionnée. Je n'avais pas de diamants, pas de pékinois. Je n'étais qu'une pauvre

cloche en congé payé. Ma petite vendeuse revint vers moi.

— Miss Maddox va s'occuper de vous, dit-elle.

La blonde se leva lorsque je m'avançai. Elle avait un de ces corps aux seins agressifs et aux hanches plantureuses, comme on en voit sur la publicité des gaines et des soutiens-gorge, mais rarement en chair et en os. D'une voix pétrie d'ennui, elle me demanda, tout en me reluquant avec dédain :

— Vous désirez ?

— Je cherche un cadeau de mariage. Vous ne considérez pas tout ce bric-à-brac comme les plus belles poteries, n'est-ce pas ?

Elle haussa des sourcils épilés.

— Nous avons d'autres modèles, mais les prix sont plus élevés.

— Vraiment ? Eh bien ! on ne se marie qu'une fois de temps en temps. Allons voir.

Elle tira le rideau.

— Par ici.

Je passai devant elle et pénétrai dans une salle un peu plus petite. Il n'y avait là qu'une soixantaine d'échantillons de l'art de M. Hahn. Chaque objet était placé sur un socle et présenté sous son éclairage le plus favorable. Un rapide coup d'œil m'apprit que ce devait être le genre de choses dont raffolait Margot. Ça ressemblait autant aux saletés de la grande salle que du verre peut ressembler au diamant. Miss Maddox désigna l'exposition d'un geste.

— Peut-être un de ceux-ci... ?

— Ah ! Beaucoup mieux ! fis-je en regardant

autour de moi. (Il y avait un autre rideau masquant une autre porte au fond, où une rouquine montait la garde.) Puis-je jeter un coup d'œil ?

Miss Maddox s'écarta et alla appuyer son élégante croupe contre un des socles. Son regard excédé disait assez le cas qu'elle faisait de mes discours.

Les objets exposés étaient vraiment des œuvres d'art. Je restai en admiration devant un petit bronze d'une jeune fille nue, les mains sur les seins. La statuette, de vingt centimètres à peine, éclatait de vie. Je n'aurais pas été étonné de la voir bondir de son socle et s'enfuir en courant.

— C'est charmant, dis-je à Miss Maddox. Combien ?

— Deux mille dollars, répondit-elle avec toute l'indifférence d'un vendeur de voiture qui vous annonce le prix d'une Rolls.

— Tant que ça ? C'est un peu cher pour moi.

Un léger ricanement flotta sur ses lèvres. Elle s'écarta un peu plus de moi. Sur ces entrefaites, le rideau de la porte par laquelle j'étais entré s'agita, et un petit homme pâle et gras pénétra dans la salle. Il était en pantalon de flanelle blanche, blazer élégant à grand écusson, et tenait entre ses doigts boudinés et blanchâtres un cigare de douze centimètres.

Je le reconnus immédiatement.

C'était l'homme que Cordez avait appelé Donaghue, celui qui avait donné mille dollars la veille, en échange de deux pochettes d'allumettes, pendant que je l'épiais par la fenêtre du bureau.

X

Je déambulai à travers la salle et tombai en arrêt devant la statuette d'un matador armé de la muleta et de l'épée. Lentement, j'en faisais le tour, tout en observant Donaghue du coin de l'œil, lorsqu'il s'arrêta net à ma vue, l'air aussi inquiet qu'une poule qui a perdu ses poussins. Il recula vivement de deux pas vers la porte par laquelle il était entré, se ravisa et se précipita en avant, stoppa de nouveau pour me regarder, puis fit trois petits pas de côté. Je comprenais qu'il n'arriverait pas à décider s'il allait rester ou prendre la fuite. Je dis à Miss Maddox :

— Est-ce que ce petit machin-là serait un peu moins cher ?

— Ça vaut trois mille cinq cents dollars, laissa-t-elle tomber, sans même me regarder.

Donaghue entreprit, en définitive, de traverser la pièce pour aller retrouver la rouquine qui le contemplait, impassible.

J'allai détailler un groupe d'enfants qui étaient encore plus beaux que le matador.

Donaghue s'arrêta devant la rousse, fouilla dans

sa poche, en tira quelque chose et le lui montra. Je vis dans sa main un petit objet rouge. Pas besoin d'être un fin limier pour reconnaître la pochette d'allumettes du Club Mousquetaire.

La rouquine tira le rideau et Donaghue disparut dans l'entrée. J'aperçus un coin de couloir avant que le rideau ne retombe.

J'errai dans la salle, en quête d'un article de proportions modestes, mais je n'en trouvai aucun. Je sentais les regards de la blonde et de la rousse posés sur moi. Je stoppai enfin devant un caniche, exécuté avec le même brio que les autres pièces. Cela m'avait amené près de la porte où la rouquine était assise. Je pris tout mon temps pour examiner le caniche. Au bout de cinq minutes, Miss Maddox déclara, avec un peu d'agacement :

— Celui-ci fait dix-sept cents dollars.

— Si peu ? répliquai-je en souriant. Il paraît vivant, n'est-ce pas ? Il faut que je réfléchisse. Dix-sept cents dollars. C'est presque donné, vous ne trouvez pas ?

Elle serra les lèvres et me dévisagea d'un œil nettement hostile.

Le rideau s'écarta et Donaghue reparut. Il sur-sauta en me voyant, les yeux hors de la tête, puis il trottina sur le plancher et fila par l'autre porte.

Estimant que je ne pouvais pas continuer à tout examiner comme un cambrioleur méditant un coup, je me dis que je ferais mieux de voir ce qu'allait bien pouvoir me rapporter la pochette d'allumettes trouvée dans le sac de Margot. J'espérais que ce ne serait pas de nouveaux ennuis.

Je me tournai vers la rouquine et la surpris en train de me regarder. Je lui adressai mon plus aimable sourire et m'approchai d'elle. Elle me contemplait d'un œil soupçonneux. Plongeant la main dans ma poche, je tirai les allumettes et les lui montrai. Elle pinça la bouche et, jetant un regard excédé à Miss Maddox, elle s'inclina légèrement pour écarter le rideau.

— Merci, dis-je. Je voulais simplement être certain que personne ne me voyait.

Son regard glacé et vide m'apprit que j'avais dit précisément ce qu'il ne fallait pas. Mais, comme elle tenait toujours le rideau écarté, je ne cherchai pas à arranger les choses, de crainte de les envenimer. Je franchis l'entrée et pénétrai dans un long couloir éclairé au néon et peint en bordeaux et bleu pâle.

J'avancai avec précaution. Le petit guetteur qui, au fond de moi-même, se donne tant de mal pour me prévenir du danger, se mit à tirer le signal d'alarme... Je regrettais à présent de ne pas avoir apporté mon revolver.

Au fond du couloir, je me trouvai en face d'une porte, dont un panneau découpé formait guichet – il était fermé pour l'instant – et qui était munie d'une petite tablette et d'une sonnette. Sur l'étagère, on avait posé une des œuvres mineures de Marcus Hahn, un grand bol de faïence vert et rose.

Avançant sans bruit sur mes semelles de crêpe, je m'approchai de la porte et regardai dans le bol. Il y avait au fond une douzaine d'allumettes de carton rouge, assorties à celles de ma pochette. Elles

portaient toutes des rangées de chiffres. Elles avaient toutes été arrachées d'une pochette et elles avaient toutes brûlé. C'est-à-dire qu'on les avait allumées, pour les éteindre immédiatement.

Ce devait être, semblait-il, une découverte importante, à condition, évidemment, d'en saisir le sens. Je jetai un bref coup d'œil derrière moi. Au bout du couloir, le rideau n'avait pas bougé. Ni la rouquine ni Miss Maddox ne paraissaient m'épier.

Je me dis qu'il serait plus sage de ne pas tenter le diable. J'avais bien envie de sonner à la porte pour voir ce qui se passerait, mais, comme je n'étais pas équipé pour faire face aux ennuis, je m'abstins. Au moins, j'avais découvert qu'il y avait un lien très net entre le Club Mousquetaire et les soi-disant « plus belles poteries » de Marcus Hahn. Les gens payaient horriblement cher pour une pochette d'allumettes chez Cordez, puis ils venaient ici et donnaient une allumette à la fois. Pour quel usage ?

Je fis demi-tour et revins sans bruit par le couloir. J'écartai le rideau et sortis en tâchant de paraître aussi énervé et fautif que Donaghue.

La rouquine se polissait les ongles. Elle ne leva même pas la tête quand je passai devant elle. Je revins dans la grande salle.

Les touristes avaient fini de gaspiller leur argent et se laissaient ramener vers la sortie, porteurs, pour la plupart, de petits paquets bien ficelés.

Je filai sur leurs talons et, dès que j'eus repassé le tourniquet, je les lâchai et regagnai la Buick.

Au sortir de l'école de céramique, je filai rapi-

dement sur la promenade vers le Franklyn Arms. Je pris le sac de Margot dans le coffret du tableau de bord, y replaçai les allumettes et pénétrai dans le hall de l'immeuble.

Je demandai à l'employé de la réception de prévenir Margot de mon arrivée. Il lui téléphona et m'annonça qu'elle me retrouverait au bar dans cinq minutes. Il me montra où c'était et j'allai m'installer à une table, dans un coin.

Margot apparut dix bonnes minutes plus tard. Il était à présent midi et quart. Le bar était assez rempli mais personne ne se trouvait près de ma table.

Elle s'avança vers moi, en sandales, un court manteau de plage passé sur son maillot de bain. Ses cheveux étaient noués en arrière avec un ruban rouge et elle avait un grand sac de bain à la main. La plupart des hommes se retournèrent pour l'admirer. Il y avait de quoi. Moi aussi, j'admirais. Je me levai lorsqu'elle arriva à ma table, et lui avançai une chaise.

— Je n'ai que dix minutes, Lew, me dit-elle en souriant. J'ai un déjeuner à l'autre bout de la ville.

Je lui demandai ce qu'elle prenait et elle choisit un *gin gimlet*. Je pris la même chose. Dès que le garçon se fut esquivé, je lui dis :

— J'aimerais que vous sachiez que vous êtes sensationnelle. Vous devez être fatiguée de l'entendre dire !

Elle se mit à rire.

— Tout dépend de la personne qui le dit. Vous avez mon sac ?

Il était sur la chaise à côté de moi et je le posai sur la table.

— Je réclamerai ma récompense plus tard.

— Et je la donnerai volontiers, dit-elle, les yeux brillants. Merci, Lew. Je suis affreusement distraite et je sème tout.

Elle prit le petit sac et voulut le ranger dans son fourre-tout.

— Attendez. Vous feriez bien de regarder s'il ne manque rien.

Elle me jeta un regard interrogateur.

— Que pourrait-il manquer ?

Ses yeux violets profonds reflétaient une innocence absolue, et j'en fus ravi.

— Margot, il y a dans ce sac une pochette d'allumettes qui m'intéresse.

— Vraiment ? s'exclama-t-elle, étonnée. Des allumettes. Pourquoi cela vous intéresse-t-il ? (Elle ouvrit son sac, repoussa le mouchoir et sortit les allumettes.) Vous voulez dire ça ?

— Oui. Où l'avez-vous eue ?

— Aucune idée. Je ne savais même pas que je l'avais. Mais pourquoi, Lew ? Pourquoi est-ce si intéressant ?

— J'ai des raisons de penser que c'est la même pochette que j'ai trouvée dans les bagages de Sheppey. Peu après, on a mis ma chambre à sac, on l'a trouvée et on l'a remplacée par une autre. Et maintenant, la voici qui reparaît dans votre sac !

— Vous êtes certain que c'est la même ? J'en ai vu des douzaines comme ça au club.

— Regardez-la bien. Au verso des allumettes,

vous verrez des chiffres. Ce sont exactement ceux qui figureraient sur les allumettes de Sheppey.

Elle ouvrit la pochette et courba les allumettes, et, perplexe, fronça les sourcils devant les numéros.

— C'est bizarre, n'est-ce pas ? Mais toutes les allumettes de ces pochettes sont peut-être numérotées ?

— Non. J'ai vérifié. Où avez-vous eu ces allumettes ?

— J'ai dû les ramasser hier soir au club. J'ai dîné là-bas. (Elle réfléchit un moment.) Oui, c'est bien ça. Je me souviens que j'avais oublié mon briquet. Autrement je ne me sers jamais d'allumettes. J'imagine que j'ai dû prendre cette pochette sur le plateau du vestiaire.

Je hochai négativement la tête.

— C'est impossible. Cette pochette est tout à fait spéciale, Margot. Quelqu'un a commis un meurtre à cause d'elle. Elle ne traînerait pas sur un plateau.

Elle commençait à s'inquiéter.

— Alors, je n'en sais rien. À moins que j'aie demandé du feu à quelqu'un et qu'on m'ait donné la pochette.

— Je ne puis pas imaginer une chose pareille. Avec qui avez-vous dîné ?

— Nous étions toute une bande, cinq personnes et moi. Bridgette et Thrisby, un monsieur nommé Donaghue, Harry Lucas, avec qui je joue parfois au tennis, et Doris Little, une de mes amies.

— L'un des convives aurait pu poser la po-

chette sur la table, par inadvertance, et vous, vous l'auriez ramassée ?

— Je pense que oui. Je ne me vois pas du tout en train de la prendre, mais c'est un geste tellement machinal.

— Je ne crois pas beaucoup à ça. Cette pochette vaut énormément d'argent. Je n'arrive pas à croire que quelqu'un ait pu abandonner ces allumettes sur la table pour que vous les ramassiez.

— On a peut-être cru que c'étaient des allumettes ordinaires. Les garçons en laissent toujours sur les tables.

— Peut-être. Enfin, il me faut cette pochette, Margot. Il va falloir que je la montre au lieutenant Rankin.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Mais, Lew, si vous faites ça, vous allez me mêler à cette affaire ! Je ne peux pas me permettre d'avoir affaire à la police. Papa serait complètement catastrophé !

— Il faut que je prévienne Rankin. Il voudra savoir où je l'ai eue. Vous n'avez pas à vous faire de souci. Il a bien trop peur de votre père pour vous impliquer là-dedans.

— Mais, chéri, s'il le fait ? Non, il ne faut pas. Ne comprenez-vous pas ? Il voudra savoir par quel hasard vous avez trouvé les allumettes dans mon sac. Vous n'allez tout de même pas lui raconter ce qui s'est passé hier soir, bon sang !

Je réfléchis un moment.

— Bon. Je me débrouillerai tout seul. Avant de voir Rankin, j'irai dire deux mots à Thrisby. Il pourra peut-être me donner un tuyau.

Elle me tendit les allumettes.

— Je vous en supplie, ne me mêlez pas à tout ça, Lew. Si jamais les journaux...

Je lui pris la main.

— N'ayez pas peur. Je ne vous mêlerai à rien. Mais, avant que nous nous revoyions, soyez gentille, tâchez de vous rappeler comment vous avez pu entrer en possession de ces allumettes. Et si vous vous en souvenez, voulez-vous me téléphoner tout de suite ? C'est important, Margot.

— Bien entendu. (Elle regarda sa montre et se leva.) Il faut que je me sauve. Je suis déjà en retard. Vous allez voir Thrisby tout de suite ?

— Je crois. C'est peut-être le moment pour essayer de le joindre chez lui.

— Vous savez comment y aller ? Prenez Franklyn Boulevard, allez jusqu'au bout et tournez à droite sur la route de la montagne. C'est à sept ou huit kilomètres. Vous verrez un écriteau indiquant *La Crête*. (Elle me fit son petit sourire.) À bientôt, Lew ?

— Que oui !

Elle se hâta de traverser le bar et je la suivis des yeux. Je n'étais pas le seul. Ses longues jambes bronzées étaient le point de mire de tous les regards masculins.

Je claquai des doigts pour appeler le garçon. Il m'apporta l'addition après l'interminable attente habituelle. Je le réglai, attendis ma monnaie et sortis reprendre ma Buick.

Je suivis Franklyn Boulevard, sans me hâter, tout en savourant à loisir la caresse du soleil et en

ruminant les divers renseignements que j'avais glanés. Pour l'instant, la solution du problème était à l'état d'ébauche. C'est comme lorsqu'on commence à assembler les fragments d'un puzzle. Il n'y avait pas encore d'image bien définie, mais j'avais un certain nombre de pièces et de morceaux et j'étais persuadé qu'ils formeraient bientôt un tableau précis.

Le Château Blanc était situé à l'extrémité d'une route secondaire qui s'écartait brusquement de la grand-route et descendait sur trois cents mètres pour aboutir à un terre-plein bétonné où une voiture pouvait à peine tourner. Une pancarte fraîchement peinte annonçait, à l'entrée du chemin, que c'était une voie privée et qu'il était interdit de stationner.

Une Cadillac décapotable était garée sur le terre-plein, une luxueuse voiture bleu pâle capitonnée de nylon bleu marine et toute scintillante de chromes. Je rangeai ma Buick à côté, descendis *et voulus examiner la maison. Mais comme elle se nichait derrière des buissons fleuris et des palmiers, je ne pouvais en voir que le toit de tuiles vertes.*

Je m'avançai près de la barrière blanche où le nom de la propriété était inscrit, la poussai et suivis un sentier bordé d'une haie bien taillée ; j'arrivai enfin devant une pelouse et la maison m'apparut.

C'était une petite bâtisse genre chalet, avec des volets verts, des murs blancs, une grande véranda, des fenêtres fleuries de bégonias et, autour de la

porte, une plante grimpante, aux fleurs rouge et blanc en forme de clochettes, comme je n'en avais jamais vu.

Les portes-fenêtres de la véranda étaient ouvertes. Un chat siamois dormait au soleil sur la balustrade de la terrasse. Il leva la tête, me lança un regard indifférent de ses yeux bleu faïence, puis il reposa sa tête sur la pierre brûlante et retourna dans son paradis de rêves.

Je traversai la pelouse et montai vers la véranda. La porte d'entrée se trouvait à ma gauche. Le panneau était net, peint en vert et garni de chromes, avec une sonnette à poignée. Comme je m'en approchais, une voix d'homme me parvint par les fenêtres ouvertes :

— Eh bien ! si toi tu ne veux pas boire, moi, je vais m'en jeter un...

Je m'arrêtai net.

— Pour l'amour du Ciel, Jacques, ne te mets pas à boire maintenant ! dit une voix de femme. J'ai à te parler.

— Et c'est justement la raison pour laquelle j'ai besoin de prendre un verre, ma belle. Tu ne t'imagines pas que je vais rester là à t'écouter sans boire un coup ? Je t'en prie, sois raisonnable.

— Jacques, tu as tout du porc.

La voix de la femme avait une intonation pénible. J'avançai avec précaution le long de la véranda et me postai tout près de la porte-fenêtre. L'homme ironisa :

— Je suppose qu'on peut me donner ce qualificatif, mais ça ne devrait pas te gêner, trésor. Tu

dois avoir l'habitude des petites cochonneries, depuis le temps.

Le giclement d'un siphon m'apprit qu'il se préparait un verre et je fis encore quelques pas pour tenter de voir ce qui se passait dans la pièce, qui, d'où j'étais, me paraissait immense. Le sol était recouvert d'une moquette bleu pâle et le mobilier était de chêne cérusé. Il y avait une profusion de fauteuils confortables et deux vastes canapés.

Une femme de trente-six ou trente-sept ans se prélassait dans un fauteuil. Ses cheveux soyeux étaient teints en abricot mûr. Elle me paraissait belle à la façon des vedettes de cinéma, c'est-à-dire sans personnalité. Son bikini dévoilait une grande étendue de peau bronzée et de chairs un peu molles. Elle était assez bien balancée, mais ce n'était pas le genre de châssis sur lequel on se retourne. Il y a dix ans, peut-être, mais plus maintenant.

Ses ongles de doigts de pieds laqués d'argent émergeaient de ses sandales découpées. Des boucles de corail blanc lui pendaient aux oreilles et un collier également de corail blanc enserrait sa gorge hâlée.

Je n'avais pas besoin de me demander qui c'était. Je la reconnus immédiatement. C'était Bridgette Creedy, ex-vedette de cinéma, la femme de Lee Creedy.

Jacques Thrisby apparut dans mon champ de vision. Il était tel que je me l'imaginai : une prestigieuse armoire à glace ; bien proportionné, superbement bronzé, avec des cheveux noirs frisés,

une moustache en lacet de soulier et une belle tête de gigolo. Il était vêtu d'un tricot blanc et d'un short rouge sombre et portait des sandales. Il tenait un verre de whisky à la main droite. Une cigarette pendait de ses lèvres charnues et sensuelles. Bridgette le considérait d'un air mauvais.

— Où étais-tu hier soir ? demanda-t-elle.

— Ma toute belle, ça fait combien de fois ? Je te l'ai dit. J'étais ici en train de regarder la télévision.

— Je t'ai attendu au club pendant deux heures.

— Je sais. Tu me l'as déjà dit au moins cinq fois. Je t'ai répondu que j'étais désolé. Tu voudrais peut-être que je me couvre la tête de cendres ? Nous n'avons pas de rendez-vous précis. J'ai tout simplement oublié.

— Notre rendez-vous était très précis, Jacques. Je t'ai téléphoné, et tu m'as dit que tu serais là.

Il avala une gorgée et posa le verre sur une petite table.

— Oui, tu as raison. Tu as bien téléphoné, et malgré tout j'ai oublié. Je suis toujours aussi désolé.

La main devant la bouche, pour dissimuler un bâillement, il ajouta :

— Tu tiens à recommencer toute la discussion ?

— Tu n'étais pas en train de regarder la télévision, Jacques. Je t'ai appelé ici, et personne n'a répondu.

— Bridgette, mon amour, tu sais bien que je ne répons pas toujours au téléphone. Il arrive si

souvent que ce soient des raseurs. J'ai entendu la sonnerie, et je n'ai pas répondu, tout simplement.

Elle se redressa, les narines frémissantes.

— Alors moi, je suis une raseuse ?

Il sourit.

— Ne prends pas la mouche. Tu sais très bien qu'on est facilement empoisonné par les emmerdeurs.

— Tu ne réponds pas à ma question.

Il l'examina attentivement, sans cesser de sourire d'un air ambigu. Il répliqua enfin :

— C'est toi l'emmerdeuse pour l'instant, chérie. Je t'ai déjà dit ce qui s'était passé hier soir. Je regardais un combat de boxe à la télé. J'ai entendu le téléphone. Je ne m'en suis pas soucié et, une fois le match terminé, je suis allé me coucher. J'ai tout bonnement oublié notre rendez-vous, et j'en suis affreusement, mais affreusement, désolé.

Elle se leva brusquement, les yeux étincelants.

— Tu mens ! Tu n'étais pas là ! Je suis venue ; la maison n'était pas éclairée, et ta voiture n'était pas dans le garage. Comment oses-tu me mentir de la sorte ! Qu'est-ce que tu faisais ?

Le sourire stéréotypé disparut soudain et il prit un air dur. Il n'avait plus rien du gigolo charmant. Le vernis de gentillesse se craquelait, révélant l'individu brutal et sans scrupules qu'il était en réalité.

— Ainsi, tu t'es amenée ici ? Jusqu'où dégringoleras-tu, ma jolie ? Tu commences par embaucher un privé pour me surveiller et dès qu'il s'est trouvé bousillé, tu te mets à faire le sale boulot

toi-même... Ça suffit, tu ne trouves pas ? J'en ai par-dessus la tête de toute cette histoire, si tu veux mon avis.

Elle posa sa main aux ongles argentés sur la chair nue de ses genoux. Ses longs doigts maigres se crispèrent comme des griffes.

— Qui c'était ?

Il acheva son verre et jeta sa cigarette.

— Je crois que ce sera tout pour aujourd'hui. Si tu n'as rien à foutre, moi j'ai du boulot. Alors finissons-en, tu veux bien ?

— Est-ce que c'était Margot ? grimaça-t-elle d'une voix déformée par la haine. Est-ce que ça recommence avec elle ?

— Ce n'est tout de même pas parce que Margot est mieux que toi, et a dix ans de moins, que je dois forcément lui courir après. Entre nous, je trouve que pour le moment il y a pléthore de Creedy femelles sur le marché. (Son sourire s'épanouit.) À vrai dire, ça fait deux nymphomanes, autoritaires et emmerdantes au possible. Maintenant, est-ce que ça ne te ferait rien de foutre le camp, trésor ? J'ai un déjeuner.

— C'était bien Margot, n'est-ce pas ? Elle est toujours amoureuse de toi, non ? Elle est donc décidée à t'arracher à moi ? s'écria Bridgette, d'une voix chevrotante.

— Écoute, ne fais pas de scène, riposta Thrisby en disparaissant à ma vue. (J'entendis le bruit mat d'une bouteille qu'on débouche.) Veux-tu me faire le plaisir de t'en aller, maintenant, Bridgette ?

— Je ne m'en irai pas tant que tu ne m'auras

pas révélé le nom de la fille avec qui tu étais hier soir.

— Bon. Si tu veux absolument le savoir, c'est une petite blonde très mignonne, jeune et fraîche, que j'ai rencontrée sur la promenade et qui se trouvait bien seule. Tu devrais bien savoir, depuis le temps, que les femmes seules présentent pour moi un irrésistible attrait. (Il reparut, un autre verre à la main, en arborant de nouveau son vernis mondain.) Alors, par pure bonté d'âme, j'ai entrepris de la consoler, et sa réaction enthousiaste m'a agréablement surpris.

— Espèce de porc immonde ! vociféra Bridgette d'une voix aigre, la figure tirée et les yeux étincelants. Tu mens ! c'était Margot !

— Mon Dieu ! si tu ne veux pas t'en aller, alors moi, je vais partir, dit Thrisby en souriant. On ne pourra pas dire que je jette mes anciennes maîtresses à la porte. Fais comme chez toi, ma jolie. Ne bois pas trop. J'espère ne pas te retrouver là quand je rentrerai.

— Ainsi, c'est vraiment fini entre nous ?

— Ma chère, tu es vraiment pleine d'intuition. Je me tue à te le répéter depuis dix minutes, et tu tiens à me l'apprendre. Oui, Bridgette, tout est fini entre nous. C'était très bien, nous nous sommes bien amusés tous les deux, mais à présent, il vaut mieux nous séparer.

Elle se renversa dans son fauteuil. Son accablement n'avait rien de plaisant. Elle paraissait avoir vieilli brusquement de dix ans. Sa quasi-nudité était soudain gênante.

— Très bien. Si nous devons nous séparer définitivement, Jacques, nous ferions bien de régler nos comptes, dit-elle froidement. Tu as oublié que tu me dois quelque argent, n'est-ce pas ? Treize mille dollars, pour être exacte.

Il sourit de plus belle.

— Tant que ça ? (Il prit son verre, le contempla, les sourcils levés, et but un peu de whisky.) J'imagine que tout est noté dans un petit registre de cuir ?

— J'ai fait mes comptes. Je veux mon argent.

— Je comprends ça. Ton mari n'est pas spécialement généreux, je crois. Mais j'ai peur d'avoir à te faire attendre. Je ne possède pas treize mille dollars, loin de là. Ça m'a coûté cher de te trimbaler partout et de t'amuser. Je te rembourserai quand je pourrai, mais il faut bien que tu te rendes à la triste évidence : l'attente sera sans aucun doute fort longue.

— Je veux mon argent tout de suite.

— Désolé. Eh bien ! il faut que je me sauve. Puis-je te raccompagner jusqu'à ta voiture ?

— J'ai dit qu'il me fallait cet argent immédiatement, répéta-t-elle en élevant la voix.

— Bien entendu, si tu y tiens absolument, il ne te reste plus qu'à me faire un procès. (Son sourire s'élargit encore.) Je suis persuadé que ton mari te donnera les meilleurs conseils du monde. Naturellement, il demandera certainement le divorce quand il apprendra que tu m'as prodigué de tels subsides. Après tout, c'est un homme averti, et il se rendra bien compte qu'un homme comme moi

ne reçoit pas d'argent d'une femme sans rien donner en échange. Mais c'est sans importance. Tu es sans doute aussi lasse de lui que je le suis de toi, ma belle.

Elle l'examina longuement avec, dans les yeux, une certaine expression qui m'aurait inquiété, mais dont lui ne parut nullement se soucier. Elle dit enfin :

— Des êtres comme toi ne méritent pas de vivre. Il fallait vraiment que j'aie perdu la tête pour avoir affaire le moins du monde à toi !

— Tu exagères. Tu étais une femme insatisfaite et je t'ai apporté ce dont tu avais besoin. Ces choses-là, ça se paie. On a rigolé, et maintenant c'est fini. Sois raisonnable, Bridgette. Ne nous quittons pas fâchés. Il y a suffisamment de gars aussi bien balancés que moi, aussi grands et aussi costauds. Tu me remplaceras facilement. Pense donc au plaisir que tu auras à dresser un nouvel amant comme tu as essayé de le faire avec moi. Je n'ai peut-être pas obéi aussi docilement que tu l'aurais souhaité, sans doute... Mais t'en fais pas, tu en trouveras bien un qui saura filer doux. Dans quelques semaines, tu m'auras complètement oublié.

Elle le fixa longuement, puis elle se pencha pour prendre un grand sac de plage qui ressemblait un peu à celui de Margot. Elle l'ouvrit et se mit à farfouiller, tout comme Margot le faisait. Thrisby la guettait, les sourcils levés, son éternel sourire aux lèvres. Elle leva enfin les yeux, la main toujours enfoncée dans le sac.

— Tu penses vraiment ce que tu dis, Jacques ?
C'est fini ?

Il se passa la main dans les cheveux d'un geste exaspéré, et répliqua d'une voix dure :

— Oui, nom de Dieu ! Combien de fois faut-il te le répéter ?

— Nous ne nous verrons plus jamais ? insista-t-elle, les yeux flamboyants, le regard rivé sur lui.

— Bon. Si tu veux tout savoir, attends un peu. (Il se pencha sur elle, furibond.) Tu vas me foutre le camp d'ici en vitesse, espèce de conasse ! J'en ai marre de toi, marre, tu comprends ? Et maintenant, file ou je te fous dehors !

Elle sourit : une grimace crispée, à vous donner le frisson. Puis elle dit simplement :

— Je vais te tuer, Jacques. Si je ne peux pas te garder, personne ne t'aura.

Elle tira de son sac un automatique calibre 38 et le braqua sur lui.

XI

Un silence total régna soudain sous la véranda. Le soleil me parut plus brûlant. Dans le lointain, je pouvais entendre le murmure des vagues sur la plage, et ce chuchotement discret me semblait tonitruant dans le silence qui m'enveloppait.

Tous les bruits s'étaient tus également dans le vaste living-room. Je vis Thrisby debout, immobile, qui regardait fixement le pistolet, les yeux exorbités, tandis que son sourire s'effaçait lentement. Bridgette se leva sans se presser. Le minuscule bikini détonait avec l'automatique qu'elle brandissait. Elle était blême sous son hâle, et sa peau prenait de vilains tons marbrés. Son doigt à l'ongle argenté se crispait sur la détente du revolver.

— Oui, Jacques, murmura-t-elle. Je vais te tuer. Tu m'as fait assez souffrir. À ton tour, maintenant, d'endurer un peu du martyre que tu m'as infligé !

— Ne sois pas ridicule, articula lentement Thrisby, en détachant ses mots. Pose ce revolver. Ça ne t'avancera à rien. Tu seras arrêtée. Tout le

monde sait que je suis ton amant. Le premier venu devinera que c'est toi qui m'as tué.

— Tu crois que ça me fait quelque chose ? Tu t'imagines que j'aurais envie de vivre sans toi, Jacques ? Oh ! mais non. Quand tu seras mort, je me suiciderai. Voilà comment je suis. Si tu as peur de mourir, moi pas.

Il se passa la langue sur les lèvres.

— Pose ce revolver, Bridgette, et parlons sérieusement. Je me suis peut-être un peu énervé. Nous pourrions nous reprendre. Je plaisantais quand je disais...

— Misérable, espèce de sale lâche ! s'écria-t-elle, au comble du mépris. Je savais bien que tu dirais ça, une fois au pied du mur. Il est trop tard à présent. Je n'aurai pas plus de pitié pour toi que tu n'en as eu pour moi.

Très lentement, il se mit à reculer, les yeux hors de la tête, la figure ruisselante de sueur. Elle s'avança sur lui, tout aussi lentement, pas à pas, en le traquant à travers l'immense pièce.

Sans bruit, je me glissai par la porte-fenêtre dans le living-room. Thrisby, qui lui faisait face, me vit immédiatement. Elle me tournait le dos. Il leva les mains et pivota à demi. Je voyais qu'il était affolé à l'idée que je risquais d'effrayer la femme et de la faire tirer. Je fis un bond en avant ; du tranchant de la main je lui assenai un coup sur le poignet et l'obligeai à braquer son arme contre le sol.

Le coup partit dans un fracas qui fit trembler les vitres et la balle découpa un petit trou rond dans la moquette.

Je lui tordis le poignet et lui arrachai l'arme pendant qu'elle faisait volte-face, les yeux écarquillés. Elle me regarda fixement, longuement, la figure vieillie, tirée, affolée. Puis elle s'écarta, passa devant moi et, s'emparant de son sac de plage, s'enfuit en courant sur la terrasse.

Thrisby se laissa tomber sur un canapé et se cacha la figure dans les mains.

Je posai le revolver sur une des petites tables, pris mon mouchoir et m'essuyai les mains et le visage. Le ronflement d'une voiture qui démarrait éclata dans le silence du living-room.

Pendant un grand moment, aucun de nous deux ne souffla mot. Je regardais Thrisby.

— Je ne crois pas qu'elle allait vous tuer, dis-je tranquillement. Elle n'avait sans doute que l'intention de vous envoyer une balle dans la jambe.

Il fit un effort surhumain pour se ressaisir et se leva brusquement, les lèvres tremblantes, les yeux encore agrandis de peur.

— Ces sacrées salopes de névrosées ! Comment a-t-elle pu dégoter ce calibre, nom de Dieu ?

— C'est bien souvent la seule façon qu'ont les femmes de régler leurs comptes. Tous les jours, dans le monde entier, des hommes se font tuer par des femmes qui ne voient que ce moyen pour se tirer de certaines situations. Vous auriez dû y penser, avant d'envisager de la plaquer.

Il me regarda fixement.

— Qui êtes-vous et d'où sortez-vous ?

Je tirai une de mes cartes de ma poche et la lui tendis. Il l'examina, sans la prendre. J'étais per-

suadé qu'il ne tenait pas à me montrer à quel point il tremblait.

— Ah ! Ça alors ! s'exclama-t-il après avoir pris connaissance du texte. La Star Agency... Mais c'est l'agence de ce gars qui...

Il se tut brusquement et s'éloigna, d'un air inquiet et perplexe.

— Exact. Sheppey était mon associé.

— Est-ce qu'elle vous a embauché pour me surveiller ? demanda-t-il sans me regarder.

— Non. Je suis passé par hasard. Je voulais vous parler.

Il prit un mouchoir, s'épongea la figure, puis il porta son verre au bar.

— Vous prenez quelque chose ?

— Merci. Volontiers.

Il vida son verre et servit deux whiskys bien tassés, les porta sur une table et se laissa tomber dans un fauteuil. Prenant une cigarette dans un coffret d'ébène, il l'alluma et aspira goulûment la fumée.

— Elle m'a décontenancé cinq minutes. Vous avez vu ses yeux ? Elle avait bien l'intention de me descendre, dit-il en prenant son verre. (Il but longuement.) Si vous n'étiez pas entré à ce moment-là...

Il laissa la phrase en suspens, avec une grimace.

— Oh ! je n'en sais rien. Elle voulait sans doute simplement vous faire peur, dis-je, sachant très bien qu'elle l'aurait tué. Vous devez mener une existence pleine d'imprévu.

Il eut un sourire en coin.

— Ça m'apprendra. Je vais laisser tomber les folles d'âge mûr et m'en tenir aux tendrons. Elles prennent mieux les choses. (Il avança un peu la tête pour contempler le 38 sur la table où je l'avais posé.) Et maintenant, où pensez-vous qu'elle ait pu se procurer ce truc-là ?

— N'importe qui peut acheter un revolver par les temps qui courent. (Je repris l'arme et la glissai dans ma poche arrière.) C'est vrai qu'elle avait embauché Sheppey pour vous filer ?

Son visage se ferma soudain.

— Vous croyez ? Je n'en sais rien. Elle est bien capable de mettre une escouade de flics à mes trousses. Elle me considérait comme sa propriété personnelle.

— Une très chère propriété, si j'en juge par les treize mille dollars que vous lui devez !

Il haussa ses larges épaules.

— Elle est folle. Je ne lui ai jamais rien emprunté de tel. Je ne dis pas que ça ne lui ait rien coûté de vadrouiller avec moi pendant six mois, mais je dépensais l'argent pour elle ; ce n'est pas tout à fait la même chose que si je l'avais emprunté, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez accusée d'avoir pris un détective privé pour vous surveiller. C'était bien Sheppey, non ?

— Ai-je dit ça ? Je vous répète que j'ignore de qui il s'agissait.

— Si vous avez peur d'être inquiété par la police, ne vous en faites pas. Je mène mon enquête moi-même, tout seul. Dites-moi ce que je veux

savoir, et rien ne parviendra aux oreilles de la police.

Il réfléchit un moment et demanda :

— Que désirez-vous savoir exactement ?

— Mme Creedy a-t-elle engagé Sheppey pour vous filer ?

Il hésita.

— Je ne vais pas me retrouver avec un flic sur le dos, non ?

— Mais non, mais non !

— Eh bien ! bon. Oui, elle l'a fait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle se figurait que je la trompais avec sa belle-fille.

— Est-ce vrai ?

— Seigneur, jamais de la vie ! Il y avait déjà des mois que j'en avais soupé d'elle !

Je bus une longue gorgée et allumai une cigarette.

— Alors, qui c'était, la fille avec qui vous sortiez ?

Il sourit. Il avait retrouvé son aplomb, et il commençait à être légèrement ivre.

— Petit indiscret ! Rien qu'une fille.

— Est-ce que Sheppey était au courant ?

Thrisby inclina la tête.

— Oui. Il l'a dit à Bridgette. Elle est allée la voir pour lui flanquer la trouille.

— A-t-elle réussi ?

— Sans doute. Je n'ai plus revu la petite.

— Ensuite, qu'est-il arrivé ?

— J'ai laissé Bridgette me reprendre en laisse.

Et puis il y a un ou deux jours, j'ai décidé que j'en avais plus que marre, et vous connaissez la suite.

J'avais l'impression que ce n'était que la moitié de la vérité ; en tout cas, pas toute la vérité.

— C'est important, Thrisby, insistai-je. Est-ce que c'était Thelma Cousins la fille que Sheppey surveillait ?

Je vis ses yeux papilloter d'étonnement.

— Écoutez, mon vieux, je ne veux être mêlé à aucune enquête de police. Je vous l'ai dit : ce n'était rien qu'une fille.

— Il faudra faire un petit effort. Vous en avez déjà trop dit. Était-ce Thelma Cousins ?

— Ça va, ça va. C'était elle, s'écria-t-il avec impatience. Vous êtes content ?

Je l'observais avec un petit frisson de satisfaction. Enfin, je tenais quelque chose.

— D'après ce qu'on raconte, elle ne sortait jamais avec des garçons.

Il eut un sourire fat.

— C'est les plus faciles. Quand elles tombent, elles tombent bien. En deux jours, elle me mangeait dans la main. Tout était paré pour la grande nuit quand votre petit copain Sheppey a mis les pieds dans le plat.

— Comment avez-vous fait sa connaissance ?

— Au machin de la poterie. Bridgette m'y a emmené un jour, et j'ai remarqué la petite. J'ai vu tout de suite que je lui plaisais et quand je plais à une femme, j'aime pas lui faire de peine.

Il commençait à m'écoeurer, et je dus faire un gros effort pour ne pas le lui laisser voir.

— Comment avez-vous découvert que Sheppey vous surveillait tous les deux ?

— Thelma me l'a dit. Elle m'a passé un coup de fil pour m'annoncer qu'il était allé la voir et lui avait recommandé de ne plus me fréquenter. J'ai deviné que Bridgette était là-dessous ; alors j'ai dit à Thelma que nous ferions mieux de laisser tomber. Je savais que Bridgette ferait du vilain si je ne renonçais pas à la petite.

— Je croyais que vous disiez que Bridgette était allée la voir ?

Il alluma une cigarette.

— Elle est allée la voir après Sheppey. Du moins, c'est ce qu'elle m'a dit.

Jusque-là, l'histoire me paraissait assez vraisemblable, mais à présent, ça ne tournait plus très rond. Il y avait quelque chose qui clochait. Je n'arrivais pas à voir exactement ce que c'était, mais j'avais de plus en plus l'impression qu'on ne me disait pas toute la vérité.

— Qui a tué Thelma, Thrisby ? demandai-je, en l'observant attentivement.

— Je ne saurais le dire, répliqua-t-il sans détourner les yeux. Je me suis demandé pourquoi elle avait suivi Sheppey dans cette cabine de bain. Je ne vois d'autre explication qu'un flirt avec lui, après que je l'ai laissée tomber.

C'était bien possible. Sheppey savait y faire avec les femmes. Si Thelma s'était imaginée qu'elle allait avoir avec Thrisby sa première liaison et qu'il l'ait lâchée, elle avait fort bien pu tomber dans les bras de Sheppey par dépit.

— Vous n'avez aucune idée de l'identité de son assassin ?

Il hésita et finit par dire :

— Eh bien ! J'y ai pensé. Il se pourrait que l'assassin n'en ait pas voulu à Sheppey, mais à la petite. Sheppey a pu tenter de la protéger et il s'est fait descendre à la place. Ce détail expliquerait pourquoi elle a laissé là ses vêtements. Elle était sans doute tellement épouvantée qu'elle a fui sans réfléchir.

— Alors pourquoi n'a-t-elle pas prévenu la police ?

— Mettez-vous à sa place. C'était une fille tout ce qu'il y a de dévote ; c'est dans tous les journaux. Comment allait-elle expliquer ce qu'elle fichait avec un homme dans une cabine à deux ? Je crois qu'elle a bondi dans les dunes et s'y est cachée. L'assassin, après avoir tué Sheppey, est parti à sa poursuite. Il l'a rattrapée et l'a emmenée je ne sais où. Plus tard, il l'a tuée aussi et a ramené le corps dans la cabine. Ce n'est qu'une hypothèse. Je peux très bien me tromper.

— Et vous croyez que Bridgette a tué Sheppey et la petite ?

Il se raidit et fronça les sourcils.

— Je n'ai pas dit ça. Je ne vois pas du tout Bridgette en train de larder Sheppey à coups de pic à glace, et vous ?

Je considérai la chose et me dis que, moi non plus, je ne l'envisageais guère.

— Mais elle peut avoir embauché quelqu'un pour le faire, un des tueurs de son mari. Hertz, par exemple.

Thrisby fit la grimace.

— Celui-là ! Oui, c'est bien possible. Ça ne m'étonnerait pas qu'elle le lance à mes trousses. C'est une façon de régler les comptes qui ne lui déplairait pas. (Il commençait à être sérieusement inquiet.) Je ferais peut-être bien de quitter ce patelin. Ça ne me paraît pas prudent de rester ici.

Soudain, j'eus une idée. Je pris une cigarette de mon paquet, la mis entre mes lèvres, et sortis ma pochette d'allumettes du Club Mousquetaire. Je la tins de façon à lui permettre de bien la voir et demandai :

— Qu'est-ce que vous savez sur ce Hertz ?

J'arrachai une des allumettes et en posai l'extrémité sur le frottoir. Je ne quittai pas Thrisby des yeux. Il eut un geste, comme pour m'empêcher de gratter l'allumette, mais il se retint. Son visage s'était crispé et il regardait fixement les allumettes.

Je frottai l'allumette, me donnai du feu, soufflai la flamme et posai l'allumette dans le cendrier, en prenant bien soin de l'y mettre, les chiffres en l'air. Ses yeux se portèrent sur la rangée des numéros, et il eut un petit hoquet.

— Vous ne vous sentez pas bien ? dis-je en remettant les allumettes dans ma poche.

Il se ressaisit.

— Non. Je... je ne savais pas que vous étiez membre du Club Mousquetaire.

— Je n'en fais pas partie. Ah ! vous voulez parler des allumettes ? Je les ai trouvées.

— Je vois. (Il tira un mouchoir et s'épongea la

figure.) Bon, eh bien ! il faut que je me sauve. J'ai un déjeuner, dit-il en se levant.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Que savez-vous de Hertz ?

— Simplement que Creedy se sert de lui pour les coups durs. À part ça, j'ignore tout de lui. Maintenant, je dois encore vous remercier de votre intervention opportune. Mais il faut vraiment que je m'en aille. Je ne vous montre pas le chemin, ça ne fait rien ? Je suis déjà en retard.

— Vous en faites pas. À bientôt.

Je le quittai, traversai le living-room et sortis sous la véranda, tout en me disant que le puzzle commençait à prendre tournure.

Le chat siamois leva la tête pour me regarder. Je m'arrêtai une seconde pour lui chatouiller le ventre. Sa patte jaillit, toutes griffes dehors, et je retirai ma main à temps.

— Hé ! doucement, dis-je au chat. T'as pas besoin de t'énerver, toi aussi.

Je traversai la pelouse, tout en sentant le regard de Thrisby qui me guettait derrière ses rideaux.

Je roulai lentement vers Saint Raphael City, l'esprit en ébullition. Il me paraissait maintenant fort probable que j'avais deux enquêtes différentes sur les bras : le meurtre de Sheppey et le mystère de la pochette d'allumettes. Il n'y avait peut-être pas le moindre rapport entre elles.

L'hypothèse de Thrisby selon laquelle Sheppey aurait été tué par erreur me semblait plausible.

Après avoir vu le déchaînement de haine qui se lisait sur le visage de Bridgette, je ne pouvais écarter la possibilité qu'il avait envisagée : Bridgette avait peut-être chargé quelqu'un de supprimer la jeune fille qui lui avait pris son amant. Sheppey avait pu chercher à protéger la petite et s'était fait tuer à sa place.

Je me dis qu'il était grand temps d'avoir une conversation avec Bridgette Creedy, mais auparavant il me fallait arrêter l'attitude à adopter vis-à-vis d'elle.

Il était à présent une heure et demie et j'avais faim. Je stoppai devant un petit restaurant spécialisé dans les coquillages, rangeai la voiture et entrai.

Je me payai un bon déjeuner, en prenant tout mon temps. La nourriture était excellente ; mais je dus regarder la note trois fois, pour m'assurer que le garçon n'avait pas inclus par erreur le millésime de l'année dans l'addition. Quand je quittai le restaurant, il était deux heures et demie. Je roulai jusqu'au drugstore le plus proche, m'enfermai dans une cabine et téléphonai chez Creedy.

Le maître d'hôtel répondit. Ses amygdales étaient toujours dans le même état. Je lui demandai Mme Creedy.

— J'ai rencontré Mme Creedy ce matin, dis-je, et je désirerais prendre rendez-vous avec elle. J'ai quelque chose qui lui appartient. Voulez-vous lui demander quand elle peut me recevoir ?

— De la part de qui, s'il vous plaît ?

— Mon nom ne lui dira rien. Répétez-lui simplement ce que je vous ai dit.

— Ne quittez pas.

J'attendis un bon moment, en regardant par la vitre de la cabine. J'admirai une belle blonde, en bikini, qui se juchait sur un tabouret au comptoir et commandait un steak haché avec beaucoup d'oignons. J'étais content de ne pas être le gars qui la sortirait ce soir.

Au bout du fil, une voix froide et nette me répondit :

— Mme Creedy vous recevra à trois heures si cela vous va.

Je souriais dans le téléphone.

— Merci. Je serai là.

À trois heures moins cinq, je m'engageai sur la route privée conduisant au domaine. Quand je stoppai devant la barrière, les deux gardes s'approchèrent.

— Mme Creedy, leur dis-je.

Ils me dévisagèrent. Je voyais bien que mes manches retroussées et mon vieux pantalon de flanelle n'avaient pas leur approbation, mais ils s'abstinrent de toute réflexion. Un des gardes s'avança et leva la barrière. Il n'y eut aucune consultation de liste, pas de coup de fil à la maison, rien du tout. Mme Creedy n'était pas un personnage. Mais dès qu'il s'agissait de voir son mari, c'était une autre histoire.

Je roulai dans l'allée désormais familière, passai devant les massifs de roses et devant les jardiniers chinois qui, leur troisième parterre de bégonias

terminé, s'étaient assis sur leurs talons et contem-
plaient la nouvelle plate-bande, comme pour inci-
ter les bégonias à bien se tenir et à donner sans
arrêt des fleurs magnifiques.

Je me garai à côté d'une énorme Rolls noire,
gravis les marches du perron et longeai la terrasse.

Le maître d'hôtel ouvrit la porte deux minutes
après mon coup de sonnette. Il me dévisagea d'un
œil froid et inquisiteur et me dit :

— M. Brandon ?

Mais pas du tout sur le ton dont on accueille un
vieux copain.

— Oui. J'ai rendez-vous avec Mme Creedy.

Il m'entraîna le long d'un couloir, me fit fran-
chir une porte, gravir un escalier, longer un second
couloir, puis il ouvrit une porte et s'effaça.

— Vous devriez vous payer une Vespa, dis-je en
passant devant lui. Vous économiseriez vos jambes.

Il s'en alla dignement, comme s'il était monté
sur roulements à billes, sans se retourner et sans
broncher. Les quolibets glissaient sur lui comme
de l'eau sur un canard.

Je pénétrai dans une petite pièce meublée d'un
bureau et de fichiers métalliques. La fille que j'avais
aperçue à l'enquête était assise au bureau. Elle
portait la même robe de toile grise, aux parements
blancs, et naturellement les mêmes lunettes sans
montures.

— M. Brandon ?

— Comment le savez-vous ?

— Je vous ai reconnu.

— Bien sûr. Nous nous trouvions tous deux à l'enquête.

Elle rougit légèrement, prit un air confus et me parut plus jolie.

— Asseyez-vous donc. Mme Creedy ne va pas tarder.

Je m'installai sur une chaise inconfortable et tâchai de ne pas trop ressembler à un touriste. Je me dis que j'aurais mieux fait de passer par le bungalow pour me changer. Les manches de chemise et le vieux pantalon n'étaient nettement pas la tenue idéale pour une demeure aussi somptueuse.

La jeune personne s'affairait sur sa machine à écrire. De temps à autre, elle levait les yeux par-dessus ses lunettes comme pour s'assurer qu'il y avait bien un homme en manches de chemise, et que ce n'était pas un effet de son imagination.

À trois heures et quart, je résolus de ne pas me laisser brimer davantage. Je me levai.

— Eh bien ! merci quand même pour la chaise, dis-je avec un grand sourire amical. Ce fut très agréable de partager votre espace vital et de voir votre dextérité à la machine. Dites à Mme Creedy que, lorsqu'elle sera disposée à me parler, je suis au bungalow, là-bas, à Arrow Point.

Sur ces entrefaites, je me dirigeai vers la porte. Je pensais que cela donnerait des résultats, et je ne me trompais pas.

— Monsieur Brandon...

Je m'arrêtai et me retournai, l'air candidement surpris.

— Oui ?

— Je crois que Mme Creedy va vous recevoir. Permettez-moi d'aller le lui demander.

Elle paraissait inquiète et énervée. En dépit de ses affreuses lunettes, elle était assez jolie et je ne voulais pas lui faire de peine.

— Mais oui, allez-y donc, dis-je en consultant ma montre. Je dois filer dans deux minutes, alors grouillons-nous.

Elle traversa le bureau et disparut par une porte qu'elle referma derrière elle. Elle s'absenta cinquante-cinq secondes à ma montre, puis elle reparut, et me fit signe.

— Mme Creedy va vous recevoir.

En passant devant elle, je lui adressai un petit clin d'œil. C'était peut-être une idée, mais elle m'en fit un, elle aussi, j'en eus bien l'impression.

Bridgette Creedy se tenait debout devant la fenêtre donnant sur la roseraie. Elle portait un chemisier vert pâle et un pantalon jaune. Elle était faite pour porter le pantalon et le savait. Elle se retourna lentement, comme on le lui avait appris à Hollywood, et me contempla d'un œil froid et dur. C'était la séquence 234 d'un drame de Cecil B. de Mille ; rien n'y manquait, jusqu'à la pièce luxueuse, les parterres de roses aperçus par la fenêtre et l'actrice sur le retour qui a gagné autrefois maints Oscars et demeure encore pas mal, quoique en perte de vitesse. Elle leva les sourcils en apercevant mes manches de chemise retroussées et le vieux pantalon et demanda :

— Vous désirez me voir ? Vous ne vous trompez pas ?

Je m'approchai d'un fauteuil et m'y assis. Les femmes excitées commençaient à me casser les pieds. J'en avais assez connu. Elles sont toutes les mêmes. Sous certains aspects, elles sont pitoyables ; par ailleurs, ce sont des emmerdeuses dans toute l'acception du terme. Ce jour-là, je n'avais pas la moindre sympathie pour ce genre de créature, y compris Mme Creedy.

— Je ne vous ai pas permis de vous asseoir, remarqua-t-elle en se redressant de toute sa hauteur et en m'adressant le froncement de sourcils standard, modèle Hollywood.

— Je sais, mais je suis fatigué. J'ai eu trop d'aventures aujourd'hui, et les aventures me fatiguent toujours. Je vous ai rapporté votre revolver.

Je tirai de ma poche le 38, ôtai le chargeur, fis glisser les cartouches dans ma main, replaçai le chargeur et lui tendis l'arme. Elle hésita un instant et la prit.

— J'imagine que vous allez me réclamer de l'argent, laissa-t-elle tomber dédaigneusement.

— Ma foi, vous n'avez pas grand-chose d'autre à m'offrir, pas vrai ? dis-je avec un sourire désarmant.

Elle réagit furieusement, comme je l'espérais. Je me félicitai d'avoir désarmé son revolver, sinon je crois bien qu'elle m'aurait tiré dessus.

— Comment osez-vous me parler de la sorte ? cracha-t-elle. Si vous vous imaginez que vous pouvez me faire chanter...

— Bien sûr que je peux vous faire chanter. Cessez de vous faire des illusions et de vous conduire

comme une vedette modèle 1948. Asseyez-vous et écoutez-moi.

Elle ouvrit des yeux ronds, comme si elle ne pouvait en croire ses oreilles.

— Mon mari... commença-t-elle.

Mais je l'interrompis d'un geste.

— Ne me jetez pas votre mari à la tête. Il a beau être la plus grosse légume du patelin, il n'aurait pas pu empêcher toute cette histoire de paraître dans le *Courrier*.

Elle posa le revolver sur une table et alla s'asseoir dans un fauteuil, loin de moi. Elle grinça :

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Vous le savez très bien. Si je n'étais pas arrivé au bon moment, ce matin, Thrisby serait bel et bien mort. Le geste criminel de la femme de Creedy s'étalerait à la une de tous les journaux du cru.

— Ils n'auraient pas osé ! s'écria-t-elle, furieuse.

— Je n'en mettrais pas ma main au feu !

Elle maîtrisa sa colère et m'observa longuement.

— Bon. Très bien. Combien ?

— Je ne suis pas un de vos petits amis, madame Creedy. Je ne suis pas un gigolo en quête de fric. Moi, je cherche des renseignements.

Elle fit les petits yeux.

— Quels renseignements ?

— J'ai cru comprendre que vous aviez employé mon associé pour surveiller Thrisby.

Elle se raidit et se griffa les genoux avec ses ongles d'argent.

— Si c'est Jacques qui vous l'a dit, il ment. Je n'ai rien fait de tel.

— Il dit que si.

— C'est, et ç'a toujours été un fieffé menteur, ragea-t-elle. C'est faux ! Je ne l'ai jamais fait surveiller !

— Avez-vous fait surveiller qui que ce soit par Sheppey ?

— Non !

— Vous saviez que Thrisby sortait avec Thelma Cousins ?

Elle pinça les lèvres et son regard vacilla.

— Non.

— Est-ce que vous êtes allée voir Thelma Cousins pour lui signifier de rompre avec Thrisby ?

— Non. Je n'ai jamais entendu parler de cette personne !

— Vous n'allez pas me faire croire ça ! On a trouvé son cadavre hier. Sa photo était dans tous les journaux.

— Je vous répète que je n'ai jamais entendu parler de cette femme et je ne l'ai jamais vue ! s'exclama-t-elle.

Elle se dressait devant moi si furieuse que je pouvais presque entendre les battements de son cœur. Je la contemplai longuement, et elle soutint mon regard, les yeux flamboyants. J'étais devant un mur, devant une forteresse imprenable. Elle avait un sacré toupet. Elle devait se rendre compte que je n'avais aucune preuve, à part les déclarations de Thrisby.

— Vous ne voyez aucun inconvénient à ce que

je rapporte au lieutenant Rankin ce que Thrisby m'a raconté ? dis-je. Si vous n'avez pas embauché Sheppey et si vous n'avez jamais entendu parler de la petite, vous n'avez rien à craindre, n'est-ce pas ?

Elle cilla et je crus un instant qu'elle allait flancher, mais elle riposta, d'un ton cassant :

— Vous pouvez lui dire tout ce qui vous plaira, mais je vous préviens que si j'ai des ennuis à cause de vous, vous me le paierez cher ! Et ne vous imaginez pas que je n'en sois pas capable ! Je ne veux plus écouter vos insanités. Fichez-moi le camp immédiatement !

Je jouai ma dernière carte et sortis mes allumettes :

— Est-ce que ceci vous appartient, madame Creedy ?

Je l'observais attentivement, mais elle ne se troubla pas comme Thrisby.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je crois que ceci est à vous. Le voulez-vous ?

Elle me contempla comme si j'avais perdu l'esprit.

— Je crois que vous feriez mieux de partir.

Elle se leva pour aller appuyer sur une sonnette. La secrétaire apparut, les lunettes flamboyantes, et me tint la porte ouverte.

— Nous nous reverrons sans doute, madame Creedy, dis-je.

Elle me tourna le dos. Je passai dans l'autre pièce. La secrétaire referma la porte et me regarda.

— J'ai pas l'air d'avoir eu beaucoup de succès, lui dis-je.

Elle traversa le bureau et alla ouvrir l'autre porte.

— Si vous voulez passer par ici, Hilton vous montrera la sortie.

— Merci. (Je m'arrêtai pour la regarder en face.) Dites-moi, vous êtes obligée de porter ces lunettes ?

Elle rougit et recula d'un pas.

— Mon Dieu ! non. C'est-à-dire... je...

— Si j'étais vous, je les ficherais en l'air. Elles mettent un barbelé autour de votre personnalité et c'est dommage.

Je la plantai là, les yeux ronds, et suivis le couloir. J'ouvris la porte au fond, et trouvai Hilton, le maître d'hôtel qui m'attendait, assis sur une chaise. Il se leva avec la grâce d'une cigogne rhumatisante qui sort de son nid.

— M. Creedy désire vous voir, monsieur Brandon, dit-il.

— Me voir ? Vous en êtes sûr ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce qu'il a dit à quel sujet ?

— Non, monsieur. Il m'a dit de vous demander de passer le voir dès que vous en auriez fini avec madame.

— Est-ce que j'entre illico, ou bien dois-je attendre cinq heures ?

— J'ai cru comprendre que monsieur vous attendait.

— Eh bien ! ça change un peu. D'accord, allons-y.

Il prit le départ le long du couloir, par le patio, les portes-fenêtres, un autre corridor, une salle d'attente et un troisième passage, pour aboutir, par une porte capitonnée, à un petit hall qui donnait sur l'épaisse porte d'acajou massif. Je filai sur ses talons. Il stoppa devant la porte, frappa, tourna la poignée et poussa le battant.

— M. Brandon, monsieur, annonça-t-il en s'effaçant.

J'entrepris alors la randonnée d'une vingtaine de mètres qui devait me conduire devant le bureau de Creedy. Il était assis et nettoyait ses lunettes. Il avait le visage aussi animé qu'une porte de prison et, à part ses doigts agiles, tout son être demeurait immobile comme le sphinx, et presque aussi impressionnant.

J'arrivai près de lui et lui souris finement pour lui montrer que sa petite comédie ne me démontrait pas. Sans y être prié, je m'installai dans un grand fauteuil et attendis. Il termina le polissage de ses lunettes, les mit sur son nez, me contempla, puis les releva sur son front.

— Que faites-vous chez moi, monsieur Brandon ? demanda-t-il calmement.

— Une visite de politesse.

— Auprès de qui ?

— Je ne voudrais pas vous offenser, monsieur Creedy, mais il me semble que cela ne vous regarde pas.

Il pinça les lèvres. Je crois bien que jamais personne ne lui avait parlé de la sorte.

— Vous êtes allé voir ma femme ?

— Si ça vous intéresse, vous feriez bien de le lui demander. C'est pour ça que vous vouliez me voir ? Si tel est le cas, il faut que je me sauve. J'ai du travail et le temps presse.

Il me considéra quelques secondes, puis il prit un coupe-papier et le contempla, les sourcils levés, comme s'il ne l'avait jamais vu. Enfin, sans me regarder, il observa.

— J'ai pris des renseignements sur votre agence. Il paraît que vous êtes solvable, que votre affaire marche bien et que votre capital se monte à trois mille dollars.

— Davantage, dis-je en souriant. Ça, c'est ce que je vauX en principe. Mais la personnalité et la clientèle sont les deux chevilles ouvrières d'une affaire comme la mienne. J'ai la clientèle, et je suis en train de me créer une personnalité. Ce chiffre de trois mille dollars est bien au-dessous de la vérité.

— J'aimerais acheter une affaire comme la vôtre, qui marche bien, reprit Creedy, en me regardant brusquement. (Ses yeux inquisiteurs me transperçaient littéralement.) Je suis prêt à racheter votre agence. J'irais, mettons jusqu'à dix mille dollars pour toute l'affaire, y compris la clientèle et le peu de personnalité que vous pouvez avoir introduit dans l'agence.

— Et qu'est-ce que je deviens, moi, si je vends mon affaire ?

— Vous continuez. Sous ma direction, bien entendu.

— Je ne me laisse pas facilement diriger, monsieur Creedy. Pas pour dix mille dollars.

— Je pourrais aller jusqu'à quinze mille, dit-il, en se mettant à transpercer son beau buvard à grands coups de coupe-papier.

— Dois-je comprendre que je ne serais pas précisément encouragé à poursuivre l'enquête sur la mort de mon associé ?

Il serra les lèvres et continua à détériorer son buvard.

— Cela regarde la police, monsieur Brandon. Vous n'êtes pas payé pour enquêter sur la mort de votre ami. Je crois qu'il serait plus raisonnable, si je reprends votre agence, que vous consacriez vos talents à quelque autre affaire plus lucrative.

— Ouais. (Je me frottai la nuque.) Je regrette. Merci pour votre offre. Je l'apprécie beaucoup, mais je tiens à élucider cette affaire, lucrative ou non.

Il posa son coupe-papier, joignit les doigts et y appuya le menton. Il me contempla comme on regarde une araignée qui vient de tomber dans votre bain.

— J'ai l'intention d'acquérir votre agence, monsieur Brandon. Vous pourriez peut-être fixer vous-même votre prix ?

— En somme, vous partez du principe que tout homme est à vendre pourvu qu'on y mette le prix.

— C'est un fait avéré. Tout homme a son tarif. Ne perdons pas de temps. J'ai beaucoup à faire. Quel est votre prix ?

— Celui de mon affaire, ou la prime pour cesser mon enquête ?

— Celui de votre agence.

— Le résultat serait le même, n'est-ce pas ?

— Le prix ?

— Je ne suis pas vendeur, dis-je en me levant. Je continue mon enquête et personne ne m'en empêchera.

Il se renversa dans son fauteuil et tambourina du bout des doigts sur le bureau.

— Ne vous hâtez pas trop. J'ai pris des renseignements sur votre associé. Il paraît que c'est un homme fort peu intéressant. Je me suis laissé dire que si vous n'aviez pas travaillé avec lui, votre affaire, sans vous, n'aurait pas duré longtemps. On raconte que c'était un homme à femmes, si vous me passez l'expression. Ce n'était même pas un bon détective ; vous n'allez tout de même pas refuser une occasion pareille, à cause d'un homme comme ça. Je tiens à votre agence, monsieur Brandon. J'irai jusqu'à cinquante mille dollars.

J'ouvris des yeux ronds, sans en croire mes oreilles.

— Non. Je ne suis pas vendeur.

— Cent mille, reprit-il, sans vouloir en démordre.

— Non, répétai-je, en sentant la sueur me coller aux doigts.

— Cent cinquante mille ?

— Assez ! m'écriai-je, penché vers lui, les mains appuyées sur le bureau. Votre offre est encore bien trop loin du compte, monsieur Creedy. Cent cinquante mille dollars, c'est bien peu pour empê-

cher votre nom de se trouver mêlé au plus grand scandale du pays, vous ne trouvez pas ? Un million serait plus raisonnable, mais c'est inutile d'aller jusque-là, car, de toute façon, je le refuserais. Je vais poursuivre mon enquête, et ni vous ni votre fortune ne m'en empêcherez. Si vous tenez tellement à me cacher la vérité, pourquoi ne donnez-vous pas cent ou deux cents dollars à votre valet, Hertz, en lui disant de me faire mon affaire ? Il le ferait sans doute pour moins que ça. Sheppey était mon associé. Je me fous pas mal qu'il ait été pour moi un bon ou mauvais collaborateur. Dans mon boulot, personne ne tue impunément un détective privé. Nos réactions sont les mêmes que celles des flics, quand un flic a été descendu. Enfoncez-vous bien ça dans votre tête pleine de dollars, et renoncez à essayer de m'acheter.

Sur ces mots, je tournai les talons pour accomplir de nouveau la longue randonnée qui devait me conduire à la sortie.

Et ce fut un silence quasi douloureux que je laissai derrière moi.

XII

Je rentrai au bungalow et m'installai dans l'ombre sous la véranda, les pieds sur la balustrade, pour examiner les divers faits nouveaux que j'avais glanés.

Il fallait savoir si c'était Bridgette ou Thrisby qui mentait. La version de Thrisby me paraissait plausible et Bridgette avait toute raison de raconter des bobards, mais je n'en étais pas absolument certain.

L'important, c'était de savoir si on ne m'agitait pas Thelma Cousins sous le nez pour m'empêcher de découvrir autre chose. J'étais persuadé que la pochette d'allumettes n'avait aucune importance pour Bridgette ; en revanche, Thrisby s'y intéressait fort. Je me demandais si ce ne serait pas une bonne idée d'aller chez lui, d'attendre son départ et fouiller la maison. Je pourrais découvrir la clé du mystère. J'ignorais s'il avait des domestiques à demeure. Ce ne serait peut-être pas mal de m'y rendre le soir même. J'étais en train d'allumer une cigarette quand le téléphone sonna. J'allai répondre dans le living-room.

— C'est vous, Lew ?

C'était Margot.

— Tiens, je ne m'attendais pas à avoir de vos nouvelles. Où êtes-vous ?

— Chez moi. J'ai réfléchi à cette pochette d'allumettes.

Je me perchai sur le bras d'un fauteuil, le téléphone en équilibre sur un genou.

— Je suis à peu près certaine qu'elle appartient à Jacques Thrisby, poursuivit-elle.

Je ne lui dis pas que c'était aussi mon avis.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer, Margot ?

— Je me rappelle maintenant qu'à table, il était en face de moi. Il a sorti son étui à cigarettes, avec un briquet encastré, mais le briquet ne marchait pas. Alors, il a tiré la pochette d'allumettes de sa poche ; mais, sur ces entrefaites, le maître d'hôtel est venu me donner du feu. Thrisby a laissé les allumettes et l'étui sur la table, à côté de lui, et il est allé danser avec Doris. Je suis à peu près sûre à présent que j'ai pris les allumettes pour allumer une autre cigarette. Il est bien possible que je les aie fourrées dans mon sac sans y penser. Je ne puis l'affirmer, mais je suis absolument certaine que Jacques a posé les allumettes sur la table.

— Ça se tient. Je lui ai laissé voir la pochette quand j'y suis allé cet après-midi. Il a réagi comme un type qui s'assoit sur un clou.

— Vous lui avez parlé, Lew ?

— Bridgette était là. Je suis arrivé à l'instant dramatique où elle s'apprêtait à le tuer.

— À le tuer ? s'écria Margot. Oh ! Lew, certainement pas !

— Elle avait peut-être l'intention de lui fiche la frousse, mais j'ai comme une idée qu'elle ne plaisantait pas. Il venait de rompre assez brutalement.

— Elle doit être complètement folle ! Qu'est-ce que vous allez faire, Lew ? Vous n'avez pas prévenu la police ?

— Non. Je ne pense pas que Thrisby confirmerait qu'elle a essayé de le tuer. Quant à moi, je ne m'attirerais que des ennuis, et je ne vois pas la police engageant des poursuites contre elle. Saviez-vous qu'elle avait un revolver ?

— Non.

— Je crois que c'est elle qui a embauché Sheppey. Thrisby le prétend. J'ai vu Bridgette cet après-midi, mais elle assure que Thrisby ment. Il m'a avoué qu'il sortait avec Thelma Cousins, la petite qui a été assassinée. Bridgette avait découvert le pot aux roses et elle a chargé Sheppey de les surveiller. C'est ce que raconte le beau Jacques, mais elle le nie.

— C'est absolument inouï ! Croyez-vous que ça puisse venir aux oreilles de la police ?

— Possible. Il va falloir vous rendre à l'évidence, Margot. Il s'agit d'une affaire d'assassinat, ne l'oubliez pas.

— Mais vous ne pensez tout de même pas que Bridgette puisse avoir trempé dans l'assassinat de Sheppey ?

— Pour le moment, je ne sais que penser.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

Sa voix trahissait son angoisse.

— Revoir Thrisby. Dites-moi, Margot, est-ce que vous savez s'il a des domestiques chez lui ?

— Oui. Un Philippin, mais qui ne couche pas là. Il arrive le matin de bonne heure et s'en va vers huit heures, le soir.

— Je compte aller y jeter un coup d'œil ce soir.

— Qu'est-ce que vous espérez découvrir, Lew ?

— Je n'en sais rien, mais il est bien rare qu'on ne tombe pas sur quelque chose si on se donne la peine de fouiller un peu. Quand est-ce que je vous revois, Margot ?

— Vous y tenez vraiment ?

— Ne posez pas de questions idiotes. Ça ne vous dirait rien de faire un tour par ici vers dix heures et demie ? Je pourrais peut-être vous dire ce que j'ai trouvé chez Thrisby.

Elle hésita, puis elle accepta.

— Eh bien ! c'est faisable.

À la perspective de la revoir dans la soirée, je fus brusquement saisi d'une poussée d'impatience fébrile.

— Alors, je vous attends à dix heures et demie.

— D'accord. Soyez prudent, Lew. N'approchez pas de la maison avant d'être certain qu'il soit sorti. N'oubliez pas ce que je vous ai dit. Il est dangereux, et sans scrupules.

Je lui promis et raccrochai.

Je réfléchis un instant, et puis je composai le numéro de la Direction de la police de Saint Raphael City et demandai le lieutenant Rankin. J'attendis une minute, et Rankin vint au bout du fil.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grommela-t-il quand je me fus nommé.

— Vous avez trouvé d'où sort le pic à glace ?

— Qu'est-ce que vous vous figurez ? Que je fais des miracles ? On peut acheter ce modèle-là chez tous les quincailliers du patelin. Il doit y en avoir des centaines qui traînent partout.

— Ça n'a pas l'air d'avancer beaucoup, votre enquête !

— Non, mais y a pas de retard. Cette enquête sera longue, c'est pas du travail rapide. Et vous ? Quoi de neuf ?

— Rien que des emmerdements pour vous. Je commence à croire que ce n'est pas Creedy qui a embauché Sheppey. Ce serait plutôt sa femme.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Les racontars et les on-dit. Vous savez si elle a un port d'armes ?

— Où voulez-vous en venir, Brandon ? répliqua-t-il sèchement. Vous n'avez pas l'air de vous douter que vous jouez avec le feu en touchant aux Creedy.

— Je sais, mais je n'ai pas peur de me brûler les doigts. A-t-elle un permis de port d'armes ? C'est important, lieutenant.

Il me dit de ne pas quitter, me fit attendre longtemps et revint m'annoncer :

— Elle a un permis de port d'armes pour un automatique calibre 38, numéro 4.457.993. Elle l'a depuis trois ans.

Je notai le numéro.

— Merci, lieutenant. Autre chose. En fouillant

le passé de Thelma Cousins, vous n'avez rien déniché ?

— Non. Elle n'avait tout simplement pas de vie intime. Nous avons enquêté un peu partout. Hahn a l'air d'avoir raison. Elle ne sortait pas avec des garçons. Ça me dépasse qu'elle ait pu accompagner Sheppey...

En raccrochant, je me sentais assez déprimé. Je n'avais pas fait le grand pas que j'avais espéré. Il me semblait à peu près certain à présent que Thrisby avait menti.

J'atteignis le croisement de la petite route du Château Blanc peu après neuf heures et demie. Je laissai la Buick sur le bord de la route et gagnai à pied la barrière blanche. Je la poussai et suivis tranquillement l'allée. Le soleil venait de se coucher, et soudain il faisait très sombre.

J'avais apporté une torche électrique et quelques outils, au cas où j'aurais à ouvrir une fenêtre ou un tiroir fermés. Arrivé devant la pelouse, je m'arrêtai un instant pour examiner la maison, plongée dans l'obscurité.

Je m'approchai alors de la porte, sonnai et attendis trois minutes. Rien ne se passa. Personne ne répondit à mon coup de sonnette. Je me glissai vers la porte-fenêtre. Le chat siamois émergea soudain des ténèbres et se mit à marcher à mon côté. J'essayai la poignée de la porte-fenêtre, mais elle était fermée. Le chat choisit ce moment-là pour s'entortiller dans mes jambes. Je me penchai

pour lui gratter l'oreille, mais il bondit sur la balustrade de la terrasse et me considéra d'un œil méfiant.

Prenant un levier dans ma poche, je l'introduisis entre les vantaux et fis pression tout en pesant sur la poignée. J'entendis un brusque cliquetis et la porte s'ouvrit. Je la poussai, sans bouger, l'oreille tendue, mais je n'entendis rien. Tout était sombre. Après avoir promené le rayon de ma torche à travers le living-room, je tournai carrément l'interrupteur pour donner de la lumière. Mon sang alors ne fit qu'un tour. Dans un coin de la pièce, j'aperçus un grand bureau dont tous les tiroirs étaient ouverts ; un fatras de papiers, de lettres et de vieilles factures était répandu sur le bureau et par terre. De l'autre côté, un chiffonnier encastré dans le mur présentait le même aspect.

Je me faisais tout l'air d'avoir été grillé au po-teau et je jurai à mi-voix. Puis je traversai le living-room et sortis dans un grand hall. En face de moi, un escalier montait au premier ; de l'autre côté du hall, je découvris deux portes. La première que je poussai donnait sur une assez grande salle à manger. Là aussi, les tiroirs du buffet et de la desserte étaient grands ouverts, et l'argenterie gisait à terre. L'autre porte permettait d'accéder à une somptueuse cuisine qui n'avait pas été dérangée.

Je retournai dans le hall et, planté au bas des marches, je me mis à balayer l'escalier avec le rayon de ma torche, l'oreille aux aguets. Au loin, dans la maison, une pendule tictaquait allègrement, mais, à part ça, il régnait un silence de plomb.

Je me demandai ce que le mystérieux visiteur était venu chercher et s'il l'avait trouvé. Je me demandai également comment Thrisby réagirait à son retour en constatant les dégâts. Préviendrait-il la police, ou se tiendrait-il coi ?

Je serais dans de sales draps, s'il me tombait dessus maintenant. Aussi hésitai-je un instant à gravir l'escalier. J'étais à peu près certain que tout ce qui aurait été susceptible de m'intéresser avait disparu désormais. Mais je me dis qu'il valait autant jeter un coup d'œil rapide sur le reste de la bicoque avant de me tirer en vitesse. Je grimpai quatre à quatre l'escalier et aboutis à un vaste palier.

Là, second coup de théâtre. Je faillis en bondir au plafond. À la lueur de ma lampe électrique, j'aperçus dans un coin du palier la silhouette d'un homme accroupi, prêt à me sauter dessus.

Mon cœur fit une double cabriole. Je sursautai. La torche électrique m'échappa des mains, roula sur le sol et dégringola de marche en marche, en projetant son pinceau lumineux tantôt au plafond, tantôt sur le mur ou sur la rampe. Elle finit par atterrir au rez-de-chaussée, en me laissant dans une obscurité totale.

Pétrifié, les dents serrées, la respiration sifflante, j'entendais mon cœur battre à grands coups dans ma poitrine.

Rien ne se passa. La pendule, inlassablement, poursuivait son tic-tac dont le bruit prenait des proportions formidables dans ce silence de mort.

Je glissai la main dans mon étui et mes doigts se refermèrent sur la crosse du 38. Je sortis l'arme de

sa gaine et, d'un coup de pouce, fis sauter le cran de sûreté.

— Qui est là ? criai-je.

Je fus vexé de m'apercevoir que j'avais tout de la vieille fille affolée qui trouve un homme sous son lit. Le silence continuait à peser sur mes épaules. J'écoutais, immobile, cherchant des yeux à percer les ténèbres dans la direction de l'homme accroupi.

Est-ce qu'il rampait vers moi ? Est-ce qu'il allait soudain me bondir dessus, pour me tâter la gorge ? Je me rappelai brusquement comment Sheppey était mort, un pic à glace enfoncé dans le cou. Est-ce que l'assassin de Jack était là, dans les ténèbres, armé d'un pic à glace ?

Et puis quelque chose me frôla la jambe. Du coup, je faillis bien perdre la tête. J'appuyai automatiquement sur la détente. La détonation de mon pistolet fit battre les portes et je bondis en arrière, la figure ruisselante de sueur. J'entendis alors un grognement étouffé. Quelque chose bougeait. Je compris que le chat était monté dans le noir et venait se frotter contre ma jambe. Paralysé, je restai là, adossé à la rampe, dégoulinant de sueur froide, le cœur battant à se rompre. Je mis la main dans ma poche et en tirai mon briquet.

— Restez où vous êtes ! criai-je dans l'obscurité. Un geste et vous êtes mort !

Je braquai le 38, levai la main gauche au-dessus de ma tête, et allumai le briquet. La petite flamme me permit de voir que l'individu n'avait pas bougé dans son coin. Il était toujours accroupi sur

les talons ; c'était un petit homme noiraud, à la figure brune et ridée, aux yeux bridés. Sa bouche grimaçante révélait quelques dents.

Son immobilité me donna soudain la chair de poule. Personne ne pouvait rester ainsi à moins d'être mort. La flamme du briquet déclinait. Je descendis dans le hall et ramassai ma torche électrique là où elle était tombée, le rayon dirigé sur la porte d'entrée. Puis je me forçai à remonter au premier. Une fois sur le palier, je dirigeai mon faisceau lumineux sur l'homme accroupi.

Je devinai qu'il s'agissait du domestique de Thrisby. Il avait reçu une balle en pleine poitrine et s'était traîné dans ce coin pour mourir.

Une mare de sang s'étalait à ses pieds et une grande tache sombre souillait sa veste blanche. Je m'approchai lentement en repoussant l'arme dans son étui. Je touchai sa joue du bout des doigts. La peau glacée et la raideur des muscles m'apprirent qu'il était mort depuis plusieurs heures.

Je poussai un long soupir et détournai le rayon de ma lampe de ce visage de cadavre. Deux points lumineux jaillirent lorsque le chat apparut en grognant sourdement, comme font les Siamois pour manifester leur mécontentement. Je le vis traverser le palier, lentement, la tête baissée, la queue basse, avec la souplesse sinistre des félins.

Il passa devant le Philippin sans daigner s'arrêter et vint se planter devant une porte, les yeux fixés sur moi. Il se dressa debout sur les pattes de derrière, et heurta la poignée de la porte avec ses pattes de devant. Il donna trois petits coups,

poussa encore un grognement plaintif et se remit à tapoter le bouton de la porte.

Je m'avançai doucement, atteignis la porte, tournai la poignée et poussai le battant.

La porte s'ouvrit toute grande sur l'obscurité et le silence. Le chat demeura un instant sur le seuil, les oreilles dressées, la tête penchée de côté. Puis il entra.

Je restai là où j'étais, le cœur battant, la gorge sèche, et dirigeai le rayon lumineux sur le chat. Le faisceau de lumière blanche le suivit à travers la pièce, jusqu'au pied du lit.

Le chat sauta alors sur le lit.

Le rayon de la lampe l'y accompagna et mon cœur cessa de battre.

Thrisby s'étalait en travers du lit, toujours vêtu de son tricot blanc et de son short rouge, des sandales aux pieds. Le chat s'approcha et se mit à lui renifler la figure avec curiosité.

Ma torche électrique illuminait la grimace de terreur figée sur le visage, les mains crispées et le sang sur le drap. Il n'y avait pas la moindre trace de plaie ni de sang sur le tricot, mais je savais que si je retournais le cadavre, je découvrirais la blessure.

On lui avait tiré dans le dos, alors qu'il cherchait à s'enfuir. En mourant, il s'était affalé sur le lit.

À la lueur de ma torche électrique, je finis par découvrir l'interrupteur. J'allumai les appliques et revins contempler le lit.

Thrisby avait l'air encore plus mort sous la clarté tamisée des appliques que dans le rayon de ma torche. Le chat lui contourna lentement la tête, en rampant, la queue déployée, les oreilles aplaties. Il me fisca d'un air furieux, le museau levé au-dessus de la tête du cadavre.

Je jetai un coup d'œil circulaire sur la pièce. Tout était en désordre. Les placards étaient grands ouverts. Des vêtements s'entassaient sur le plancher. Les tiroirs de la commode avaient été arrachés, répandant chemises, chaussettes, cravates et écharpes sur le tapis.

Les jambes raides, je me dirigeai vers le lit. Le chat se tapit à mon approche, en ouvrant des yeux énormes et m'accueillit par des crachements. J'avancai la main pour toucher celle de Thrisby. Elle était dure et glacée. À vue de nez, il devait être mort depuis cinq ou six heures.

Comme je me penchais sur lui, mon pied heurta quelque chose sous le lit, quelque chose de dur. Je m'agenouillai, écartai le drap et ramassai un automatique calibre 38. C'était celui que j'avais rendu à Bridgette Creedy. J'en étais absolument certain, mais pour être sûr de ne pas me tromper j'allai vérifier le numéro près d'une des lampes. Je le découvris sous le canon : 4.457.993.

Je vidai le chargeur. Quatre coups de feu avaient été tirés, dont deux mortels.

Immobile, je réfléchis un moment. Toute cette mise en scène était un peu trop belle pour être vraie. Je me dis qu'il était ridicule de la part de l'assassin d'abandonner son arme là où la police

ne manquerait pas de la trouver. Bridgette devait bien savoir que la police en connaissait le numéro. Je fis sauter l'arme au creux de ma main, les sourcils froncés. Je me répétais que tout cela était vraiment trop beau... Soudain, cédant à un mouvement impulsif, je glissai le revolver dans ma poche, traversai la pièce, éteignis tout et descendis dans le living-room. Là, je pris le téléphone sur le bar et formai le numéro de Creedy.

En attendant la réponse, je consultai ma montre, il était dix heures moins le quart. La voix de Hilton me parvint au bout du fil.

— Oui ?

— Passez-moi Mme Creedy.

— Veuillez ne pas quitter, je vous passe sa secrétaire.

Il y eut quelques déclics, puis une voix posée et froide que je reconnaissais bien me répondit :

— Qui est à l'appareil ?

— Lew Brandon. Mme Creedy est-elle là ?

— Oui, mais je ne pense pas qu'elle désire vous parler, monsieur Brandon.

— Il faut absolument que je lui parle. C'est pas de la blague. Passez-la-moi.

— C'est impossible. Mais je vais le lui demander, ne quittez pas.

Avant que je puisse dire un mot, elle m'avait laissé tomber. J'attendis en serrant inutilement le récepteur de toutes mes forces. Après un long délai, elle revint.

— Je regrette, monsieur Brandon, mais Mme Creedy ne désire pas communiquer avec vous.

— Elle ne le désire peut-être pas, mais elle le doit. Dites-lui qu'un de ses vieux amis vient de mourir. On lui a tiré dans le dos, et la police pourrait bien être en route pour dire deux mots à votre patronne.

J'entendis un léger soupir au bout du fil.

— Vous dites ?

— Écoutez, passez-moi Mme Creedy. Elle ne peut pas se permettre de ne pas me répondre.

Il y eut encore un délai interminable, puis un déclic et Bridgette Creedy articula :

— Si vous venez encore m'ennuyer, je vais prévenir mon mari.

— Parfait. Il sera ravi. Puisque c'est comme ça, vous feriez bien de lui parler tout de suite, parce qu'en fait d'ennuis, vous allez en voir dégringoler une belle cascade sur votre tête ! Et je n'y serai pour rien, je vous l'assure... Pour l'instant, Jacques Thrisby est allongé sur son lit avec une balle de 38 dans le rein gauche. Il est aussi mort et périmé que les nouvelles de l'année dernière et votre automatique se trouve près de lui.

Je perçus un long halètement saccadé.

— Ce n'est pas vrai !

— Bon. C'est pas vrai. Alors ne bougez pas et attendez les flics. Je m'en fous éperdument. Je me mouille déjà drôlement en vous passant ce coup de fil. Je devrais être en train d'appeler la police.

Il y eut un long silence. J'écoutais le bourdonnement sur la ligne, et la respiration sifflante de Bridgette, puis elle dit enfin :

— Il est vraiment mort ?

— Ouais, tout ce qu'il y a de plus mort. Maintenant, écoutez, où étiez-vous ce soir, entre cinq et six ?

— Ici, dans ma chambre.

— Quelqu'un vous a vue ?

— Non. J'étais seule.

— Et votre secrétaire ?

— Elle était sortie.

— Qu'est-ce que vous avez fait du revolver que je vous ai rendu ?

— Je l'ai mis dans un tiroir de ma commode.

— Qui aurait pu le prendre ?

— Je ne sais pas. N'importe qui. Je l'ai laissé là.

— Personne n'est venu vous voir ?

— Non.

Je regardai fixement le mur, le front plissé.

— Je ne sais pas pourquoi je fais tout ça pour vous, dis-je enfin, mais j'emporte l'automatique. Ils pourront peut-être l'identifier par l'expertise des balles. S'ils réussissent, vous serez dans le pétrin, mais c'est un risque à courir et vous avez peut-être une chance que ce soit impossible. Je crois que quelqu'un essaie de vous fourrer le meurtre de Thrisby sur le dos, mais je peux me tromper. Bougez pas et faites votre prière. Vous avez une toute petite chance de vous tirer de là, mais ce n'est pas sûr.

Avant qu'elle puisse répondre j'avais raccroché.

J'éteignis dans le living-room, me glissai par la porte-fenêtre à la lumière de ma torche, la repoussai derrière moi et me dirigeai rapidement vers la route où j'avais laissé la Buick.

En descendant de la montagne, je ne rencontrai pas une voiture. À chaque virage, j'apercevais les mille lumières de Saint Raphael City. La ville m'apparut d'une beauté de plus en plus trompeuse.

Il était près de dix heures et quart quand je stoppai devant le bungalow obscur et silencieux. En descendant de voiture, j'avisai sous les palmiers une Cadillac décapotable, tous feux éteints. Je la regardai un moment, puis je gravis le perron, sortis mes clés, mais, au dernier moment, je me ravisai, et tournai d'abord la poignée. La porte s'ouvrit et je pénétraï dans les ténèbres du hall.

J'allumai et m'immobilisai, l'oreille tendue, la main sur la crosse de mon revolver. Le silence se prolongea encore, puis la voix de Margot demanda dans le noir :

— C'est vous, Lew ?

— Qu'est-ce que vous faites là dans l'obscurité ? dis-je en m'avançant vers la porte.

La lumière du hall me permettait de discerner sa silhouette diffuse. Elle était allongée sur la banquette basse, devant la fenêtre, sa tête se détachant sur le clair de lune.

— Je suis venue tôt. J'aime bien rester étendue, sous la lune. N'allumez pas, Lew.

Je m'écartai de la porte, glissai mes deux revolvers dans le tiroir d'un portemanteau qui se dressait à côté de la porte d'entrée, et jetai mon chapeau sur une chaise du hall. Puis j'entrai dans le living-room, et m'approchai de Margot à tâtons.

Le peu de clarté me laissait à peine deviner le vague peignoir de soie sombre dont elle s'était en-

veloppée. J'apercevais son genou par l'échancrure. Elle tendit la main.

— Venez vous asseoir, Lew. C'est tellement enchanteur. Regardez la mer, et les ombres du clair de lune.

Je m'assis, mais je ne lui pris pas la main. Le visage du cadavre me hantait encore et gâchait cette minute d'intimité. Elle s'en rendit tout de suite compte.

— Qu'y a-t-il, chéri ? Quelque chose ne va pas ?

— Margot...

Je repris après un silence :

— Vous avez été amoureuse de Thrisby, n'est-ce pas ?

Je sentis qu'elle se raidissait et sa main retomba.

— Heu... oui, répondit-elle après avoir hésité. Il y a longtemps. C'était une de ces choses incompréhensibles. Je crois que j'avais été séduite par sa vitalité et son incroyable vanité. Mais ça n'a pas duré longtemps. Dieu merci ! Je ne me pardonnerai jamais d'avoir été aussi stupide.

— Nous faisons tous des choses que nous regrettons par la suite, répliquai-je, en cherchant une cigarette à tâtons.

À la petite flamme de mon briquet, je vis qu'elle avait redressé la tête et m'observait, les yeux écarquillés.

— Il s'est passé quelque chose, n'est-ce pas ? Vous êtes allé là-bas ? Il est arrivé malheur à Jacques ?

— Oui. Il est mort. On lui a tiré dessus.

Elle se laissa retomber sur les coussins, et se

couvrit le visage de ses mains en poussant un gémissement.

— Mort ? Oh ! Lew ! Je sais qu'il a été abominable avec moi, mais il y avait en lui quelque chose...

Elle se tut et resta immobile, le souffle court, pendant que je regardais par la fenêtre. Le petit point rouge de ma cigarette nous séparait. Enfin, elle dit :

— C'est Bridgette, bien entendu.

— Je l'ignore totalement.

Elle se redressa brusquement.

— Mais bien sûr, voyons, c'est Bridgette ! Elle a essayé de lui tirer dessus cet après-midi, pas vrai ? Si vous ne l'aviez pas empêchée, elle l'aurait tué. Vous l'avez dit. Est-ce que vous lui avez rendu son revolver ?

— Oui, je le lui ai rendu.

De la banquette où elle était étendue, elle laissa retomber ses jambes par terre et se leva.

— Elle est allée là-bas et elle l'a tué ! Elle ne va tout de même pas s'en tirer cette fois-ci !

— Qu'allez-vous donc faire ?

— Prévenir papa, bien sûr. Il la fera avouer !

— En admettant qu'il réussisse... Qu'arrivera-t-il ?

Elle tourna la tête. J'avais beau ne pas voir son visage dans l'obscurité, je savais bien qu'elle me guettait.

— Eh bien, mais... Il la fichera dehors ! Il divorcera !

— Je croyais que vous ne vouliez pas y mêler la police ? observai-je, sans élever le ton.

— La police ? Bien sûr. La police ne doit rien savoir. Papa ne les préviendra pas. Il la mettra à la porte et puis il divorcera.

Par la fenêtre, je vis alors les phares d'une voiture qui arrivait à toute vitesse sur la route défoncée. Je m'aperçus qu'elle était surmontée d'un feu rouge. Je me levai.

— Vous ne pourrez pas maintenant empêcher la police d'y mettre le nez, Margot. La voilà qui arrive...

XIII

À la froide clarté de la lune, je vis le lieutenant Rankin descendre de voiture, suivi du sergent Candy. Le chauffeur en uniforme resta au volant. Je sortis sur la véranda pour les accueillir en haut du perron. Je m'arrangeai pour barrer carrément la route à Rankin, si bien qu'il dut s'arrêter sur l'avant-dernière marche.

— J'ai à vous parler, dit-il. Nous allons entrer.

— Regardez derrière vous, lieutenant, murmurai-je si bas que Candy n'entendit pas, et vous changerez d'idée.

Il se retourna et vit la Cadillac. Puis il regarda la Buick, pivota et me contempla fixement.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Je vous laisse deviner à qui appartient la Cad, lieutenant. Vous n'êtes pas encore promu capitaine. Si vous entrez ici, il y a gros à parier que vous ne le serez jamais.

Il ôta son chapeau, le contempla, se passa la main dans les cheveux, remit son couvre-chef et descendit trois marches.

— Venez, dit-il. Allons parler dans la bagnole. Nous allons chez Thrisby.

— Allez-y, lieutenant. Moi, je suis occupé. Thrisby ne m'intéresse pas tant que ça. J'ai la propriétaire d'une Cadillac sur les bras.

— Est-ce que vous venez de votre plein gré, ou de force ? demanda-t-il, d'un ton plus dur.

Candy s'approcha en glissant la main à l'intérieur de sa veste. Je me mis à descendre.

— Oh ! ça va, si vous insistez... Qu'est-ce que vous avez derrière la tête, lieutenant ?

— Pas de salade ! intima-t-il d'une voix furieuse. Vous venez de chez Thrisby, n'est-ce pas ?

— Ce sera peut-être difficile à prouver, dis-je en montant sur le siège arrière de la voiture.

Rankin me suivit, et Candy s'assit à côté du chauffeur.

— Allons-y ! fit Rankin.

La voiture démarra. Je me retournai vers le bungalow en me demandant ce que Margot pouvait bien penser. Elle ne se montra pas. Dans quelques minutes, elle serait rhabillée et s'en irait. Je regrettais à présent d'être monté au Château Blanc.

— Donnez-moi votre revolver, dit soudain Rankin.

— Je ne l'ai pas sur moi.

Rankin fit stopper la voiture et demanda :

— Où est-il ?

— Au bungalow.

— Retournons-y ! grommela Rankin d'un ton exaspéré.

Le chauffeur fit demi-tour et nous ramena rapidement au bungalow.

— Allez avec lui, ordonna Rankin à Candy.
Je veux son arme.

Je descendis de la voiture et gravis le perron, avec Candy sur mes talons. Après avoir ouvert la porte, j'allumai et m'approchai du portemanteau. Je tenais à empêcher Candy d'approcher du tiroir, mais il me repoussa, l'ouvrit et empoigna mon 38.

— C'est bien ça ?

— Oui.

Je jetai alors un coup d'œil sur le tiroir qui, maintenant, était complètement vide. Un petit frisson me parcourut l'échine : le revolver de Bridgette avait disparu.

Candy ouvrit mon arme et examina le canon. Puis il le renifla, grogna et le fourra dans sa poche.

— À qui est la Cadillac là dehors ?

— Vous feriez mieux de demander au lieutenant.

Il m'observa un moment, fit la grimace et haussa les épaules.

— Allons-y !

— Que se passe-t-il donc ? dis-je en me demandant si Margot écoutait.

— Faites pas le mariole, laissa tomber Candy d'une voix dégoûtée. Nous vous avons vu entrer chez Thrisby et en ressortir.

— Sans blague ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté ?

— Nous n'avions pas d'ordres. Mais nous en avons maintenant.

— Qui a donné les ordres ?

— Le capitaine.

— Holding est au courant ?

Candy fit passer son chewing-gum d'une joue à l'autre.

— Vous pouvez laisser tomber Holding. Ici, dans ce patelin, les positions changent d'une heure à l'autre. Allez, venez. Faut pas faire attendre le capitaine.

Quand nous revînmes à la voiture, Rankin demanda :

— Vous l'avez ?

— Ouais, dit Candy en lui tendant mon revolver. Il a servi récemment.

— Je peux l'expliquer, dis-je. Vous n'allez tout de même pas me coller ces deux crimes sur le dos, non ?

— Je ne vais rien vous coller du tout, soupira Rankin d'une voix lasse et sourde. Fermez ça, voulez-vous ? On m'a dit de vous ramener, et je vous ramène.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire à propos de Holding ?

— Vous verrez bien. Bouclez-la, c'est tout.

Rankin s'adossa contre les coussins et la voiture nous emmena en silence et à toute vitesse sur la route de la Crête.

Pendant le trajet, je réfléchis et je m'aperçus tout à coup que je tenais peut-être la clé de toute cette affaire. Je n'en étais pas absolument sûr, mais soudain, les fragments de puzzle qui ne voulaient rien dire se mirent à prendre une signification. C'était un de ces éclairs brusques qui vous illuminent l'esprit lorsqu'on prend mentalement

un certain recul. Devant tous les petits morceaux étalés devant soi, on découvre soudain entre eux un lien qu'on n'avait pas soupçonné jusqu'alors. Je n'eus pas le temps de m'exciter sur cette découverte car nous arrivions au Château Blanc. Rankin dit à Candy :

— Prenez la bagnole et retournez au bungalow avec Jackson. Fouillez la maison. Amenez-moi tout ce que vous pourrez trouver. Allez, grouillez.

Candy eut l'air étonné, mais il remonta en voiture et le chauffeur se glissa de nouveau au volant. Tandis que la voiture de police s'éloignait. Rankin me dit :

— Vous croyez qu'elle sera partie maintenant ?

— Ouais. Qu'est-ce qui s'est passé avec Holding ?

— Vous restez le cul entre deux chaises, Brandon. Creedy s'est empressé de s'entendre avec le juge Harrison, et Holding est de nouveau avec la municipalité. Il n'y a désormais plus d'opposition.

Ça m'en fichait vraiment un sacré coup.

— Allez, dit Rankin, nous ne voulons pas faire attendre le capitaine. Pas d'histoires. On vous a répété de ne pas vous mêler de cette affaire ; alors vous ne pouviez pas dire que vous n'étiez pas prévenu.

— Holding m'a dit que je pouvais y aller.

— Vous n'avez donc pas compris quel genre de type c'est ? s'impacienta Rankin. Allons, venez.

Et Rankin de m'entraîner à sa suite, par l'allée qui traversait la pelouse. La maison était toute

illuminée et trois agents en uniforme faisaient les cent pas sur la terrasse.

Nous pénétrâmes dans le living-room par la porte-fenêtre. Une équipe de techniciens et de photographes s'affairaient. Pas un ne leva la tête pour me regarder. Rankin demanda :

— Le capitaine est là ?

— Là-haut, lieutenant, répondit un inspecteur en examinant une empreinte découverte sur le rebord d'une petite table. Dans le hall, deux hommes en blouse blanche descendaient une civière où gisait un corps recouvert d'un drap blanc. À sa taille, je jugeai que c'était le domestique philippin. Nous les laissâmes passer, et je suivis les deux hommes des yeux.

— Allons, me dit Rankin. Passez devant.

Je montai et, obéissant à son signe de tête, pénétrai dans la chambre de Thrisby.

Le cadavre était toujours étalé en travers du lit. Debout, devant une des fenêtres, se dressait la silhouette énorme du capitaine Katchen. Deux inspecteurs fouillaient les divers tiroirs de la pièce. Pas trace du chat siamois. J'entrai, et m'arrêtai au pied du lit. Je détournai les yeux pour ne pas voir le cadavre de Thrisby.

Rankin s'accota contre le chambranle, les mains dans les poches, les yeux fixés sur le dos massif de Katchen. Le capitaine ne broncha pas. Il continua de regarder par la fenêtre. La fumée de son cigare s'élevait de ses lèvres et traversait la chambre en un léger nuage gris qui passait tout près de moi. Elle était âcre et forte. Deux longues minutes

désagréables s'écoulèrent ; enfin, Katchen grommela :

— Vous avez son pétard ?

Il demeurait toujours le dos tourné : la vieille tactique de la guerre des nerfs.

Dès que Rankin abandonna l'encadrement de la porte, un des autres inspecteurs le remplaça. C'était une délicate allusion, destinée à m'ôter toute idée de fuite brusquée.

Rankin déposa mon arme dans la main de Katchen. Dans cette énorme patte, l'arme avait l'air d'un jouet. Il renifla le canon, ouvrit l'automatique, examina et sortit le chargeur et finalement vérifia les balles. Puis il haussa ses larges épaules et rendit le 38 à Rankin en disant :

— Vous lui avez mis les bracelets ?

Je vis Rankin crisper les mâchoires.

— Non, capitaine.

— Pourquoi ? aboya le capitaine, sur un ton qui eût glacé n'importe qui et qui ne me réchauffa pas le moins du monde.

— Je ne pensais pas que c'était nécessaire.

— On ne vous paie pas pour penser ! Mettez-les-lui !

Rankin tira une paire de menottes de sa poche revolver et s'approcha de moi. Il était impassible. Je lui tendis mes poignets et il me passa les menottes avec un claquement sec.

— Voilà, capitaine, dit-il en s'écartant.

Katchen se retourna lentement. Sa grosse face bestiale était tellement congestionnée qu'elle en était toute violette ; ses petits yeux sans cesse en

mouvement brillèrent d'un éclat féroce comme ceux d'un éléphant furieux.

— Ainsi, vous vous figuriez pouvoir vous en tirer, sale privé ! gronda-t-il, le regard furibond. Vous vous imaginiez que votre copain Holding pourrait m'empêcher de vous mettre la main dessus. Eh bien ! je m'en vais vous faire voir à quel point vous vous êtes foutu le doigt dans l'œil ! (Tout en parlant, il s'avança vers moi, d'un pas lent. J'apercevais maintenant les mouchetures rouges de ses yeux injectés de sang.) J'attendais l'occasion de vous avoir à ma pogne, mais du diable si je pensais que j'allais pouvoir vous coller un double meurtre sur le dos !

— En tout cas, vous ne pouvez pas m'accuser de ceux-là, ripostai-je sans le quitter des yeux. Ça fait cinq ou six heures qu'ils sont morts et vous le savez très bien.

Pour un homme de sa corpulence, il avait la détente rapide. Je vis partir sa gauche en direction de ma tête et je l'esquivai juste à temps. Ses phalanges d'acier me frôlèrent l'oreille mais, avec mes mains liées par les menottes, j'étais dans l'impossibilité de bloquer sa droite. Elle m'atterrit au creux de l'estomac avec la force d'une ruade de mulet.

Je m'écroulai dans un fracas qui fit trembler les murs et restai recroquevillé, les genoux levés, à essayer de reprendre ma respiration. Je tins le coup pendant une longue minute, tout en halestant, et en essayant de surmonter la douleur. Puis j'entendis Katchen qui aboyait :

— Mettez-le debout !

Un des inspecteurs me saisit et me redressa. Je vacillai, plié en deux, puis il me repoussa et s'écarta.

Il y eut un long silence pendant lequel j'essayai de me ressaisir. Enfin, je réussis à me tenir droit. Je vis Katchen ricaner devant moi.

— Je vais vous emmener à la boîte, sale privé, dit-il en martelant chaque syllabe ; on va vous fourrer en cellule, mais vous aurez de la distraction. J'ai trois ou quatre gars qui sont de fameux chasseurs de cafards. Quand ils en auront fini avec vous, vous ne demanderez pas mieux que d'avouer quatre assassinats au lieu de deux.

Je savais que si j'ouvrais la bouche, il m'allongerait encore un de ses pains maison. J'en avais déjà bien assez d'un. Je me tins coi et le regardai. Il reprit :

— Et, si je n'arrive pas à vous accuser d'assassinat, sale privé, nous pourrons toujours vous boucler pour effraction. Vous en prenez pour trois mois, et chaque jour pendant ces trois mois, un des gars viendra jouer au ballon avec vous. Je vous l'avais dit de ne pas fourrer votre sale nez dans cette affaire. Vous allez bougrement regretter de ne pas avoir obéi.

Il se tourna vers Rankin.

— Emmenez-le à la boîte et bouclez-le pour l'assassinat de Thrisby et du Philippin. Ça le fera rester tranquille jusqu'à conclusion de l'enquête. On devrait pouvoir l'inculper.

Toujours impassible, Rankin s'approcha de moi et s'empara de mon bras.

— Allons-y, dit-il.

Katchen s'avança et m'enfonça dans la poitrine un doigt qui avait bien le calibre d'une banane.

— Je vais vous faire souhaiter la mort, cafard, grinça-t-il. (Et, d'une gifle, il m'envoya dinguer contre Rankin.) Allez ! Ôtez-moi ce fumier de ma vue !

Rankin m'empoigna de nouveau le bras et me tira brutalement hors de la pièce. Il me traîna dans l'escalier, sur la terrasse et le long du sentier jusqu'aux voitures de police, sans un mot. Comme nous franchissions la grille, la voiture qui m'avait ramené du bungalow s'arrêta à notre hauteur. Candy en descendit et s'approcha de nous.

— Dégoté quelque chose ? demanda Rankin.

— Un autre pétard, qui a servi récemment, avec quatre balles dans le chargeur : un 38, précisa Candy en tirant de sa poche l'automatique de Bridgette.

— Où l'avez-vous trouvé ? demandai-je.

Il se tourna vers moi.

— Sous votre lit... là où vous l'aviez mis.

De la tête, je fis signe que non.

— Ce n'est pas moi qui l'ai fourré là, mais je sais bien que vous n'allez pas me croire.

Rankin me regardait, le front plissé.

— Je l'emmène au poste, annonça-t-il à Candy. Je vais faire examiner le revolver. Rien d'autre ?

— Non.

— Prenez une autre bagnole et rentrez chez vous. Le chef a bien assez de monde là-dedans.

— D'accord. Vous emmenez Brandon tout seul ?

— Ouais.

Ils se dévisagèrent. Je crus voir s'agiter une des paupières de Candy, mais je pouvais me tromper. Il disparut dans l'obscurité. Rankin me fit signe de monter dans une des autres voitures de police.

— Prenez le volant, dit-il.

— Vous dites ? m'exclamai-je avec étonnement.

— Conduisez.

— Avec les menottes ?

Il prit sa clé et m'ôta les menottes. Je me glissai au volant et mis la voiture en marche. Il s'installa à côté de moi et alluma une cigarette.

— Allez-y, fit-il.

Tout en regagnant la route de montagne, j'observai :

— Faites gaffe avec ce revolver, lieutenant. (Je ralentis, regardai à droite et à gauche, et m'engageai sur la route.) Il appartient à Mme Creedy.

— Je ferai attention.

— Qu'est-ce que ça signifie, de m'emmener comme ça ? C'est bien la première fois, j'imagine, qu'un de vos prisonniers se conduit lui-même en prison, avec un inspecteur fumant paisiblement à son côté.

— Je ne vous emmène pas en prison. C'est une des idées lumineuses de Katchen. Il s'est mis dans la tête qu'à présent, vous devez avoir une telle pétoche que vous allez quitter le patelin et filer au diable. Je suis censé vous donner l'occasion de vous échapper.

J'étais tellement stupéfait que, pendant deux

cents mètres, je ne trouvais rien à répliquer. Puis je repris mes esprits et j'éclatai de rire.

— De fait, il m'a flanqué une sacrée frousse, mais pas au point de me faire prendre la poudre d'escampette. Est-ce que vous étiez aussi censé me raconter tout ça ?

— Je devais détourner la tête pendant que vous piquiez un sprint, soupira Rankin, d'un ton excédé. Mais je me suis dit que peut-être vous ne cherchiez pas à fuir.

— Je ne l'aurais pas fait. Je ne vais pas risquer une balle dans le dos. C'est une idée de Creedy, bien sûr. Il a d'abord tenté de m'acheter avec cent cinquante mille dollars, et maintenant, il essaie de m'intimider. (Je soufflai un bon coup.) Comment saviez-vous que j'étais allé chez Thrisby ?

— Creedy a fait surveiller la maison par un de ses acolytes. Le type lui a téléphoné ; il lui a dit qu'il vous avait vu entrer et Creedy a prévenu aussitôt Katchen, en lui ordonnant de s'arranger pour vous faire inculper d'effraction. Il lui a dit de vous flanquer une trouille du diable, de vous passer à tabac et de vous chasser du secteur. Nous vous avons raté et nous avons découvert Thrisby. Katchen alors s'est dit qu'une inculpation de meurtre ferait encore bien mieux l'affaire.

— Sans se soucier une seconde du véritable assassin de Thrisby ?

Rankin haussa les épaules.

— Oh ! il finira bien par s'en occuper, riposta-t-il sans se frapper.

— Le gars à Creedy n'a pas vu le meurtrier ?

— Non, il n'a fonctionné que de nuit. (Il prit le revolver de Bridgette dans sa poche et le retourna dans sa main.) C'est le revolver qui a tué Thrisby ?

— Oui.

— C'est elle qui l'a tué ?

— Vous feriez mieux de le lui demander. Moi je ne crois pas.

— On ne pose pas des questions pareilles à la femme de Creedy. En fait, si on ne veut pas perdre sa place, dans ce patelin, on ne pose aucune question à la femme de Creedy.

— Ça ne devrait pas être permis, qu'un individu puisse devenir tout-puissant à ce point-là ! Alors Creedy s'est entendu avec le juge Harrison ?

— Ouais. Ce n'était pas si difficile. Le juge n'a pas le sou et sa femme est horriblement dépensière. Creedy a graissé la patte au juge pour lui faire abandonner la politique. Ce sera annoncé dans les journaux, demain.

— Le *Courrier* sera ravi.

— Il n'y peut rien. Vous pouvez retourner au bungalow. Et puis je vous conseillerais de faire vos bagages, de prendre votre bagnole et de mettre les voiles.

— Je ne suis pas encore prêt à partir, dis-je en quittant la route pour m'engager dans Franklyn Boulevard. Je m'en irai quand j'aurai tiré au clair l'assassinat de Sheppey, et pas avant.

— Vous feriez bien de vous tirer ce soir même, Brandon. Katchen a donné des ordres à votre sujet. Si vous n'avez pas quitté la ville d'ici deux heures, vous aurez de sérieux ennuis. Les gars des

voitures de ronde de Katchen ont le coup pour simuler de beaux accidents de la circulation. Vous pourriez fort bien laisser une patte dans une collision maison.

Je me tournai vers lui, les yeux ronds.

— Vous blaguez, non ?

— Je n'ai jamais parlé plus sérieusement, déclara-t-il d'un ton grave. Quittez Saint Raphael d'ici deux heures, sinon vous vous retrouverez à l'hôpital. Vous n'y pouvez rien. Les voitures de la police sont rapides et nous en avons une trentaine. N'importe laquelle pourrait vous coincer. Ne vous faites aucune illusion. Vous n'auriez pas l'occasion de riposter. Vous auriez même de la chance si vous vous en tiriez avec la vie sauve. Ces gars-là en connaissent un drôle de bout sur la question...

Je réfléchissais à tout cela en cahotant sur la route défoncée qui menait au bungalow. Au moment où, après avoir stoppé, je descendais de voiture, je suggérai :

— Vous avez besoin du calibre, lieutenant ? Moi, je pourrais peut-être l'utiliser, alors que, pour vous, ce serait impossible.

— Vous êtes toujours aux troussees de Creedy ? demanda Rankin en se tournant pour m'observer.

— Je suis aux troussees de l'assassin de Sheppey. Le revolver pourrait être un indice. Je vous le rendrai.

Il hésita et haussa les épaules.

— D'ac. Moi, je ne peux pas faire grand-chose. Katchen ne manquerait pas de l'égarer, dès qu'il apprendrait qu'il appartient à Mme Creedy.

— Eh bien ! je vous remercie, lieutenant. Vous avez été très chic. Meilleurs vœux pour votre avancement, dis-je en lui tendant la main.

Il me la serra, me donna le revolver et se glissa au volant. Puis il me déclara très sérieusement, la tête à la portière :

— Vous ne pourrez pas venir à bout de toute cette organisation à vous seul, Brandon. Ces salauds-là sont trop influents, trop costauds et trop bien organisés pour se laisser avoir par un type qui fait cavalier seul. Je le sais. J'y ai renoncé. Tirez-vous, et n'y revenez pas.

Il me salua, fit demi-tour et s'éloigna rapidement dans les ténèbres.

En me dirigeant vers le bungalow, j'aperçus les phares d'une autre voiture qui fonçait sur la route pleine d'ornières. L'auto de Rankin fit un crochet pour l'éviter, alors qu'elle se dirigeait droit sur moi.

Je glissai l'automatique de Bridgette dans mon étui vide, sous l'aisselle, et j'attendis. Brusquement, je me sentais complètement vidé. Les muscles de mon ventre me faisaient encore mal à la suite du direct de Katchen et je n'avais envie que d'une seule chose : dormir.

La voiture stoppa et un grand homme maigre en descendit. Il s'avança. Je ne pouvais pas en voir grand-chose au clair de lune ; il me paraissait assez jeune et portait un chapeau mou rejeté sur la nuque.

— M. Brandon ?

— Oui.

— Je suis Frank Hepple, du *Courrier*. M. Troy m'a dit de me mettre en rapport avec vous. Il n'est pas trop tard pour bavarder ?

Je trouvais qu'il était trop tard et je n'avais pas la moindre envie de bavarder, mais Troy m'avait assuré que ce type était intéressant. J'avais besoin d'aide, aussi l'invitai-je à me suivre à l'intérieur. Tout en me dirigeant avec lui vers le bungalow, je lui demandai :

— Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— J'ai passé un coup de fil au lieutenant Rankin et c'est lui qui m'a tuyauté. J'ai quelque chose pour vous. Je me suis dit que le mieux était de venir vous l'apporter tout de suite.

Je lui fis escalader le perron plongé dans l'obscurité et traverser la véranda ; puis j'ouvris la porte. Le bungalow était silencieux et donnait une impression d'abandon. Le parfum de Margot planait encore dans l'atmosphère surchauffée. Je fis de la lumière et précédai mon visiteur dans le living-room dont j'allumai toutes les lampes.

Sur la cheminée, la pendule marquait onze heures vingt. Je me dis, avec une certaine amertume, que si Rankin n'était pas venu pour me traîner chez Thrisby, je serais à l'heure actuelle dans les bras de Margot.

J'allai au bar, trouvai une bouteille de Vat 69 et préparai deux whiskys-sodas bien tassés que je portai sur une petite table. Je m'assis, et regardai Hepple qui m'observait, le dos contre la cheminée.

Il paraissait âgé d'une trentaine d'années, avec

une figure maigre et sympathique, une mâchoire volontaire et des yeux pénétrants. C'était le genre d'homme qui, une fois lancé, ne s'arrête pas en chemin.

— Servez-vous, dis-je en désignant les verres.

Puis tenant à deux mains ma poitrine endolorie, j'essayai de prendre un peu de répit. Il s'avança, saisit un verre et but une longue gorgée. Au moment où je me disposais à prendre le mien, il déclara :

— M. Troy m'avait dit de jeter un coup d'œil sur Hahn. J'ai fouillé son passé et je suis tombé sur quelque chose de sensationnel.

— Comment ça ?

— Je suis allé chez lui et je lui ai demandé une interview. Il a sauté sur l'occasion de se faire de la publicité gratuite. Mais ne vous y trompez pas. C'est un artiste, et il connaît son métier. J'ai réussi à lui faire modeler un petit truc en argile, et il me l'a donné. Ce n'était qu'une ébauche, mais décorée d'une magnifique série d'empreintes digitales. (Hepple me fit un large sourire, ravi de son astuce.) Ce matin, j'ai donc porté l'ébauche à la direction régionale du F.B.I. à Los Angeles. On a examiné les empreintes et voici le résultat.

Il saisit son verre, but encore une gorgée et poursuivit, avec force gestes :

— Hahn s'appelle en réalité Jack Bradshaw. Il a tiré deux ans pour trafic de drogue en 1941. Une fois libéré, il est allé au Mexique, et le F.B.I. l'a perdu de vue. Il a reparu quatre ans plus tard, et on l'a chopé à la frontière avec deux valises bour-

rées d'héroïne. Du coup, il en a pris pour huit ans. Cette fois, à sa sortie de prison, le F.B.I. ne l'a pas lâché, mais il a eu l'air de se ranger et de filer droit. Le F.B.I. est au courant de son école de céramique ; il a examiné la boutique sur toutes les coutures et il assure qu'il ne s'y passe rien de louche. (Il se pencha en avant et pointa un doigt vers moi.) Et maintenant, c'est là que ça devient intéressant pour vous. Au cours de sa deuxième détention, Hahn s'est lié avec un nommé Juan Tuarmez, trafiquant de drogue lui aussi. Ils sont sortis de prison ensemble. Moi, j'ai eu comme une idée, et j'ai demandé au F.B.I. de me montrer sa photo. Vous devinez ?

— Cordez ?

— Dans le mille : Cordez, du Club Mousquetaire. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

— Le F.B.I. sait qu'il est ici ?

— Naturellement, mais ils n'y peuvent rien. Il a fait son temps, et apparemment, il dirige un club à la mode. Les flics passent de temps à autre pour y jeter un coup d'œil, mais ils sont persuadés qu'il a laissé tomber ses combines d'autrefois.

— Ils ne se sont pas demandé où il avait trouvé le fric pour monter son club ?

— Si. Cordez a prétendu qu'un groupe financier lui avait avancé les capitaux.

— Et Hahn ?

— Même tabac.

— Aucune idée du groupe financier ?

— Creedy, bien sûr.

— Et le F.B.I. n'a pas trouvé bizarre que ces

deux oiseaux se soient installés dans la même ville ?

— Ils les ont fait filer pendant quelque temps. Cordez ne met jamais les pieds à l'école de céramique et Hahn ne fréquente pas le club. Depuis qu'ils se sont établis ici, ils ne se sont jamais rencontrés.

Je réfléchis un moment avant de remarquer :

— Je viens d'apprendre que le juge Harrison renonce à la politique.

Hepple fit une grimace.

— Le vieux fourbe ! Creedy l'a acheté.

— Vous allez publier ça ?

— Jamais de la vie. Nous n'avons pas de preuves, mais c'est bien ce qui s'est passé. Il va falloir un certain temps pour lui trouver un remplaçant. Pendant ce temps-là, il n'y aura plus d'opposition, et toute la bande pourra s'en donner à cœur joie. Nous sommes encore bons pour une municipalité pourrie pendant la prochaine législature.

— Ça n'est pas encore sûr ; mais, à propos, vous êtes au courant de la fusillade au Château Blanc ?

Hepple acquiesça.

— Mais ça n'a aucun rapport avec Cordez et Hahn, si ?

— Je n'en sais encore rien. Je travaille là-dessus pour l'instant. Avez-vous un bon coffre au bureau ?

— Mon Dieu ! oui, fit Hepple, l'air surpris.

— Il y a quelque chose que j'aimerais vous confier, dis-je en tirant le pistolet de Bridgette de mon étui. Voudriez-vous ranger ceci dans votre

coffre et le garder jusqu'à ce que je vous le réclame ?

— Bien sûr.

Il prit l'automatique, l'examina, renifla le canon et leva brusquement la tête.

— Ce ne serait pas l'arme qui a tué Thrisby, par hasard ?

— Ce n'est pas impossible. Il faut que je m'en assure. Je ne veux pas la perdre et je crois que votre coffre est tout indiqué.

— Ce ne serait pas plutôt la police ?

Je hochai la tête.

— Non. Les flics pourraient l'égarer.

Il fit sauter l'arme d'une main dans l'autre et demanda :

— Connaissez-vous le propriétaire ?

— J'en ai une vague idée, mais cela ne veut pas dire que le propriétaire soit l'assassin de Thrisby.

Il fourra l'automatique dans sa poche.

— Eh bien ! d'accord. Vous devez savoir ce que vous faites, j'espère.

— Ne vous tracassez pas pour ça. Si j'ai un peu de chance, j'aurai un beau papier pour vous demain. Ce pistolet peut fort bien être le point capital de l'affaire.

— Voyez-vous encore autre chose que je puisse faire pour vous ?

— Restez au bureau demain toute la journée. J'aurai peut-être besoin de vous en vitesse, et je veux savoir où vous trouver.

Il me jeta un regard à la fois pénétrant et inquiet.

— J'ai l'impression que vous en savez plus que vous ne m'en dites. Vous vous aventurez peut-être sur un terrain bien délicat, Brandon. Vous ne voulez pas m'en apprendre davantage pour que nous puissions travailler de conserve ?

Je fis un signe négatif.

— Je ne suis pas encore prêt. J'ai réuni tout un faisceau d'hypothèses, mais aucun fait précis.

— Faites-moi toujours part des hypothèses. Supposez qu'avant d'être disposé à parler, vous ayez un pépin ? Il y a mille occasions, pour un esprit un peu curieux, d'avoir des ennuis dans cette ville. Et si on se débarrasse de vous avant que vous puissiez parler ? Dans ce cas-là, vos hypothèses ne nous serviront pas à grand-chose, n'est-ce pas ?

— Non, dis-je, je vous passerai un coup de fil demain. Je ne peux pas faire mieux.

— Bon, mais écoutez. Ne restez pas seul ici ce soir. Vous êtes à plus d'un kilomètre du plus proche voisin. Il peut vous arriver n'importe quoi, et personne n'en saurait rien. Pourquoi ne viendriez-vous pas chez moi ce soir ? Vous dormiriez sur le canapé...

Je refusai aussi.

— Ne vous en faites pas pour moi. Je ne risque rien ici. Il ne se passera rien avant demain. D'ici là, j'espère que ce sera trop tard pour qu'il m'arrive un malheur.

Il haussa les épaules.

— À votre aise. Mais il me semble que vous risquez gros. (Il sortit son portefeuille et me tendit une carte.) Voici mon numéro de téléphone parti-

culier. Si vous avez besoin de moi, j'y serai jusqu'à huit heures du matin et ensuite, je ne quitterai pas le bureau.

— Prenez bien soin de ce revolver.

— Je vais le ranger dans le coffre immédiatement. À bientôt !...

— À demain !

— Et soyez prudent, ayez l'œil !

— Oh ! ne vous en faites pas...

Je le vis descendre les quelques marches du perron et traverser le sable pour regagner sa voiture. Il se retourna et agita la main, puis il monta et démarra.

Debout, sous la véranda, je regardai ses feux arrière s'enfoncer dans la nuit.

XIV

La pleine lune suspendue au-dessus des palmiers dessinait de longues ombres noires. La mer était un miroir d'argent. On n'entendait que le bourdonnement lointain des voitures, sur la promenade, et le soupir léger des vagues. Debout sur la véranda, j'éprouvai, à contempler au loin les lumières de Saint Raphael, une sensation d'isolement complet et je me demandai si je n'aurais pas bien fait d'accompagner Hepple. Si jamais quelqu'un s'apprêtait à me rayer du nombre des vivants, ce bungalow perdu serait pour lui l'endroit rêvé.

Je posai les mains sur la balustrade, la tête enfoncée dans les épaules. J'étais vanné, et j'avais un mal de chien à faire travailler mes méninges. Au loin, sur ma droite, je voyais les fenêtres éclairées de l'école de céramique, et je cherchai ce que Hahn, ou plutôt Jack Bradshaw, pouvait bien faire au même moment.

J'avais percé le mystère des pochettes d'allumettes, mais cela ne me désignait pas forcément l'assassin de Sheppey. J'avais l'impression de

« brûler », mais il manquait encore un fragment de puzzle pour compléter le tableau.

Mais ça ne rimait à rien de rester là, debout, dans le noir. Je me dis que je pourrais aussi bien aller me coucher. Je ne pouvais rien entreprendre avant le lendemain.

Je fis donc demi-tour pour regagner le living-room. Je verrouillai les portes-fenêtres et rangeai les verres derrière le bar. Je regardai autour de moi pour m'assurer qu'aucune cigarette ne brûlait encore dans un cendrier, puis je m'approchai de l'interrupteur pour éteindre. Au moment où j'avançais la main, un très léger bruit m'apprit que je n'étais pas seul dans le bungalow.

Je restai figé une bonne seconde, conscient de ma peur, la gorge sèche. Je me rappelai que je n'étais pas armé. Rankin avait emporté mon revolver et j'avais donné celui de Bridgette à Happle. Les paroles du journaliste me revinrent à l'esprit : *Vous êtes à plus d'un kilomètre du plus proche voisin. Il peut vous arriver n'importe quoi et personne n'en saurait rien.*

Le bruit venait de la chambre : c'était celui d'un pas sur une planche un peu disjointe, d'un pas léger et prudent.

J'éteignis et plongeai la pièce dans les ténèbres. Je voyais la lune par la grande baie. Ses rayons dessinaient une grande flaque claire sur le tapis, mais l'endroit où je me tenais était dans l'obscurité.

Je restai crispé, l'oreille tendue, le cœur battant. Puis je perçus de nouveau le bruit, toujours dans la chambre ; la porte grinça légèrement en s'ouvrant.

— Bougez pas, sifflai-je, d'un ton cassant, ou je vous mets une balle dans le ventre !

Ce disant, je mis un genou en terre ; mais, au lieu de la fusillade que j'escomptais, je n'entendis qu'un petit soupir étouffé.

— Lew ?

La voix de Margot !

— Oh ! pour l'amour du Ciel ! m'écriai-je.

Je me redressai et rallumai. Margot se tenait sur le seuil, ouvrant des yeux immenses et affolés, le visage tendu. Elle portait une chemise de nuit en nylon aussi transparente qu'une vitre. Elle était mieux que belle : on eût dit une créature surnaturelle.

— Oh ! Lew ! Vous m'avez fait une de ces peurs !

— Moi, je vous ai fait peur ? Et vous, qu'est-ce que vous vous figurez ? J'ai failli avoir une attaque. Margot qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis revenu. Chéri, je me faisais tant de souci ! Je ne savais que faire. Je suis allée en voiture jusqu'à la promenade et je suis revenue à pied. J'ai attendu là, dans le noir. La police est venue, et puis ils sont repartis. J'avais froid là dehors, alors je suis entrée vous attendre. Je viens juste de me réveiller.

Je pris mon mouchoir et m'essuyai la figure.

— Je suis désolé de vous avoir fait peur, chérie, mais vous, vous pouvez dire que vous m'avez fichu une sacrée trouille. J'ai cru ma dernière heure venue.

— Je suis tout aussi désolée. Je dormais. Je me suis réveillée au moment où la lumière s'est éteinte.

J'ai pensé que c'était vous, mais je n'ai pas voulu vous appeler, au cas où ce serait quelqu'un d'autre. Alors, je me suis glissée jusqu'à la porte, pour écouter. Quand vous avez crié, de cette voix abominable, vous m'avez complètement terrifiée.

— Vous n'êtes pas la seule !

Elle s'approcha brusquement et me passa les bras autour du cou. Le contact de son corps souple et doux me faisait battre le cœur à grands coups. Mes mains glissèrent le long de son dos, parcoururent ses hanches rondes et je l'attirai tout contre moi.

— Embrasse-moi, Lew...

Ma bouche trouva la sienne, et elle gémit doucement, en resserrant son étreinte.

— Oh ! mon amour...

Je dus faire un gros effort de volonté pour la repousser, mais j'y parvins.

— Va te mettre au lit, Margot, tu vas prendre froid...

Elle pencha la tête de côté pour me regarder. Légèrement rougissante, les lèvres entrouvertes, elle avait, dans les yeux, cette expression que je lui avais déjà vue. C'était vraiment la femme la plus extraordinairement désirable du monde.

— Je ne risque pas de prendre froid, mais je vais me recoucher. Et toi ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Laisse-moi d'abord prendre une douche. Et puis je te rejoins.

— Ah ! Lew, tu ne m'as pas raconté... Que s'est-il passé ? Pourquoi la police... ?

Je la pris dans mes bras et la portai dans la

chambre. Il y avait la marque de sa tête sur l'oreiller et le drap avait été repoussé. Je la posai sur le lit, la couvris et me penchai sur elle. Sa beauté me coupait le souffle.

— La police ? Elle m'a ordonné de quitter la ville sur-le-champ. Elle trouve que je serre d'un peu trop près l'assassin de Sheppey, Margot.

Ses yeux sombres s'ouvrirent tout grands, et elle tendit la main pour me caresser la figure.

— Tu vas t'en aller, Lew ?

— Il le faudra bien. Ce serait assez malsain de s'incruster, mais, avant de filer, je vais détruire au moins l'une des sales combines de ce patelin. J'ai découvert la signification de ces pochettes d'allumettes.

— Vraiment ? Qu'est-ce que c'était donc ?

Je m'assis sur le bord du lit et lui pris les mains.

— Les allumettes sont des tickets de drogue.

— Des tickets de drogue ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle me contemplait d'un œil perplexe.

— C'est simple. Cordez et Hahn sont des trafiquants. La Brigade des stupéfiants les connaît bien et les a constamment à l'œil. Ils ont déjà été condamnés, et ils savent que s'ils sont repris, ils écoperont de la détention à perpétuité. Aussi se sont-ils associés pour monter une combine qui leur paraissait tout à fait sûre. La voici : ils se sont installés dans une des villes les plus riches de la côte. Ils ont obtenu des concours financiers pour monter un club et une boutique de céramique : deux affaires parfaitement licites et régulières. La

Brigade des stupéfiants les a examinées et n'a rien trouvé de louche. Hahn et Cordez étaient sous surveillance, mais apparemment ils ne se sont pas rencontrés, pas plus qu'ils ne paraissent avoir le moindre rapport. Mais, bien entendu, ils sont toujours dans la course, et voici comment ils s'y prennent : Hahn se charge de procurer la drogue, et Cordez fournit les clients. Beaucoup de gens riches fréquentent son club. Certains sont des drogués. Cordez leur vend une pochette d'allumettes, puis ils vont chez Hahn – sans trop de risque puisqu'il y a des allées et venues constantes – et, en échange d'une allumette, le client touche une certaine quantité de drogue. Hahn remet ensuite les allumettes à Cordez qui lui paye sa part des bénéfices. De cette façon, tout marche comme sur des roulettes. Cordez touche le pognon, le client sa drogue et Hahn a sa commission.

— Lew, c'est absolument extravagant !

— Pas tant que ça. Le trafic de drogue est un drôle de boulot, Margot. La Brigade des stupéfiants connaît presque toutes les combines. Pour réussir, le trafiquant doit toujours avoir un métré d'avance, et, jusqu'à maintenant, Cordez et Hahn ont conservé leur avance grâce à leur petit scénario. La propriété de Hahn est admirablement située, pour recevoir les livraisons. Un bateau accoste de nuit, et personne ne peut s'en apercevoir. Et voilà. Je veux bien parier mon dernier dollar que c'est ça, le mystère de la pochette d'allumettes. (Je la tirai de ma poche.) Chaque client a sans doute une série différente de numéros et si

la pochette est perdue, personne d'autre ne peut s'en servir. Une espèce de carte d'abonnement pour les paradis artificiels, quoi ! Sheppey est tombé sur une de ces pochettes. C'est pour ça qu'il a été tué, et que nos chambres ont été mises à sac.

— Ainsi, Jacques se droguait ? demanda Margot, les yeux fixés sur moi.

— Probablement. De toute façon, il était au courant du système des allumettes. Quand j'en ai allumé une, il a failli se trahir. Il savait que, ce faisant, je sacrifiais je ne sais combien de grammes de drogue. (Je remis la pochette dans ma poche arrière.) Enfin, demain, tout sera fini. Je vais remettre la pochette d'allumettes à la Brigade des stupéfiants à Los Angeles, et ils s'occuperont du reste.

— Et puis tu partiras ? soupira-t-elle en me pressant la main. Je ne veux pas que tu partes, Lew.

Je lui souris.

— Je ne peux pas rester ici. J'ai du travail qui m'attend à Frisco. C'est là que j'ai ma vie. Mais qu'est-ce qui t'empêche de venir à San Francisco ?

— Papa, voyons. Il ne me le permettrait jamais. Je me levai.

— Tu sais ce qui ne va pas chez toi, hein ? Tu veux tout avoir sans rien payer. Réfléchis bien. Ça ne te ferait peut-être pas de mal d'oublier ton paternel et de voir ce que c'est que de gagner sa croûte.

Elle s'allongea de nouveau sur le lit, les yeux soudain brillants, provocants :

— C'est à voir, chéri. Mais cette douche que tu voulais prendre ?

— Je te rejoins tout de suite.

J'ôtai ma veste, mon pantalon et ma chemise et les jetai sur une chaise. Puis, gardant mon slip, je pénétrai dans la salle de bains.

Je fermai la porte, fis couler la douche et revins me poster contre la porte, le cœur battant.

J'attendis une dizaine de secondes, puis je saisis la poignée et la tournai très doucement. Je poussai légèrement la porte d'un ou deux centimètres, de façon à voir ce qui se passait dans la chambre.

Margot avait sauté du lit et se tenait près de la chaise où j'avais posé mes vêtements. Elle avait fourré la main dans la poche de mon pantalon et, tandis que je la guettais, elle en tira la pochette d'allumettes. Son air, à la fois épouvanté et soulagé, me désola.

Je tendis le bras pour fermer le robinet de la douche, poussai la porte et entrai dans la chambre. Margot se retourna brusquement, en ouvrant de grands yeux, et jeta un faible cri.

Je ne la regardai même pas. Je traversai la pièce, je m'approchai du lit et tirai l'oreiller qui gardait encore la marque de sa tête. Je le jetai à terre.

Sur le drap, là où l'oreiller l'avait dissimulé, il y avait un pic à glace à manche de plastique jaune.

Dans un silence de mort, je contemplai Margot, pétrifiée sur place, les allumettes à la main, les yeux agrandis par l'effroi.

— Tu te figurais vraiment que tu allais t'en sortir, Margot ? Tu croyais réellement réussir une troisième fois ?

Elle remua les lèvres, mais aucun son n'en sortit.

Je ramassai le pic à glace et le retournai entre mes doigts. La pointe en avait été aiguisée ; il était aussi effilé qu'une aiguille. Un petit frisson me remonta l'échine. Je venais de l'échapper belle. Sans la quitter des yeux, je repris :

— Tu étais très bien, mais pas tout à fait assez. Comme comédienne, tu es sensationnelle, mais tu n'es qu'une piètre menteuse. Jusqu'au moment où tu as essayé de me faire croire que Thrisby était le propriétaire de la pochette d'allumettes, tu t'es débrouillée à la perfection. Mais ce dîner dont tu m'as parlé n'a jamais eu lieu. Thrisby batifolait avec une nouvelle conquête, ce soir-là, et Bridgette se trouvait chez lui. Ce mensonge était bien maladroit, Margot, et c'est ça qui t'a trahie.

Elle s'assit brusquement, en se cachant le visage dans les mains. Je poursuivis :

— J'ai toujours été étonné que tu m'aies prêté ce bungalow. C'est tellement peu ton genre ! Mais, à présent, je comprends que tu prenais des précautions. Si je devenais trop encombrant, tu serais obligée de te débarrasser de moi. Ici, c'est la solitude idéale pour assassiner un homme en toute tranquillité, n'est-ce pas ?

Elle leva alors des yeux flamboyants, dans un visage blême. Elle était toujours belle, mais d'une beauté rébarbative et redoutable. Je brandis le pic à glace :

— Et tu cachais ça sous ton oreiller ! Je comprends maintenant pourquoi l'assassinat de Sheppey paraissait si habilement mené, et celui de Thelma si maladroit ! Quand tu tiens un homme

dans tes bras, Margot, il t'est facile de glisser une main sous l'oreiller, de saisir le pic à glace et de frapper à la nuque. C'est ce que tu comptais faire avec moi, n'est-ce pas ? Tandis que Thelma devait être debout devant toi, et, dans cette position, il est beaucoup plus difficile de tuer proprement. (Je la regardai en face.) Eh bien ! dis quelque chose ! Tu as tué Sheppey, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça.

— Tu ne comprends pas, bafouilla-t-elle. Il me faisait chanter. Il a trouvé la pochette d'allumettes et il me l'a volée. Il a dit qu'il ne me la rendrait que si je me donnais à lui. Il m'a violée. Je l'ai tué pour me défendre.

— Faudra trouver quelque chose de mieux que ça, Margot ! Sheppey n'avait rien du maître chanteur. Il avait bien des défauts, mais il ne serait jamais descendu aussi bas. C'est beaucoup plus compliqué. Laisse-moi donc t'expliquer ce qui s'est passé. (Je m'assis sur le bord du lit.) Thrisby et toi, vous étiez à court d'argent. Tu étais amoureuse de lui, et il l'était peut-être de toi. Il tirait de l'argent de Bridgette ; et vous le dépensiez ensemble. Mais Bridgette n'est pas une imbécile. Elle a commencé à se douter de ce qui se passait. Elle a peut-être fait embaucher Sheppey par quelqu'un comme Hammerscult, pour te surveiller. Sheppey a bien dû s'amuser en te suivant partout. Je parie qu'il a eu le béguin bien plus vite que moi. Tu l'as incité à trahir Bridgette et à ne pas lui révéler que tu étais la maîtresse de Thrisby. Je suis sûr que tu l'as bien récompensé. Malheureuse-

ment pour lui il est tombé par hasard sur la combine des allumettes. Il a volé ta pochette. Il fallait que tu la récupères. Tu ne peux pas vivre sans ta petite dose, pas vrai ? Alors, tout simplement, tu as résolu de le tuer.

— Non ! s'écria-t-elle, en se tordant les mains. Ça ne s'est pas passé comme ça ! Il s'est jeté sur moi...

— Et tu avais un pic à glace sous la main ? Al-lons ! Margot, c'était prémédité...

— Jamais de la vie ! Il faut que tu me croies !

— Alors, pourquoi es-tu allée le chercher à l'hôtel si bien camouflée ? La perruque noire, les grosses lunettes de soleil et la tenue de plage ? Sous ce déguisement, tu te sentais bien tranquille pour entraîner Sheppey dans la cabine. Il fallait que tu sois certaine que personne, à l'hôtel, ne pourrait te reconnaître. Le détective de l'hôtel a eu l'astuce de voir que c'était un déguisement, mais, moi, j'ai été assez bête pour ne pas l'écouter. Comme Sheppey trahissait Bridgette, tu n'as eu qu'à lui expliquer qu'il ne fallait surtout pas qu'elle vous surprenne ensemble et il a tout accepté, per-ruque et lunettes. Et puis tu lui avais sans doute lancé le mouchoir, comme à moi. Du moment que tu tenais ta promesse, il se fichait pas mal de la couleur de tes cheveux. Tu l'as emmené dans la cabine de la plage et tu l'as tué. Quand tu as vu qu'il n'avait pas les allumettes sur lui, tu lui as pris sa clé, tu es revenue à l'hôtel et tu as cherché la pochette, mais tu n'as toujours rien trouvé.

Elle se croisa les bras sur la poitrine et frissonna :

— Assez ! Ne m'en dis pas davantage ! C'est faux !

— Mais non ! Et je vais encore te raconter autre chose. Tu as découvert que Thrisby s'intéressait à Thelma Cousins. Il commençait à se lasser de toi ; une petite oie blanche comme Thelma l'amusait. Tu savais que la police allait rechercher la fille qu'on avait vue avec Sheppey. Tu as sauté sur l'occasion de brouiller les pistes, tout en te débarassant d'une rivale. Tu te rendais régulièrement chez Hahn pour te ravitailler, et tu devais connaître Thelma. Ça n'a pas dû être bien difficile de l'amener à venir se baigner avec toi. Tu as dû lui dire que tu avais à lui parler de Thrisby. Tu l'as emmenée à l'établissement de bains où tu avais tué Sheppey. La police l'avait fait fermer ; c'est ce qui explique pourquoi vous étiez seules. Tu l'as poignardée et laissée pour morte. Tu n'as eu que le temps de regagner ton appartement et de te changer avant que je vienne te rendre visite. Tu as très habilement dissimulé ta panique, Margot, mais, après mon départ, tu t'es demandé dans quelle mesure j'étais au courant. Alors tu m'as passé un coup de fil pour me dire que Sheppey n'était pas allé au Club Mousquetaire et moi, comme un conard, je t'ai dit que j'avais la pochette d'allumettes. Tu es venue à mon hôtel, où tu as déniché la pochette, et tu as eu l'astuce de remplacer les allumettes numérotées par des allumettes ordinaires du club, dans l'espoir que je ne m'en apercevrais pas.

Elle secoua la tête comme une folle.

— Non, Lew !... Tu te trompes ! Je te jure, jamais...

— Thrisby savait que tu étais une camée. Il savait que tu avais un mobile pour te débarrasser de Thelma. Tu t'es rendu compte qu'il pourrait te dénoncer. Quand je t'ai appris que Bridgette avait menacé de le tuer, tu as compris tout de suite le parti que tu pouvais tirer de cette révélation ; ça te permettait à la fois de fermer le bec à Thrisby pour toujours, et de te débarrasser de Bridgette. Tu as ça pour toi, Margot, tu excelles dans l'opportunisme. Il t'était facile de te procurer le revolver de Bridgette. Tu es allée chez Thrisby et tu l'as tué. Son domestique se trouvait encore dans la maison, et tu as dû le descendre aussi. Je ne sais pas ce que tu as pu penser quand tu t'es aperçue que tu avais oublié ton sac ici, et que j'avais de nouveau la pochette d'allumettes, mais tu as dû commencer à t'affoler. C'est à ce moment-là que tu as résolu de me tuer aussi, non ?

Elle leva la tête et me regarda avec des yeux noirs de haine.

— Tu ne peux rien prouver de tout ça ! grommela-t-elle d'une voix rauque. Tu ne me fais pas peur.

— Oh ! mais si, Margot. Les coupables ont toujours peur.

Elle se mit debout.

— Tu ne peux rien me faire. Tu n'oseras rien faire !

— Désolé, Margot, mais on ne te laissera pas te tirer de cette affaire-là comme ça. Quatre personnes sont mortes.

— Mon père ne laissera personne me toucher ! siffla-t-elle, haletante.

— Ton père n'y peut absolument rien. Je vais tout raconter à Rankin. Même une municipalité pourrie comme celle d'ici est incapable d'étouffer quatre crimes !

Pendant que je parlais, elle avait reculé lentement vers une commode, puis elle pivota et ouvrit un tiroir. Elle y plongea la main quand je m'avançai vers elle. C'est alors qu'elle se retourna. Je m'arrêtai pile. Elle brandissait un calibre 25.

— Et maintenant, s'écria-t-elle, le regard flamboyant, je vais te faire voir, moi, si j'ai peur !

Une voix douce, un peu efféminée, s'éleva du seuil de la chambre :

— Ne fais donc pas l'idiote, Margot !

Elle poussa un petit cri et sursauta. Je jetai un coup d'œil derrière moi. Lee Creedy se tenait dans l'encadrement de la porte. Il était en smoking, un camélia blanc à la boutonnière. Il avait relevé ses lunettes d'écaille sur le front et fumait un cigare.

— Donne-moi ce revolver, ordonna-t-il, la main tendue.

Sans hésiter, elle s'approcha de lui et lui remit son arme. Elle était pâle comme un linge et tremblait de tous ses membres.

— Habille-toi, dit-il encore. Tu as l'air d'une putain avec ce truc-là !

Elle courut à un placard, en tira brusquement une robe et se précipita dans la salle de bains où elle s'enferma en claquant la porte. Creedy tourna vers moi son regard impassible.

— Habillez-vous, vous aussi. J'attendrai dans le living-room.

Il sortit de la chambre ; je remis aussitôt mes vêtements. Comme j'enfilais la veste, Margot surgit de la salle de bains en lissant sa robe sur les hanches. Elle haleta :

— Il ne permettra pas qu'on me touche. Je le sais.

Elle courut dans le living-room et je la suivis. Creedy faisait les cent pas, le revolver à la main. Son visage était dépourvu de toute expression.

— Assieds-toi, dit-il à Margot en lui désignant un fauteuil.

Puis il se tourna vers moi et ajouta :

— Vous aussi.

Nous nous assîmes. Il continua un moment à arpenter la pièce, puis il déclara, sans cesser de déambuler :

— Bridgette m'a dit que tu avais installé un homme ici. Je me suis dit que je ferais bien de venir voir qui c'était. Tu me déçois, Margot, mais la plupart des enfants sont des déceptions pour leurs parents. Je dois avouer que je n'ai guère été un père admirable et ta mère n'a jamais valu grand-chose, mais ce n'est pas une excuse suffisante. (Il s'arrêta et se planta devant elle.) J'ai entendu ce que te disait Brandon. Est-ce vrai ?

Elle ne parvenait pas à soutenir le regard froid et direct de son père.

— Mais non, bien sûr que non, souffla-t-elle, en crispant et desserrant les poings tour à tour. Il ment !

— Alors, dis-moi ce que tu faisais avec ce pic à glace sous ton oreiller.

Elle ouvrit la bouche pour répondre et se tut. Elle devenait laide, vieillie, vaincue et complètement égarée.

— Tu ne sais que répondre, n'est-ce pas ? insista-t-il. Alors écoute-moi, Margot. Je règne sur cette ville. La police m'obéit. Brandon n'a aucun pouvoir ici. Tu n'as rien à craindre de lui. Je ne te demande que la vérité, et je me charge du reste. As-tu tué ce Sheppey ?

Elle le regarda en face, soudain confiante.

— Il fallait bien, papa. Je ne pouvais pas faire autrement.

La bouche de Creedy se crispa, mais son expression ne changea pas.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? *Tu ne pouvais pas faire autrement ?*

— Il allait dénoncer Cordez à la police. Je ne pouvais pas le laisser faire.

— Pourquoi ?

Elle eut un petit geste d'impuissance.

— Tu ne comprendrais pas...

— Tu cherches à m'avouer que tu es une droguée ? C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Eh bien... oui.

Il ôta ses lunettes, les contempla, les remit et les repoussa de nouveau sur son front.

— Cette Thelma Cousins... (Il se remit à déambuler dans la pièce.) Est-ce que tu l'as poignardée, comme il le prétend ?

— Il fallait bien, papa.

— Et Thrisby ?

Elle ferma les yeux, les mains crispées sur la poitrine.

— Oui.

— Il me semble que tu as gâché ton existence d'une façon passablement ignoble, Margot, remarqua-t-il sans la regarder.

Elle demeurait immobile, les dents serrées.

— Bien, très bien, reprit-il. Chacun a le droit de choisir sa vie. (Brusquement, il se laissa tomber dans un fauteuil.) Tu sais, Margot, j'ai du mal à croire que tu aies fait tout ça. Et ce ne sera pas facile non plus de te tirer de là.

Elle se pencha en avant, les mains tellement crispées que ses phalanges en devenaient livides.

— Tu ne les laisseras pas me mettre en prison, papa ?

— Non, je ne les laisserai pas faire ça.

Il resta sans bouger, à regarder par la fenêtre, tout en réfléchissant. À part la respiration hale-tante et terrifiée de Margot, on n'entendait aucun bruit dans la pièce. Je les observais tous deux, sans broncher, sans oublier que Creedy avait un revolver à la main. Enfin il dit :

— Écoute-moi bien, Margot. Il faut que tu quittes Saint Raphael immédiatement. (Il tira de sa poche une liasse de billets qu'il lui jeta sur les genoux.) Tu auras besoin d'argent. Va chez ta tante. Tu resteras là en tâchant de te tenir convenablement. Je vais m'occuper de l'affaire ici. Prends la voiture de Brandon. Elle est dehors, prends-la.

Je veux que tu files le plus vite possible chez ta tante. Tu m'as bien compris ?

— Attendez donc... ! m'écriai-je.

Mais Creedy leva la main et braqua son arme sur moi.

— Fermez-la ! intima-t-il. Je n'aurais pas besoin qu'on insiste beaucoup pour vous tirer dessus. Votre mort me faciliterait singulièrement la tâche ! Ne m'en donnez pas l'occasion. (Sans cesser de me surveiller, il se tourna de nouveau vers Margot.) Tu m'as compris ?

Elle acquiesça.

— Oui.

— Alors file.

— Tu vas tout arranger ?

— Bien entendu. Va-t'en à présent. Prends la voiture de Brandon. Je veillerai à le faire indemniser...

Elle s'empressa de se lever et il ajouta :

— J'espère que la nouvelle vie que tu vas trouver là-bas t'apportera plus de bonheur que l'ancienne.

Elle n'écoutait plus. Elle me regardait, la main crispée sur la liasse de billets, les yeux étincelant de triomphe. Puis elle sortit en courant du living-room pour gagner la véranda. Quelques secondes plus tard, j'entendis démarrer la Buick.

— Vous pouvez peut-être la faire marcher, mais pas moi, déclarai-je à Creedy. Vous êtes inhumain ! Aucun jury ne la condamnerait à mort ! Vous ne pouvez pas lui faire ça !

— Ma fille ne pourra pas en prison, répliquait-il sèchement en se levant.

Il glissa le revolver dans sa poche et s'approcha de la fenêtre pour suivre des yeux le feu rouge de la Buick disparaissant sur le chemin défoncé pour gagner la route du bord de mer.

Je fis demi-tour et me hâtai de quitter le bungalow en courant.

Creedy était arrivé dans une grosse Cadillac noire qui était garée sous les palmiers, les phares allumés. Je m'y précipitai, me glissai au volant et fonçai à toute allure pour rattraper la Buick.

Margot avait pas mal d'avance. Je voyais les feux rouges de la Buick danser en quittant le chemin pour la route du bord de mer. J'étais au moins à cinq cents mètres derrière.

J'écrasai le pied sur l'accélérateur. La voiture se mit à frémir et les roues à rebondir parmi les nids-de-poule de la chaussée. En atteignant la route, j'aperçus les feux rouges de la voiture de Margot osciller et disparaître quand elle prit le tournant de Franklyn Boulevard sur deux roues. Je me demandai si elle ne retournait pas chez elle pour y prendre ses bagages avant de s'enfuir et je repris espoir.

J'avais peur de rouler trop vite. Rankin m'avait dit qu'il y avait une trentaine de voitures de police sur cette route. Si je me faisais arrêter pour excès de vitesse, je ne la rattraperais jamais.

J'aperçus de nouveau la Buick fonçant le long

de Franklyn Boulevard et je me mis à jurer tout bas en la voyant passer en trombe devant le Franklyn Arms. Ainsi, Margot ne s'arrêtait pas chez elle ! Je supposai qu'elle avait remarqué la Cadillac, et j'accélérai légèrement, pour réduire la distance qui nous séparait.

Elle allait vite, sans toutefois conduire en casse-cou. J'aperçus un agent à un carrefour. Je le vis se redresser en voyant passer la Buick, et la suivre des yeux. Il hésita, ne sachant pas si elle allait trop vite et s'il fallait la siffler. Je lâchai l'accélérateur et freinai légèrement pour ralentir devant l'agent. Puis j'accélérai de nouveau.

Je compris qu'elle se dirigeait vers la route de la montagne. Soudain, une grosse voiture de ronde bondit d'une rue transversale et vint s'insérer entre la Buick et moi. Si je n'avais pas bloqué les freins, je lui rentrais dedans.

La Cadillac ralentit et je perdis la Buick de vue au moment où Margot s'engagea sur la route tortueuse et abrupte. L'auto de la police, devant moi, fit un bond en avant, prit les deux premiers virages dans un hurlement de pneus, et fonça derrière la Buick.

Ce que je redoutais était arrivé. Rankin m'avait dit la vérité. L'ordre de me coincer en simulant un accident avait été donné. Les deux agents en uniforme, sur le siège avant de leur voiture de ronde, avaient reconnu ma Buick et obéissaient à la consigne. Il faisait trop sombre pour qu'ils puissent voir le conducteur. Ils avaient naturellement supposé que c'était moi, en train de déguerpir. J'étais

certain, à présent, que l'ordre de provoquer un accident avait été donné par Creedy. Il savait que les voitures de ronde aux ordres de Katchen avaient reçu mission de percuter ma Buick à la première occasion. Il avait fourré Margot dans la Buick et lui avait fait prendre la route de la montagne. Il savait bien que, dès qu'elle s'apercevrait que les policiers lui filaient le train, elle foncerait à tombeau ouvert pour leur échapper. Il savait aussi qu'elle n'avait pas la moindre chance de semer un conducteur chevronné de la police. C'était sa façon de s'en tirer, à Creedy. Pas de scandale, pas de procès ; il lui suffisait de se débarrasser de sa fille, de cette créature indigne et dégénérée.

Je ne pouvais plus rien pour la sauver, mais je continuai quand même à gravir la route en lacets, tous phares allumés, pour prévenir les autos roulant en sens contraire de mon arrivée en trombe.

J'entendais le long gémissement lugubre de la sirène de police devant moi. Les virages m'empêchaient de voir les deux voitures, mais, de temps en temps, j'apercevais le pinceau de leurs phares quand elles prenaient un tournant.

Et puis, soudain, je les vis filer devant moi, sur une rampe de la route sinueuse, un peu plus haut que celle où j'étais. Je bloquai les freins. Je n'aurais jamais cru Margot capable de rouler si vite ; elle avait presque deux kilomètres d'avance sur moi. Je sautai de la voiture et levai la tête, debout sur l'herbe du talus. La route grimpait en lacets au flanc de la montagne et, de mon poste d'observation, j'en apercevais de longs tronçons.

L'auto de la police n'était qu'à une vingtaine de mètres derrière la Buick ; les phares illuminaient le pare-chocs de la Buick, la sirène hurlait.

Personne ne pouvait rouler longtemps à cette allure-là, sur une telle route. Ils allaient maintenant avoir à aborder le premier des virages en épingle à cheveux. Margot devait l'avoir vu aussi. Le conducteur de la voiture de ronde savait que le virage était proche, car il avait déjà ralenti, et se trouvait alors à une centaine de mètres de la Buick. Margot attaqua le virage à plus de cent à l'heure. J'entendis le hurlement des freins sur les pneus. Les deux pinceaux de lumière blanche jaillirent des phares dans le vide noir, comme les antennes d'un insecte monstrueux flairant le danger.

Mon cœur fit soudain une cabriole : la Buick avait quitté la route et se trouvait projetée dans le vide. Un instant, chose inouïe, la lourde voiture parut s'immobiliser dans l'espace. Puis la Buick plongea, se retourna et, l'instant d'après s'écrasa sur un énorme rocher, avant de rebondir et de rouler dans un nuage de poussière, de branches cassées et de pierraille, déracinant les arbustes, ébranlant les rochers, qui s'en allaient dévaler les pentes à grand fracas. Enfin, dans un ultime tintamarre, la voiture vint s'arrêter à deux cents mètres à peine de l'endroit où je me tenais.

Je me mis à courir comme je n'avais jamais couru. Je n'avais qu'une idée : arracher Margot aux débris de la voiture avant que l'amas de ferraille prît feu. La Buick était couchée sur le côté, coincée par un gros rocher. En me précipitant

pour l'atteindre, je commençai à sentir l'odeur de l'essence. À mon arrivée près de la voiture, il faisait trop sombre pour distinguer l'intérieur tout démolé. D'une main tremblante, je pris ma torche électrique et dirigeai le rayon sur le siège avant.

Margot était recroquevillée contre la portière. Un mince filet de sang lui coulait de la bouche sur le menton. Ses cheveux blonds soyeux cachaient la moitié de son visage. Je vis ses doigts s'agiter, se refermer lentement, et s'ouvrir encore.

J'avancai la main à l'intérieur pour écarter doucement la fine chevelure dorée. Elle avait les yeux fermés, mais, en sentant mes doigts, elle les ouvrit. Nous nous sommes alors regardés. Ses lèvres ont remué. Elle essayait de dire quelque chose.

— Je ne t'abandonne pas, dis-je. Ils te tireront de là sans te faire de mal...

Paroles ridicules, inutiles ; mais je ne trouvais rien d'autre.

Elle hocha lentement la tête. Puis ses traits se crispèrent. Elle voulut encore parler, fit une petite grimace pathétique et rendit l'âme.

Je reculai un peu. Juste à ce moment, les phares d'une voiture vinrent illuminer la route. Une Lincoln stoppa, Frank Hepple en sortit d'un bond et s'approcha au pas de course.

— Je vous ai aperçu en train de la suivre, alors j'ai filé derrière, annonça-t-il. Elle est morte ?

— Oui.

À son tour, il s'approcha de la Buick en miettes, prit une lampe électrique dans sa poche et examina l'intérieur. J'allai m'asseoir sur un rocher

et allumai une cigarette. J'étais tout retourné. Aucun homme ne peut avoir éprouvé une passion comme la mienne envers Margot sans qu'il en reste quelque chose. Elle avait sans doute assassiné Sheppey, mais c'était désormais réglé ; elle venait de payer.

Hepple, sur ces entrefaites, alla chercher un appareil et un flash dans sa voiture et retourna près de la Buick pour prendre quelques clichés. Puis il revint.

— Allons, venez, dit-il. Je vous ramène. Je suppose que vous êtes prêt à parler maintenant.

Je levai la tête pour regarder la montagne, au-dessus de nous. La voiture de police avait fait demi-tour et dégringolait à tombeau ouvert les lacets de la route. Je m'installai dans la Lincoln de Hepple.

Je me dis que Creedy ne pourrait éviter la fâcheuse publicité qu'il redoutait. Le *Courrier* était en possession de l'arme qui avait tué Thrisby. La police ne pourrait étouffer ça. Hepple serait en mesure de prouver que c'était Creedy qui avait financé Cordez et Hahn. Une fois le gang de la drogue démasqué et ses liens avec Creedy bien mis en évidence, le magnat californien serait complètement coulé à Saint Raphael City.

J'aspirai une bonne bouffée de fumée et me renversai sur le siège en disant :

— Oui. Maintenant, je suis prêt à parler.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE FIN MOT DE L'HISTOIRE, *nouvelles*, Folio n° 2306.

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1, Folio
Policier n° 461.

EVA, n° 2, Folio Policier n° 463.

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3, Folio Policier n° 462.

VIPÈRE AU SEIN, n° 4, Folio Policier n° 525.

LA PETITE VERTU, n° 5.

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6, Folio Policier n° 526.

AU SON DES FIFRELINS, n° 7.

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8.

IL FAIT CE QU'IL PEUT (Ne tirez pas sur le pianiste), n° 9,
Folio Policier n° 496.

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10, Folio Policier n° 517.

POCHETTE SURPRISE, n° 11, Folio Policier n° 514.

OFFICIEL ! n° 12.

LE DÉMONIAQUE (À tenir au frais), n° 13.

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14.

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15, Folio Policier
n° 491.

DANS LE CIRAGE ! n° 16.

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES, n° 17, Folio Policier n° 490.

GARCES DE FEMMES ! n° 18.

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19.

ET TOC !... n° 20.

EN GALÈRE ! n° 21.

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22.

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23.

À PIEDS JOINTS, n° 24.

LE ZINC EN OR, n° 25.

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 26.

LE JOKER EN MAIN, n° 27.

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28.

LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29.

ON REPIQUE AU JEU, n° 30.

C'EST LE BOUQUET ! n° 31.

N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32.

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33.

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34.

QUI VIVRA, RIRA, n° 35.

ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36.

C'EST MA TOURNÉE, n° 37.

FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38.

DÉLIT DE FUITE, n° 39.

LE DENIER DU COLT, n° 40.

DU GÂTEAU ! n° 41.

L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42.

VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43.

COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44.

UN TUEUR PASSE, n° 45.

PARTIE FINE, n° 46.

UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47.

LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48.

C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49

LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 50.

ÇA IRA MIEUX DEMAIN, n° 51.

COLLECTION FOLIO POLICIER

Dernières parutions

- | | |
|---------------------------------|--|
| 291. Nicholas Blincoe | <i>Acid Queen</i> |
| 292. Robin Cook | <i>Comment vivent les morts</i> |
| 293. Ian Rankin | <i>L'ombre du tueur</i> |
| 294. François Joly | <i>Be-bop à Lola</i> |
| 295. Patrick Raynal | <i>Arrêt d'urgence</i> |
| 296. Craig Smith | <i>Dame qui pique</i> |
| 297. Bernhard Schlink | <i>Un hiver à Mannheim</i> |
| 298. Francisco González Ledesma | <i>Le dossier Barcelone</i> |
| 299. Didier Daeninckx | <i>12, rue Meckert</i> |
| 300. Dashiell Hammett | <i>Le grand braquage</i> |
| 301. Dan Simmons | <i>Vengeance</i> |
| 302. Michel Steiner | <i>Mainmorte</i> |
| 303. Charles Williams | <i>Une femme là-dessous</i> |
| 304. Marvin Albert | <i>Un démon au paradis</i> |
| 305. Fredric Brown | <i>La belle et la bête</i> |
| 306. Charles Williams | <i>Calme blanc</i> |
| 307. Thierry Crifo | <i>La ballade de Kouski</i> |
| 308. José Giovanni | <i>Le deuxième souffle</i> |
| 309. Jean Amila | <i>La lune d'Omaha</i> |
| 310. Kem Nunn | <i>Surf City</i> |
| 311. Matti Y. Joensuu | <i>Harjunpää et l'homme-oiseau</i> |
| 312. Charles Williams | <i>Fantasia chez les ploucs</i> |
| 313. Larry Beinhart | <i>Reality show</i> |
| 315. Michel Steiner | <i>Petites morts dans un hôpital
psychiatrique de campagne</i> |
| 316. P.J. Wolfson | <i>À nos amours</i> |
| 317. Charles Williams | <i>L'ange du foyer</i> |
| 318. Pierre Rey | <i>L'ombre du paradis</i> |
| 320. Carlene Thompson | <i>Ne ferme pas les yeux</i> |
| 321. Georges Simenon | <i>Les suicidés</i> |
| 322. Alexandre Dumal | <i>En deux temps, trois mouvements</i> |
| 323. Henry Porter | <i>Une vie d'espion</i> |

324. Dan Simmons *L'épée de Darwin*
325. Colin Thibert *Noël au balcon*
326. Russel Greenan *La reine d'Amérique*
327. Chuck Palahniuk *Survivant*
328. Jean-Bernard Pouy *Les roubignoles du destin*
329. Otto Friedrich *Le concasseur*
330. François Muratet *Le Pied-Rouge*
331. Ridley Pearson *Meurtres à grande vitesse*
332. Gunnar Staalesen *Le loup dans la bergerie*
333. James Crumley *La contrée finale*
334. Matti Y. Joensuu *Harjunpää et les lois de l'amour*
335. Sophie Loubière *Dernier parking avant la plage*
336. Alessandro Perissinotto *La chanson de Colombano*
337. Christian Roux *Braquages*
338. Gunnar Staalesen *Pour le meilleur et pour le pire*
339. Georges Simenon *Le fils Cardinaud*
340. Tonino Benacquista *Quatre romans noirs*
341. Richard Matheson *Les seins de glace*
342. Daniel Berkowicz *La dernière peut-être*
343. Georges Simenon *Le blanc à lunettes*
344. Graham Hurley *Disparu en mer*
345. Bernard Mathieu *Zé*
346. Ian Rankin *Le jardin des pendus*
347. John Farris *Furie*
348. Carlene Thompson *Depuis que tu es partie*
349. Luna Satie *À la recherche de Rita Kemper*
350. Kem Nunn *La reine de Pomona*
351. Chester Himes *Dare-dare*
352. Joe R. Lansdale *L'arbre à bouteilles*
353. Peppe Ferrandino *Le respect*
354. Davis Grubb *La nuit du chasseur*
355. Georges Simenon *Les Pitard*
356. Donald Goines *L'accro*
357. Colin Bateman *La bicyclette de la violence*
358. Staffan Westerlund *L'institut de recherches*
359. Matilde Asensi *Iacobus*
360. Henry Porter *Nom de code : Axiom Day*
361. Colin Thibert *Royal Cambouis*
362. Gunnar Staalesen *La Belle dort cent ans*
363. Don Winslow *À contre-courant du Grand Toboggan*
364. Joe R. Lansdale
365. Christopher Moore
366. Jo Nesbø
367. Jean-Bernard Pouy
368. Arkadi et Gueorgui Vaïner
369. Staffan Westerlund
370. Chuck Palahniuk
371. Dan Simmons
372. Charles Williams
373. Don Winslow
374. Lalie Walker
375. Didier Daeninckx
376. Yasmina Khadra
377. Boston Teran
378. Giorgio Todde
379. Patrick Pécherot
380. Henri Joseph
381. Jean-Bernard Pouy
382. Jean-Patrick Manchette
383. Dashiell Hammett
384. Georges Simenon
385. Georges Simenon
386. Carlene Thompson
387. John Farris
388. Manchette-Bastid
389. Graham Hurley
390. Thierry Jonquet
391. George P. Pelecanos
392. Ian Rankin
393. Ken Bruen
394. Philip McLaren
395. Eddie Little
396. Jean Amila
397. Georges Simenon
398. Georges Simenon
399. Leif Davidsen
400. Batya Gour
401. Lamaison-Sophocle

Bad Chili

Un blues de coyote

L'homme chauve-souris

H4Blues

L'Évangile du bourreau

Chant pour Jenny

Choke

Revanche

La mare aux diams

Au plus bas des Hautes Solitudes

Pour toutes les fois

La route du Rom

La part du mort

Satan dans le désert

L'état des âmes

Tiuraiï

Le paradis des dinosaures

*La chasse au tatou dans la pampa
argentine*

La Princesse du sang

L'introuvable

Touriste de bananes

Les noces de Poitiers

Présumée coupable

Terreur

Laissez bronzer les cadavres !

Coups sur coups

Comedia

*Le chien qui vendait des chaus-
sures*

La mort dans l'âme

R&B. Le gros coup

Tueur d'aborigènes

Encore un jour au paradis

Jusqu'à plus soif

L'évadé

Les sept minutes

La femme de Bratislava

Meurtre sur la route de Bethléem

Œdipe roi

402. Chantal Pelletier *Éros et Thalasso*
403. Didier Daeninckx *Je tue il...*
404. Thierry Jonquet *Du passé faisons table rase*
405. Patrick Pécherot *Les brouillards de la Butte*
406. Romain Slocombe *Un été japonais*
407. Joe R. Lansdale *Les marécages*
408. William Lashner *Vice de forme*
409. Gunnar Staalesen *La femme dans le frigo*
410. Franz-Olivier Giesbert *L'abatteur*
411. James Crumley *Le dernier baiser*
412. Chuck Palahniuk *Berceuse*
413. Christine Adamo *Requiem pour un poisson*
414. James Crumley *Fausse piste*
415. Cesare Battisti *Les habits d'ombre*
416. Cesare Battisti *Buena onda*
417. Ken Bruen *Delirium tremens*
418. Jo Nesbø *Les cafards*
419. Batya Gour *Meurtre au Kibboutz*
420. Jean-Claude Izzo *La trilogie Fabio Montale*
421. Douglas Kennedy *Cul-de-sac*
422. Franco Mimmi *Notre agent en Judée*
423. Caryl Férey *Plutôt crever*
424. Carlene Thompson *Si elle devait mourir*
425. Laurent Martin *L'ivresse des dieux*
426. Georges Simenon *Quartier nègre*
427. Jean Vautrin *À bulletins rouges*
428. René Fregni *Lettre à mes tueurs*
429. Lalie Walker *Portées disparues*
430. John Farris *Pouvoir*
431. Graham Hurley *Les anges brisés de Somerstown*
432. Christopher Moore *Le lézard lubrique de Melancholy Cove*
433. Dan Simmons *Une balle dans la tête*
434. Franz Bartelt *Le jardin du Bossu*
435. Reiner Sowa *L'ombre de la Napola*
436. Giorgio Todde *La peur et la chair*
437. Boston Teran *Discovery Bay*
438. Bernhard Schlink *Le nœud gordien*
439. Joseph Bialot *Route Story*
440. Martina Cole *Sans visage*
441. Thomas Sanchez *American Zazou*
442. Georges Simenon
443. Georges Simenon
444. J.-P. Manchette & B.-J. Sussman
445. Gerald Petievich
446. Didier Daeninckx
447. Batya Gour
448. Gunnar Staalesen
449. Matilde Asensi
450. Jo Nesbø
451. Olen Steinhauer
452. Pete Dexter
454. Keith Ablow
455. Batya Gour
456. Adrian McKinty
457. Chuck Palahniuk
458. Bernard Mathieu
459. James Crumley
460. Henry Porter
461. James Hadley Chase
462. James Hadley Chase
463. James Hadley Chase
464. Arkadi et Gueorgui Vaïner
465. Ken Bruen
466. Larry Beinhart
467. Caryl Férey
468. Jim Thompson
469. Jim Thompson
470. Jim Thompson
471. Jim Thompson
472. Lalie Walker
473. Joe R. Lansdale
474. Batya Gour
475. Carlene Thompson
476. Harry Crews
477. Georges Simenon
478. Georges Simenon

Les clients d'Avrenos
La maison des sept jeunes filles

L'homme au boulet rouge
La sentinelle
Nazis dans le métro
Le meurtre du samedi matin
La nuit, tous les loups sont gris
Le salon d'ambre
Rouge-gorge
Cher camarade
Deadwood
Psychopathe
Meurtre à l'université
À l'automne, je serai peut-être
mort
Monstres invisibles
Otelo
Folie douce
Empire State
Pas d'orchidées pour Miss Blanfordish
La chair de l'orchidée
Eva

38, rue Petrovka
Toxic Blues
Le bibliothécaire
La jambe gauche de Joe Strummer
Deuil dans le coton
Monsieur Zéro
Éliminatoires
Un chouette petit lot
N'oublie pas
Juillet de sang
Meurtre au Philharmonique
Les secrets sont éternels
Le Roi du K.O.
Malempin
Les rescapés du Télémaque

Composition Nord Compo
Impression Novoprint
le 6 juin 2008
Dépôt légal : juin 2008

ISBN 978-2-07-034262-4/Imprimé en Espagne.